TOME XIII. N° 4 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 MAI 1923

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Vues sur l'Histoire de France

La guerre de Cent Ans et les Révolutions de Paris.

En trois siècles et demi, avec des moyens d'abord infimes, les Capétiens étaient arrivés à des résultats considérables. La France qu'ils ont formée a déjà grande figure. Ce n'a pas été commode tous les jours. Il s'en faut de beaucoup que nos rois aient fait tout ce qu'ils auraient voulu. Parfois ils se sont trompés, n'étant pas infaillibles. Souvent aussi ils ont rencontré la résistance du dehors, et celle, non moins redoutable, du dedans. Le sentiment de l'intérêt général n'était pas plus répandu dans ces temps-là que de nos jours et les intérêts particuliers ne s'immolaient pas plus volontiers qu'aujourd'hui.

Un concours de circonstances favorables avait permis de conjurer le péril anglais et le péril allemand. L'Allemagne et l'Angleterre avaient été divisées, diverties, rendues inoffensives par des luttes intérieures auprès desquelles les nôtres n'étaient rien. Pour longtemps encore l'Allemagne est hors de cause. Il n'en est plus de même de l'Angleterre. La folie furieuse des Plantagenets, l'agitation des barons pour obtenir la Charte, le mécontentement, si tragique-

ment terminé, contre Édouard II, toutes ces causes, tour à tour, avaient affaibli la royauté anglaise. Elles avaient permis aux Capétiens de refouler dans le Sud-Ouest l'État anglo-normand déchu de sa splendeur. Mais, de sa dernière crise, la monarchie anglaise sortait plus forte. On eût dit qu'elle s'était retrempée dans le régicide. L'Angleterre, avec Édouard III, a un gouvernement. En outre elle est devenue un pays d'industrie et de commerce qui a besoin de marchés et de colonies. La France est à portée de sa main et la France est riche. Un irrésistible instinct pousse à la conquête l'Angleterre affranchie de ses dissensions.

La France est prospère : le butin de l'armée d'Édouard en témoignera. De longues années d'organisation et de paix ont permis aux Français d'accumuler des richesses. Michelet en convient : « L'état florissant où les Anglais trouvèrent le pays doit nous faire rabattre beaucoup de tout ce que les historiens ont dit de l'administration royale au quatorzième siècle. » Laborieux, économes, paysans et bourgeois de France sont toujours pareils à eux-mêmes. Ils ne se doutent pas que leur terre est enviée, que les richesses ne se gardent pas toutes seules, que l'or attire la conquête. Ils ne comprennent pas que certains sacrifices sont utiles, qu'il ne faut pas lésiner sur la prime d'assurance nationale. Dans ce pays riche, quel mécontentement contre les impôts ! C'est presque une révolution à la fin du règne de Philippe le Bel. Ses fils ont dû céder sur la question d'argent. Toutefois, lorsque arrive Philippe de Valois, il trouve encore une brillante situation européenne, des alliés sur le continent, des cousins qui règnent à Naples et en Hongrie, trois rois à sa cour, dont celui de Bohême. Vraiment, il semblerait que la France n'eût rien à craindre. Quand Édouard reprend la vieille méthode anglaise, essaie de liguer contre la France les princes d'Allemagne et des Pays-Bas, Philippe VI, d'un geste, disperse cette coalition. Il est si bien parti qu'il trouvera encore le moyen d'acquérir le Dauphiné, d'où les fils aînés des rois de France prendront le titre de dauphins, et Montpellier. Le comte de Flandre est cette fois bon Français et ses Flamands insoumis sont battus à Cassel. L'Angleterre n'a pas d'alliés. Si les marchands de laine anglais veulent entrer en France, il faudra qu'ils se résignent à prendre eux-mêmes le harnois.

On voit la liaison des événements depuis Philippe le Bel. Le grand conflit tourne toujours autour de la Flandre, où

l'Anglais cherche à nous atteindre et où nous cherchons à atteindre l'Anglais. On n'éclaircit pas les causes de nos désastres lorsqu'on accuse Philippe de Valois d'avoir été un féodal, un réactionnaire entêté de chevalerie. Édouard III, lui aussi, suivait les traditions, les symboles et les usages chevaleresques : on lui « présenta le héron » avant son départ pour la France et l'on sait son mot, à Crécy, sur les éperons du petit prince Noir. C'était la part de la mode et de la littérature.

Si Philippe VI n'a eu qu'une armée féodale à opposer à l'armée anglaise, c'est qu'il n'avait pu en avoir d'autre. Édouard III, par de longs préparatifs, avait formé une armée presque moderne munie d'artillerie, de tout le nouveau matériel du temps. Ses soldats servaient obligatoirement, portaient uniforme. La flotte de guerre, la défense des côtes, les approvisionnements : tout avait été soigné. Les marchands anglais n'avaient refusé aucun crédit.

Rien de pareil en France. De l'argent? Le contribuable crie. Philippe VI dut essayer de s'en faire par des moyens médiocres et d'un rendement douteux, par le pape et la promesse d'une croisade. La marine de Philippe le Bel? Elle n'a plus d'équipages exercés et elle se délabre. Le service militaire? Les communes s'en rachètent. La noblesse, qui le doit, demande des indemnités. La France n'est pas dans de bonnes conditions.

Plusieurs années se passèrent avant l'engagement décisif. Les adversaires se tâtaient. Édouard III intervenait dans nos affaires, celle de la succession d'Artois, celle de la succession de Bretagne. Nous prêtions secours contre lui au roi d'Écosse. Enfin la Flandre, longtemps hésitante, se rangea du côté des Anglais. Édouard y trouva un homme à lui, un grand brasseur de Gand, Jacques Artevelde, qui devint le véritable maître de la Flandre. Les hostilités commencèrent sur mer et la flotte française paya des années d'incurie. Elle fut détruite à la funeste bataille de l'Écluse : la guerre de Cent ans a commencé par un désastre équivalent à celui de Trafalgar. Désormais, l'Angleterre était maîtresse des routes maritimes. Elle envahirait la France où et quand elle voudrait.

Cependant cette campagne de Flandre tourna court. Édouard III craignit de s'engager trop loin en pays français, et Philippe VI, sagement, refusa la bataille. Un soulè-

vement populaire, où Jacques Artevelde périt, rendit la Flandre moins sûre pour les Anglais. Ils tentèrent alors une diversion par la Bretagne où Jean de Montfort revendiquait son duché contre Charles de Blois. soutenu par la France. Guerre dynastique en apparence mais où se manifestait le particularisme breton. Le roi d'Angleterre prit le parti de Montfort : cette intervention ne le mena à rien. L'attaque par les deux ailes, Flandre et Bretagne, avait échoué. Alors il acheva ses apprêts, mit au point son armée et, la mer étant libre, débarqua dans le Cotentin.

Ce fut l'invasion d'un pays sans défense. D'un trait, l'armée anglaise traversa la Normandie, pillant les villes ouvertes. Elle remonta la Seine, menaça Paris. Philippe VI, pendant ce temps, inquiétait l'ennemi du côté de la Guyenne. Il remonta en hâte avec son armée et son approche détermina Édouard, qui se sentait bien en l'air, exposé à une aventure, à s'en aller au plus vite vers le nord. Plusieurs fois sa retraite faillit être coupée, tant qu'il dut se résoudre à faire tête, croyant bien tout perdu. En somme, il redoutait l'armée française, il ne se fiait pas assez à la supériorité de ses moyens. Il avait pourtant l'avantage de la tactique et du matériel. Le calcul et l'organisation l'emportèrent sur l'imprudence d'une vaine bravoure dans la fatale journée de Crécy. Notre principale force militaire était détruite. Édouard III put assiéger et prendre Calais. Pendant deux siècles l'Angleterre gardera cette « tête de pont » sur le continent.

Édouard III ne poursuivit pas ses avantages. La guerre coûtait cher, les armées étaient peu nombreuses, ce qui rendait prudent. Une trêve, plusieurs fois renouvelée, fut signée avec la France. Elle durait encore lorsque Philippe VI mourut en 1350. La défaite de Crécy, la première grande défaite de la royauté française avait eu un effet détestable. Elle tombait sur un mauvais terrain. Un historien a pu dire qu'à l'avènement de Jean le Bon « la trahison était partout », l'obéissance, nulle part. Déjà, un traître, le comte d'Harcourt, avait appelé Édouard III dans le Cotentin. L'Anglais trouvait des intelligences ailleurs qu'en Bretagne,. Jean n'était sûr de personne, des féodaux moins que des autres. Il essaya de s'attacher la noblesse par le sentiment de l'honneur, exploita la mode, créa un ordre de chevalerie : ce qu'on prend pour des fantaisies moyenâgeuses avait un sens poli-

tique. Ce Jean, qu'on représente comme un étourdi, un agité romanesque et glorieux, se rendait compte de la situation. Son autorité était compromise. Il n'hésita pas à faire décapiter sans jugement un connétable, le comte d'Eu, qui avait vendu aux Anglais la place de Guines. Mais il allait trouver un traître dans sa propre famille. Charles le Mauvais, roi de Navarre, petit-fils de Louis le Hutin, s'estimait injustement évincé du trône de France. Lui et les siens agitaient le pays par leurs intrigues et leurs rancunes. Jean chercha vainement à le gagner par des procédés généreux. Charles était puissant. Il avait des fiefs et des domaines un peu partout en France, des partisans, une clientèle. Le parti de Navarre ne craignit pas d'assassiner le nouveau connétable par vengeance : ce fut le début des crimes politiques et de la guerre civile. Jean résolut de sévir, de séquestrer les domaines du roi de Navarre, qui passa ouvertement à l'Angleterre. Ce fut le signal de la reprise des hostilités avec les Anglais.

La lutte s'annonce mal pour la France. Le roi doit compter avec Charles le Mauvais, perfide, presque insaisissable, sur lequel, par un beau coup d'audace, il ne met un jour la main que pour voir une partie du royaume s'insurger en sa faveur. Jean procède à des exécutions sommaires, fait reculer les rebelles, mais n'ose, à tort, verser le sang de sa famille et se contente d'emprisonner le roi de Navarre qui lui demande pardon à genoux : nous verrons bientôt reparaître le Mauvais, pire dans son orgueil humilié. Cependant les troupes anglaises se sont mises en mouvement. Elles envahissent et ravagent la France, cette fois celle du Midi, et avancent par le sud-ouest. C'était le moment de la nouvelle rencontre, depuis Crécy inévitable. Édouard III s'y était préparé. L'argent lui manquait : l'Angleterre industrielle et commerçante en avait emprunté, sur le monopole des laines, aux banquiers florentins. A la France, surtout agricole, cette ressource manquait. L'impôt seul pouvait remplir le trésor et moins que jamais les Français étaient d'humeur à payer des impôts tandis qu'ils se plaignaient des expédients financiers auxquels la couronne était réduite. Jean s'adressa aux États provinciaux pour obtenir des subsides et, en 1355, convoqua des États généraux. Là parut Étienne Marcel, prévôt des marchands de Paris. Avertie par le chancelier du danger que courait la France, l'assemblée vota des taxes, mais à la condition de les percevoir par

des agents à elle et d'en contrôler l'emploi. Elle ajouta de sévères remontrances au gouvernement sur la gestion des finances publiques. Que les impôts soient votés et perçus par les représentants de ceux qui les paient, le principe était bon. La monarchie l'acceptait. Elle avait elle-même tant de difficultés à lever les impôts ! Elle eût volontiers laissé la tâche à d'autres. Mais les États tombaient mal. Ils ne furent pas plus heureux que le roi. Une partie de la France était en rébellion. La Normandie, l'Artois, la Picardie n'avaient pas voulu « députer » aux États généraux et refusèrent d'acquitter les taxes. L'assemblée de 1355 avait esquissé un gouvernement représentatif : il ne fut pas mieux obéi que l'autre et l'anarchie en fut aggravée. Les États, devant le refus des contribuables, remplacèrent les taxes sur le sel et sur les ventes par un prélèvement sur le revenu qui fut accueilli de la même manière. Cependant l'ennemi ravageait notre territoire. « La résistance aux impôts votés par les États, dit Michelet, livrait le royaume à l'Anglais. »

Jean le Bon dut se porter à la rencontre de l'envahisseur avec des troupes qui n'étaient ni mieux armées ni mieux instruites que celles de Crécy. Ces dix ans avaient été perdus dans le mécontentement et les dissensions. La France n'avait fait aucun progrès militaire. Sa seule armée, l'armée chevaleresque et féodale, se battit selon des principes qui ne valaient plus rien et recommença les fautes de Crécy. Cette fois le désastre fut complet. A Poitiers, le roi Jean, qui s'était battu en personne, la hache à la main, fut pris et emmené à Londres par les Anglais.

La véritable couleur de ces événements a été gâtée par un conteur exquis et niais. Froissart ne s'arrête qu'aux coups d'estoc et de taille dont se « renlumine » son récit. La réalité ne fut pas si romanesque. Dans un pays où le désordre croissait depuis cinquante ans, la disparition du roi créa une situation révolutionnaire. Le dauphin Charles, nommé lieutenant du royaume, restait seul à Paris. Il devait plus tard être un de nos meilleurs souverains. C'était alors un très jeune homme, froid, d'aspect timide et chétif, précocement calculateur. Il n'eut pas d'autorité dans Paris, déjà grande ville tumultueuse. On vit alors tous les phénomènes de la « débâcle ». A la nouvelle de la catastrophe de Poitiers, on chercha les responsables. On accusa les nobles, c'est-à-dire les militaires. On cria à la trahison. Le dauphin ayant con-

voqué les États généraux, l'assemblée commença, comme toutes les assemblées en pareil cas, par nommer une commission d'enquête qui demanda aussitôt l'institution d'un conseil de surveillance auprès du dauphin et des fonctionnaires publics ainsi qu'un comité de l'armée chargé « d'ordonner pour le fait des guerres ». C'était une tentative de gouvernement parlementaire et déjà la politique apparaissait. Il y eut aux États un parti navarrais. Une des requêtes présentées par la commission tendait à mettre en liberté le roi de Navarre, illégalement détenu.

Les choses ayant pris ce tour devaient vite empirer. Aux requêtes des États, le dauphin avait répondu d'une façon dilatoire et demandé d'en référer à son père. Cependant la confusion s'aggravait dans le pays. Les Anglais et les Navarrais dévastaient les campagnes. Les grandes compagnies, des bandes armées se livraient au brigandage. Paris, qui s'entourait en hâte de murs, s'emplissait de réfugiés qui répandaient l'alarme et la fièvre. Plusieurs émeutes avertirent le dauphin qu'il eût à céder aux États généraux. Comme il disait plus tard : « Dissimuler contre la fureur des gens pervers, quand c'est besoin, est grand sens. » Il venait de rendre une ordonnance qui donnait satisfaction aux députés, sur plusieurs points, sauf sur celui du roi de Navarre, lorsque le roi Jean fit savoir de Londres qu'une trêve étant signée avec l'Angleterre, il n'y avait plus lieu de voter les impôts proposés par les États ni, par conséquent, de tenir la session de Pâques. L'agitation de Paris s'accrut et, dès lors, Étienne Marcel se comporta en véritable chef révolutionnaire. Il fallait au mouvement l'appui d'un parti et d'un nom. Un coup de main délivra Charles le Mauvais qui, par la complicité du prévôt des marchands, vint à Paris et harangua le peuple. Cependant Étienne Marcel faisait prendre à ses partisans des cocardes rouges et bleues. Son plan était d'humilier le dauphin, de détruire son prestige et ce qui lui restait d'autorité. Un jour, s'étant rendu au Louvre avec une troupe en armes et suivi d'une grande foule, il adressa au dauphin de violentes remontrances. Puis, sur un signe du prévôt, les deux maréchaux, conseillers du jeune prince, qui se tenaient auprès de lui, furent assassinés sous ses yeux. Le dauphin lui-même, couvert de leur sang, fut coiffé par Étienne Marcel du chaperon rouge et bleu comme Louis XVI le sera un jour du bonnet rouge.

Ces scènes révolutionnaires, qui ont eu, quatre cents ans plus tard, de si frappantes répétitions, ne s'accordent guère avec l'image qu'on se fait communément de l'homme du moyen âge, pieusement soumis à ses rois. On sait mal comment le dauphin, captif d'Étienne Marcel après la sanglante journée du Louvre, réussit à s'échapper de Paris. Ayant atteint l'âge de dix-huit ans, il prit le titre de régent et, réfugié en Champagne, il obtint l'appui des États de cette province. Ce fut le point de départ de la résistance. Beaucoup de députés aux États généraux, effrayés, avaient fui Paris. Ils tinrent à Compiègne une assemblée qui se prononça pour le régent et lui accorda les ressources nécessaires pour lever des troupes moyennant la promesse de réformes. Aussitôt Charles commença l'investissement de Paris, Étienne Marcel ayant refusé de se soumettre.

C'était la guerre civile, la dispute pour le pouvoir. Elle éveilla des instincts éternels et « l'anarchie spontanée » éclata. Dans toute la région qui entoure la capitale, dans le pays de Laon, d'Amiens, de Beauvais, de Soissons où le mouvement communal avait déjà revêtu, jadis, les formes les plus violentes, ce fut une terrible jacquerie. Étienne Marcel accueillit avec joie, s'il ne l'avait provoquée, cette révolte paysanne et s'entendit avec ses chefs. Mais les Jacques auxquels il prêtait la main furent battus, presque par hasard, à Meaux. Charles le Mauvais lui-même, pour ne pas s'aliéner les nobles qui étaient dans son parti, s'associa à la répression et il y eut grand massacre des révoltés. Avec la jacquerie, Étienne Marcel perdait une espérance. Il ne comptait plus que sur Charles le Mauvais auquel il donna le titre de capitaine général de Paris mais qui, devenu prudent, négociait déjà avec le dauphin. En somme, l'effroi qu'avait répandu la jacquerie rétablissait les affaires de la royauté. Paris, serré de près, manquait de vivres et commençait à murmurer. On murmura bien plus encore lorsque le prévôt des marchands eut appelé des Anglais dans la ville. Le parti royaliste, terrorisé par des massacres après la fuite du régent, releva la tête. Bientôt Étienne Marcel fut tué au moment où il plaçait lui-même les gardes qui devaient ouvrir les portes de la ville au roi de Navarre : la dernière ressource du chef révolutionnaire paraît avoir été d'offrir la couronne à Charles le Mauvais. Étienne Marcel finit comme un traître.

Jean Maillart et les bourgeois parisiens qui avaient mené cette contre-révolution arrêtèrent les amis du prévôt et envoyèrent des députés au régent qui reprit possession de la ville. On était en juillet 1358 : les troubles duraient depuis près de deux ans. Les traces en resteront longtemps dans les esprits. Lorsque le dauphin entra dans Paris, un bourgeois, selon le récit de Christine de Pisan, s'approcha et lui adressa des menaces. Le jeune prince empêcha qu'on lui fît du mal et se contenta de lui répondre d'un mot à la Henri IV : « On ne vous en croira pas, beau sire. » Le futur roi Charles, qui allait devenir le Sage, vivra sous l'impression de ces événements révolutionnaires comme Louis XIV vivra sous l'impression de la Fronde.

La royauté était rétablie dans sa capitale, mais la guerre civile n'avait pas arrangé les affaires de la France. L'état de guerre durait. Les campagnes, à la merci des Anglais, foulées aux pieds, se défendaient comme elles pouvaient : l'histoire du grand Ferré, si connue, illustre la résistance du peuple à l'envahisseur, laisse pressentir Jeanne d'Arc. Les « compagnies », les brigands, les bandes navarraises ajoutaient aux calamités. Il fallait au royaume la paix d'abord. Celle qu'offrait Édouard III était telle (le vieil État anglo-normand eût été reconstitué), que les États généraux autorisèrent le régent à la repousser. Édouard III se prépara de nouveau à envahir la France et cette menace eut un effet salutaire : Charles le Mauvais lui-même eut honte de ne pas paraître bon Français et conclut un accord provisoire avec le régent, tandis que les milices pourchassaient les grandes compagnies. Édouard III, débarqué à Calais avec une puissante armée, se heurta partout à des populations hostiles, à des villes qui s'enfermaient dans leurs murs. Il parut devant Paris et les Français se gardèrent de lui offrir la bataille. Las de battre un pays désert, Édouard III, craignant un désastre, rabattit de ses exigences. On signa le traité de Brétigny qui nous laissait la Normandie mais nous enlevait tout le sud-ouest jusqu'à la Loire. Le tribut de guerre, dit rançon du roi Jean, fut fixé à trois millions d'écus d'or payables en six annuités. Ce fut le prix du « hutin » qui avait commencé aux dernières années de Philippe le Bel pour s'épanouir dans les révolutions de Paris.

La nation française avait payé cher cinquante ans d'insubordination et de désordre. Comment se relèverait-elle?

Par les moyens contraires. Le roi Jean, délivré, vécut encore quatre ans qu'il passa à nettoyer le pays des brigands qui l'infestaient. Quand son fils Charles lui succéda, il s'en fallait de beaucoup que cet ouvrage fût fini. Un grand règne de réparation et de restauration commençait. Charles V, qui fut surnommé le Sage, c'est-à-dire le prudent ou l'habile, n'est pas un personnage de Froissart. Il est dépourvu de panache. Il vit comme vivra Louis XI, renfermé. Il calcule, médite, économise, suit un plan. C'est un constructeur, l'homme dont la France a besoin. Il pansera ses plaies, il la remettra à son rang en moins de vingt années.

Son idée elle est simple et claire. La France ne peut pas se résigner au traité de Brétigny ou bien elle renonce à vivre. Il faut que l'Anglais sorte du royaume ou qu'il en soit le maître. Pour le chasser, deux conditions nécessaires : une armée d'abord, une marine ensuite. D'armée, Charles V n'en a pas. Il est si loin d'en avoir une que son célèbre et fidèle connétable, Duguesclin, n'est que le capitaine d'une de ces bandes qui guerroient un peu partout. Le roi s'attache Duguesclin, rallie par lui quelques-unes des grandes compagnies, en fait peu à peu des troupes régulières. Les Navarrais, toujours poussés en avant par l'Angleterre, sont battus à Cocherel : petite victoire, grandes conséquences. Le roi de Navarre comprend qu'il n'a plus rien à espérer, que l'ordre revient, que le temps des troubles est fini. Charles le Sage transige avec Charles le Mauvais, en attendant mieux. Il transige partout, fidèle à sa prudente maxime qu'il faut savoir céder aux gens pervers. Il transige même avec les aventuriers irréductibles des grandes compagnies. Duguesclin, par un trait de génie, les conduit en Espagne, à la solde d'Henri de Transtamare, pour combattre Pierre le Cruel soutenu par les Anglais. Après des péripéties nombreuses, Henri de Transtamare l'emportera et sera un utile allié de la France.

Pour libérer le territoire, il n'y avait qu'un moyen, et Charles V, sage et savant, homme de la réflexion et des livres, le comprit. C'était que l'Anglais cessât d'avoir la maîtrise de la mer. Dès que les communications entre l'île et le continent cesseraient d'être assurées, les armées anglaises, dans un pays hostile et qui supportait mal leur domination, seraient perdues. Créer une marine, œuvre de longue haleine, qui veut de la suite, de l'argent, et il a toujours été difficile d'intéresser le Français, terrien, aux choses

de la mer. Charles V prépara de loin notre renaissance maritime. En attendant il comptait sur la flotte de ses alliés d'Espagne. Encore le succès supposait-il que l'Angleterre négligerait la sienne. On ne s'expliquerait pas la rapidité de la revanche qui se préparait si l'Angleterre, à son tour, n'avait fléchi. Sur la fin du règne d'Édouard III, elle s'est fatiguée de son effort. Son régime parlementaire, déjà né avec la Charte des barons, s'est développe. La Chambre des communes est séparée de la Chambre des lords, elle a des sessions régulières, comme en voulaient nos États généraux, et les Communes votaient, de moins en moins volontiers, des taxes pour la guerre. Au chancelier qui leur demandait si elles voulaient la paix perpétuelle, les Communes répondaient : « Oui, certes. » L'Angleterre se relâchait de sa vieille ténacité.

Ayant préparé ses alliances de terre et de mer, Charles V écouta l'appel des populations cédées et dénonça le traité de Brétigny. La campagne, menée par Duguesclin, consistait à user l'ennemi, usure qui devint plus rapide quand la flotte anglaise eut été battue et détruite par les Espagnols devant La Rochelle. De ce moment, les conditions de la lutte commencèrent à changer. Des corsaires français ou à la solde de la France inquiétaient les convois et parfois les ponts de l'ennemi. Édouard III voulut frapper un coup, mais il lui fallut un an pour envoyer en France une nouvelle armée. La consigne fut de lui refuser partout le combat, de ne pas retomber dans les fautes de Crécy et de Poitiers. Cette armée anglaise allait à l'aventure, cherchant un adversaire qui se dérobait. Elle alla finir exténuée, presque ridicule, à Bordeaux, tandis que, château par château, ville après ville, les provinces du Sud-Ouest étaient délivrées. Charles V eut d'ailleurs soin d'entretenir leur patriotisme par l'octroi de nombreux privilèges. Il usa en particulier de l'anoblissement, l'étendit et le facilita, car il va sans dire que la noblesse ne pouvait se recruter que dans la roture, comme le militaire se recrute dans le civil.

Édouard III découragé finit par accepter des pourparlers de paix. Charles V voulait l'évacuation complète du territoire, y compris Calais. L'Angleterre refusa et la guerre reprit. Le roi de France avait profité de cette trêve pour réaliser un grand projet : la création d'une marine. On chercherait en vain ailleurs que dans des ouvrages spéciaux des

renseignements sur cette partie essentielle de l'œuvre de Charles le Sage. « Pour avoir de l'argent, il usa de tous les moyens, menaça, flatta les États généraux, conduisit lui-même les députés visiter les navires et établissements pour les intéresser au développement de sa marine ; il eut les fonds qu'il voulut et les employa avec une stricte économie, un sens précis de l'objectif à atteindre », dit M. Tramond dans son *Manuel d'histoire maritime de la France.* Peu de lignes éclairent mieux sur le caractère éternel de l'art de gouverner. Charles le Sage, pour donner aux Français le sens de la mer, n'a pas procédé autrement qu'on ne ferait de nos jours.

Si Charles V eût vécu dix ans de plus, il est probable que Jeanne d'Arc eût été inutile. A la fin de son règne, les rôles étaient renversés. Nos escadres, commandées par l'amiral Jean de Vienne, émule de Duguesclin sur mer, ravageaient librement les côtes anglaises. Nos alliés espagnols entraient jusque dans la Tamise. En France, les Anglais ne possédaient plus que Bayonne, Bordeaux et Calais. Leur expulsion complète n'était plus qu'une affaire de temps, car leurs affaires intérieures allaient mal. Édouard III et le Prince Noir étaient morts. Richard II avait treize ans et sa minorité devait être tumultueuse : déjà Wiclef avait annoncé la Réforme, le commerce souffrait et une jacquerie, plus terrible que celle qu'on avait vue chez nous, allait venir. Mais il semblait que la fortune fût lasse d'être aussi fidèle à la France qu'elle l'avait été pendant trois cents ans. Nous allions retomber dans les faiblesses d'une minorité suivie d'une catastrophe épargnée jusque-là à la monarchie capétienne : à peine majeur, le roi deviendrait fou.

Avant de raconter ces événements et pour en faciliter l'intelligence, il faut préciser quelques points de la politique de Charles V. Il avait pris le royaume dans un état révolutionnaire. Il y avait rétabli l'autorité royale à force d'habileté. Pendant quelques années, les États généraux avaient presque été les maîtres. Charles V les écarta peu à peu tout en gardant pour la monarchie l'organisation financière qu'ils avaient mise sur pied. Pour dire brièvement les choses, les États généraux avaient voulu donner un caractère régulier à l'impôt voté par eux. Les « aides » perdaient ainsi leur caractère de droit féodal réclamé par le roi comme seigneur dans son domaine et comme suzerain dans le reste

du royaume. Les aides, grâce aux réformes demandées par les assemblées, tendaient à devenir des taxes d'État. Charles V garda la réforme, la rendit permanente, espaça, puis écarta les Éats généraux qui auraient pu défaire ce qu'ils avaient fait. Il fallait, pour réussir un pareil escamotage, sa patience, sa subtilité et aussi le prestige d'une gestion économe : les millions du trésor qu'il laissa en mourant valaient tous les contrôles aux yeux de la bourgeoisie française. Ce progrès de l'administration était à la base de notre revanche sur les Anglais. Il était fragile. Une mauvaise politique l'aura vite compromis.

Les hommes les plus habiles ne peuvent pas tout calculer. Un des grands enseignements de l'histoire, c'est que des mesures bonnes, judicieuses à un moment donné et que les gouvernements ont été félicités d'avoir prises, produisent parfois des circonstances aussi funestes qu'imprévues. La monarchie restait fidèle à la coutume des apanages. En somme cette coutume semblait offrir plus d'avantages que d'inconvénients. Elle assurait la concorde et l'harmonie entre les fils de France. Les domaines momentanément détachés de la couronne y revenaient régulièrement. Jean le Bon ayant acquis la Bourgogne par héritage l'avait donnée en apanage à son fils Philippe. Charles V, tout à son grand dessein contre les Anglais, imagina d'y faire servir le duc de Bourgogne et d'arracher définitivement la Flandre à l'influence anglaise en la rapprochant de la France par l'intermédiaire bourguignon. Dans cette idée le duc Philippe avait épousé l'héritière du comté de Flandre et, pour faciliter ce mariage, Charles V avait consenti à rendre aux Flamands les conquêtes de Philippe le Bel, Lille, Douai et Orchies. Il comptait bien que cette Flandre française, suivie de l'autre, retournerait un jour au royaume, et, en attendant, le duché de Flandre-Bourgogne envelopperait Calais, pousserait notre influence vers l'Allemagne et les Pays-Bas. Ce plan semblait irréprochable. Il advint dans la suite le contraire de ce qu'avait calculé la sagesse de Charles V. Loin d'assimiler la Flandre, la Bourgogne fut aspirée par elle. Cette Flandre, elle était plus que réfractaire : elle conquérait qui croyait l'avoir conquise. Ainsi la maison de Bourgogne, par ses possessions flamandes, s'écartera de plus en plus de la France. Elle en sera une des pires ennemies, celle de Jean sans Peur et du Téméraire.

Dans ce triste quatorzième siècle, plein de fureurs et de folies, le règne de Charles V est une oasis de raison. Partout, démences et révoltes. Charles VI et Richard II, leurs oncles, sont bien de la même époque, comme en sont Artevelde, Étienne Marcel et Rienzi. De respect pour l'autorité, il n'y en a guère. L'Angleterre donne l'exemple des détrônements et du régicide, des sujets de tragédie pour Shakespeare. De tous les pouvoirs, le plus haut, le pouvoir spirituel, celui de la papauté, n'existe pour ainsi dire plus. Il y a un schisme dans l'Église, deux papes en guerre, l'un à Rome, l'autre à Avignon. On dispute quel est le vrai. Ni l'un ni l'autre n'est vénéré.

A la mort de Charles V, la France était bien près de retomber dans les agitations. Il y avait de fâcheux symptômes en Bretagne, en Flandre. C'est dans ces conditions que les périls d'une minorité allaient encore être courus. Et le dauphin avait onze ans ! A peine le sage roi eut-il disparu que les oncles de Charles VI se querellèrent pour la régence. Mauvais début. Dangereux spectacle. Il fallut l'arbitrage d'une assemblée de dignitaires et de membres du Parlement qui donna la tutelle aux quatre ducs, ceux d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon. Combinaison détestable : dans cette république de princes, le duc d'Anjou ne songeait qu'à son héritage de Naples, le duc de Bourgogne à son héritage de Flandre. Le pouvoir redevenait faible et, de plus, il était divisé. Les illustres collaborateurs, les bons conseillers de Charles V étaient morts, comme Duguesclin, ou disgraciés par les ducs. Il n'en fallut pas davantage pour réveiller l'esprit révolutionnaire qui s'était manifesté avec Étienne Marcel. Dès que les régents voulurent lever des impôts, des émeutes éclatèrent à Paris. Le Conseil, avide de popularité, céda tout de suite. Aussitôt, les villes de province, encouragées, opposèrent la même résistance. Le Conseil en appela aux États vour voter les aides : tout le système de Charles V était détruit et l'appel aux États ne donna pas de meilleurs effets que pendant la captivité du roi Jean. On sentit que le gouvernement était sans force. Il fut bravé un peu partout. Rouen, Amiens, le Languedoc se soulevèrent. Tandis que le duc d'Anjou châtiait Rouen, Paris s'insurgeait de nouveau, et plus violemment. Le peuple pillait l'Arsenal, s'armait, enlevait vingt mille maillets de fer : ce fut la sédition des Maillotins. Il fallut revenir sur Paris où les bourgeois,

effrayés par les excès des mutins, négocièrent un arrangement. Cependant les troubles persistaient en France. A tort ou à raison, le duc de Bourgogne déclara que le foyer de la révolution était chez les Gantois insurgés contre leur comte, son beau-père. Une expédition fut conduite en Flandre et le jeune roi y prit part. Charles V avait laissé une armée solide : elle travailla pour l'héritage du duc de Bourgogne. Les Flamands furent écrasés à Rosbecke. Cependant il fallût revenir au plus vite pour réprimer à Paris une nouvelle révolte des Maillotins. Cette fois les troupes royales entrèrent « les glaives au poing ». La répression fut sévère, et, pendant trois semaines, les cours martiales prononcèrent des exécutions.

L'œuvre de Charles V sombrait dans ces désordres. Par bonheur, l'Angleterre au même moment, sous un roi pareillement trop jeune, l'étourdi Richard II, n'était pas moins troublée : le duc de Bourgogne, qui avait de l'esprit politique, quoiqu'il l'appliquât surtout à ses propres affaires, ne se trompait peut-être pas quand il disait que les révolutions se tenaient et se répandaient d'un pays à l'autre. Cependant Charles VI avait atteint sa majorité. Il avait rappelé les conseillers de son père, qu'on appelait par dérision les marmousets. Jean de Vienne, Clisson, vivaient encore. Avec eux il entreprit d'achever la libération du territoire. Le jeune roi n'avait pas la prudence de Charles V : il voulut en finir d'un coup, envahir l'Angleterre, recommencer Guillaume le Conquérant. Mais, depuis sept ans, la flotte, faute d'argent et de gouvernement, avait été négligée. L'expédition, par le mauvais vouloir des ducs, ne fut pas prête à temps. Elle ne partit jamais. Mis sur leurs gardes, les Anglais, qui ne pouvaient guère mieux que cette diversion, excitèrent la Bretagne. C'est en allant châtier le parti de Montfort que Charles VI fut frappé de folie dans la forêt du Mans.

Le roi fou : étrange et funeste complication. Ailleurs, le malheureux eût été déposé. La France le garda avec une curieuse sorte de tendresse, par respect de la légalité et de la légitimité, chez certains avec l'idée secrète que cette ombre de roi serait commode et laisserait bien des licences. Les oncles se hâtèrent de revenir. La France en effet va être libre, libre de se déchirer dans les guerres civiles.

Toute guerre civile est une guerre d'idées où se mêlent des intérêts. Dans le drame qui commence, il y a la que-

relle du schisme, l'intervention auprès des deux papes de l'Université de Paris, la grande puissance intellectuelle de la France d'alors, la grande remueuse des esprits, forte de son ancienneté, de son éclat et de ses privilèges, mi-cléricale et mi-laïque, presque internationale par la foule des étudiants étrangers qu'elle attirait. La papauté divisée, l'Université prit le rôle d'arbitre du conflit et, pour forcer les deux papes rivaux à céder, décida de sa propre autorité qu'il ne convenait plus d'obéir ni à l'un ni à l'autre. Cependant la monarchie française continuait à soutenir le pape d'Avignon, et cette politique était celle du duc d'Orléans, frère du roi fou, et nouveau venu dans le conseil de régence où les autres ducs avaient dû l'accueillir à regret. Que Louis d'Orléans, dans ce conseil de princes, ait représenté l'intérêt de la France et la tradition nationale, il n'en faut pas douter. « On ne peut nier, dit Michelet, que le parti d'Orléans ne fût le seul qui agît pour la France et contre l'Anglais, qui sentît qu'on devait profiter de l'agitation de ce pays, qui tentât des expéditions. » Louis d'Orléans eut contre lui l'Université, à cause de l'affaire du pape ; les contribuables parce que, pour continuer Charles le Sage, il fallait lever des impôts ; et enfin le duc de Bourgogne, parce que ce prince, par ses possessions de Flandre et des Pays-Bas, se trouvait engagé dans un système qui n'était plus français. Ce nouveau duc, Jean sans Peur, cousin germain du roi et du duc d'Orléans, n'était déjà plus des nôtres, il était nationalisé Flamand. Sous les apparences d'un Français, il y avait un étranger au conseil de régence. Il était désigné pour rallier les mécontents.

Entre Louis et Jean sans Peur, ce fut d'abord une lutte sourde. Ce que faisait Orléans, Bourgogne le défaisait. Orléans établissait des taxes : Bourgogne les supprimait. Moyen de popularité facile. Moyen aussi de ménager l'Angleterre comme la politique permanente des Flamands le voulait. Le roi anglais, Richard II, était devenu pour nous un ami. Il avait épousé la fille de Charles VI. Et il était trop occupé des séditions de son royaume pour reprendre la guerre en France. Ce fut une des raisons de sa chute, non la seule, car il fut imprudent et extravagant avec ces Anglais et leur parlement, si difficiles à gouverner. Richard II subit le sort d'Édouard II, à qui l'Angleterre reprochait aussi de lui avoir donné une reine française. Richard fut détrôné par son cousin Henri

de Lancastre, puis assassiné. A la place d'un brouillon inoffensif, l'Angleterre avait un roi qui serait notre ennemi et le père d'Henri V, l'homme d'Azincourt, un ennemi encore plus cruel que ne l'avait été Édouard III. L'action discrète de Jean sans Peur favorisa Lancastre contre l'intérêt de la France.

En somme, dans le gouvernement des ducs, l'influence bourguignonne l'emportait toujours. C'était elle qui menait l'État français. Louis d'Orléans, pour être aussi puissant que son cousin, devait comme lui avoir des possessions hors de France. Il acquit le Luxembourg d'où il surveillait les Pays-Bas. Le duc de Bourgogne se sentit menacé. Il ne songea plus qu'à supprimer son rival. Un soir il fit tuer son cousin dans une rue de Paris.

L'assassinat du duc d'Orléans coupa la France en deux. Il cristallisa les partis et fut le signal de la guerre civile. De part et d'autre, on alla chercher des auxiliaires où l'on put en trouver, même anglais. Le parti d'Orléans amena les terribles Gascons du comte d'Armagnac. Le nom d'Armagnac lui en resta, opposé aux Bourguignons. Paris, que les ducs de Bourgogne n'avaient cessé de flatter, se prononça pour ceux-ci. L'Université, toujours passionnée par l'affaire du schisme, toujours opposée au pape « français », le pape d'Avignon, justifia le crime de Jean sans Peur. Il y eut là des mois d'agitation inouïe, une agitation de parole et de plume, comme dans toutes les grandes affaires qui ont divisé la France. L'Université disputeuse se grisait elle-même et comme elle voulait donner un statut à l'Église, elle voulut donner des lois à la France. Le duc de Bourgogne songeait-il à imiter Henri de Lancastre, à prendre la couronne? Il ne paraît pas. Comme Étienne Marcel l'avait offerte à Charles de Navarre, l'Université la lui offrait : il répondit qu'il n'était pas capable de gouverner si grand royaume que le royaume de France. Peut-être se contentait-il de favoriser chez nous le désordre : ses intérêts et son cœur étaient aux Pays-Bas. Il put, s'il était dilettante, jouir du prompt embarras de l'Université, de ces docteurs, de ces disputeurs de profession, chargés tout à coup, par le triomphe de la parole, d'un mandat politique. L'Université sollicita le concours du Parlement : la suprême cour de justice ne voulut pas sortir de son rôle, ces hauts magistrats ne voulurent pas se compromettre

dans une aventure. Ce refus n'arrêta pas l'Université. Elle était poussée par son orgueil et par son prolétariat, ses étudiants pauvres, ses moines mendiants. Ces intellectuels entreprenaient une révolution, et comme il leur fallait des exécutants, ils trouvèrent pour alliés la vieille, puissante et violente corporation de la boucherie. Voilà le carme Eustache en compagnie de Caboche, les théologiens avec les écorcheurs, l'Université de Gerbert la main dans la main des émeutiers. L'imprudente théologie fut vite dépassée par les cabochiens. Comme sous Étienne Marcel, Paris vit des scènes révolutionnaires. La Bastille, construite par Charles le Sage pour surveiller la capitale, fut assiégée par le peuple : il y aura, le 14 juillet 1789, un vague souvenir de cet assaut lorsque l'émeute se portera contre la vieille forteresse devenue inoffensive et désarmée. Enfin les insurgés, conduits par un médecin, voulurent s'assurer de la famille royale et surveiller l'éducation du dauphin. L'hôtel Saint-Paul fut forcé à plusieurs reprises et les « traîtres », que le peuple réclamait, enlevés sous les yeux du jeune prince, quelques-uns massacrés. Le duc de Bourgogne assistait à ces violences qui étaient l'œuvre de ses partisans. On ne l'écouta plus quand il essaya de les modérer. C'était la terreur. Pour l'apaiser, le duc de Berry conseilla de promulguer l'ordonnance qu'on appelle la grande ordonnance cabochienne et qui mettait bout à bout toutes les réformes demandées ou réalisées depuis un demi-siècle. Ce n'était pas assez pour contenter les écorcheurs. Les excès continuèrent. Mais l'Université et les bourgeois commençaient à trembler devant les terroristes. Dès lors la réaction ne tarda plus. Les Armagnacs en furent l'instrument et Jean sans Peur, compromis avec les cabochiens, dut s'enfuir.

Un désastre national fut encore le prix dont ces désordres se payèrent. Le nouveau roi anglais, Henri IV, gouvernait fermement l'Angleterre. Il la gouvernait contre la jacquerie, les lollards, le puritanisme naissant, avec les propriétaires et l'Église établie. Son fils Henri V, qui lui succéda bientôt, reprit les desseins d'Édouard III, releva sa marine et débarqua une armée devant Harfleur qui fut pris après un siège d'un mois : il n'y avait plus, pour l'arrêter, de marine ni d'armée françaises. Avec Harfleur, l'Angleterre tenait notre grand arsenal maritime, l'embou-

chure de la Seine, la Normandie. Comme pour prouver qu'il n'avait rien à craindre, Henri V remonta lentement vers sa base de Calais, trouvant partout la complicité bourguignonne. La France fût restée inerte sans sa chevalerie. On peut déplorer la témérité, l'imprévoyance de cette noblesse qui alla, comme à Crécy et à Poitiers, se faire massacrer à Azincourt (1415). Du moins, elle fut patriote : des Bourguignons s'y confondirent dans les rangs des Armagnacs qui eurent l'honneur de provoquer la résistance à l'envahisseur. Et surtout de quoi nous plaindre? Nous n'avions plus d'autres soldats que ces gentilshommes imprudents.

Le désastre d'Azincourt ne ranima pas la France : elle se dissolvait. Par un autre malheur, les chances de l'avenir reculèrent. En quelques mois, trois dauphins moururent. Seul resta le quatrième fils de Charles VI, un enfant. La longue incapacité du roi fou ne finirait que pour une minorité : Henri V pouvait se proclamer roi de France. D'ailleurs les Français se battaient devant l'ennemi. La reine elle-même, la bavaroise Isabeau, avait passé au duc de Bourgogne, de plus en plus populaire parce que son parti était celui de la paix à tout prix avec les Anglais. Bientôt les Bourguignons ouvrirent à Jean sans Peur les portes de Paris. Ce fut une terrible revanche pour les exilés, les vaincus des journées cabochiennes qui revinrent avides de vengeance. Des milliers de personnes du parti armagnac étaient arrêtées : il ne fut pas difficile de réveiller la furie des écorcheurs et de la foule. A deux reprises, des massacres eurent lieu dans les prisons. Étrange similitude de ces scènes et de celles de 1793. Plus étrange encore le soin des historiens de ne pas la marquer, comme si la révolution du dix-huitième siècle avait été un phénomène miraculeux ou monstrueux, mais unique et gigantesque, au lieu d'être un épisode à sa place dans la suite de nos crises et de nos renaissances, de nos retours à l'ordre et de nos folies.

JACQUES BAINVILLE.

(A suivre.)

Les Caprices du Poète (1)

V

LORSQUE je retournais à Bordeaux, je ne retrouvais plus mon ami Charles Lacoste. Paris me l'avait pris. Il semblait que la viellle maison où, dans le soir rauque, se profilait en noir l'enfant que je n'ai pas nommée, fût en deuil de l'absence de mon frère. Pourtant j'étais accueilli avec joie par mes amis Frizeau.

Lui, Gabriel Frizeau, qui fut mon camarade de lycée, mais que je ne retrouvai que douze ou treize ans après l'avoir perdu de vue, appartient à cette forte souche de viticulteurs girondins, dont la plupart sommeillent, mais qui révèle en quelques échantillons isolés la puissance incomparable de sa sève. Devenus bourgeois, solidement nourris, carrés, posés, conservateurs par essence, ils possèdent, comme leurs vins, une solide étoffe. Ils sont de la race de Montesquieu et de Montaigne. Jurisconsultes, avocats au verbe sonore, ils défendent au nom de l'esprit des lois, âprement, leurs patrimoines avantageux ; philosophes épris de belles discussions, et *d'essais* si je peux dire, ils bâtissent à la fin leur cathédrale intérieure. Gabriel Frizeau est de tout cela. Il affirme que son nom, Frizeau, dérive du métier de meunier,

(1) Copyright by Francis Jammes 1923. Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 avril et 1er mai 1923.

et que celui de sa famille maternelle, Coutreau, signifie la charrue dont on laboure la vigne. En lui se rencontrent les beaux éléments de la terre, le pain et le vin, qui servent à l'Eucharistie qui depuis vingt ans vivifie son âme.

Si l'intelligence tend à l'équilibre, je ne sais pas d'homme plus intelligent ; si l'art veut l'émotion, je n'en sais pas de plus sensible. Il écrit avec splendeur, clarté, certitude, de rares critiques pour ses amis. Qu'un tel cerveau, un tel esprit, nous eussent changés de tant de régents incapables ! Pourquoi n'avons-nous pas pu décider Frizeau, qui n'avait point les soucis de la vie matérielle, à montrer ce qu'il est? Pourquoi se borne-t-il à admirer les quelques belles toiles et les poètes qu'il possède, sans faire œuvre personnelle alors qu'il y est singulièrement appelé? Telle est la question que depuis longtemps en vain je me pose. Peut-être, auprès d'une femme aimante et d'enfants gracieux, a-t-il voulu se contenter du bonheur.

Avec ce camarade d'une personnalité si appuyée, il m'arrivait de voyager autour de Bordeaux, et, durant les grandes vacances, jusqu'à Royan, où plusieurs fois nous rejoignîmes mon ami Arthur Fontaine. Et, comme c'est moi qui présentai celui-ci à celui-là, il me plaît d'opposer ici leurs portraits.

Arthur Fontaine sort de la terre, comme Gabriel Frizeau, mais de ce coin de l'Aisne qui prête davantage que la Gironde à la mélancolie. C'est un pays de guerre incessamment menacé par l'invasion. Et cette guerre et cette invasion je les retrouve encore dans mon ami très cher. Tandis que la tête et le cœur de Frizeau sont deux vases communicants, toujours au même niveau, une oscillation continuelle partage l'âme inquiète de l'autre. Frizeau tient compte de l'expérience passée. Il n'est point sentimental. Il croit à un conflit perpétuel à l'extérieur, mais il ne le porte pas en lui-même. Fontaine aspire à la pacification universelle, mais il se livre en lui mille combats. Et, pour donner la béatitude aux peuples, le voici contraint à leur imposer sa tyrannie. Déchirement d'une âme noble, chargée de vapeurs comme une vallée du nord. Il veut l'accueil de tous par tous, la libre fraternité, le serrement de mains des diverses classes sociales, ainsi que dans une large médaille de Roty, et il assiste, sous son gouvernement, à l'exil de divines pauvresses dont l'une est sa sœur. Il rêve que les nations les plus opposées entre

elles s'embrassent, et, presque au même moment, ses fils, avec un héroïsme qu'il encourage, combattent les Allemands dans une nuée qui n'a rien d'idéal.

Eugène Carrière qui a compris, aimé jusqu'à lui confier en mourant plus que soi-même, c'est-à-dire ceux qu'il laissait après lui, en a donné une image définitive. Autant que celui que ce maître fit d'Edmond de Goncourt, ou de Paul Verlaine, ce portrait s'impose. J'en ai sous les yeux une reproduction parfaite. Je vois ce front obstiné, droit, qui se ride de bas en haut ; ces yeux bleus d'enfant, interrogateurs et tristes, qui ont l'air d'accompagner avec anxiété une troupe de gens qui s'en vont et qu'il voudrait, mais il n'en a pas le courage, rappeler. Et, tandis qu'il en est ainsi, il protège de son bras robuste, toute blanche au jour de sa première communion, énorme azalée qui se dégage de la brume, sa fille Jacqueline.

A cette époque où Fontaine et Frizeau se connurent, par moi, à Royan, je vois tout un groupe sur la plage : Odilon Redon, Déodat de Séverac, Charles Lacoste, le mathématicien Tannery, alors sous-directeur de Normale. Celui-ci était on ne peut plus original. Sa modestie égalait sa science, et sa science sa crédulité. Il parlait un jour, avec un enthousiasme indicible, à Redon, de couleurs que l'on avait découvertes dans les tombeaux de Pharaons. « Jamais, affirmait-il, les modernes n'ont pu obtenir, n'avaient jamais soupçonné, des rouges semblables aux rouges de l'ancienne Égypte. Ils vous éblouissent, vous laissent à jamais la nostalgie de leur vivacité. Les Gauguin les plus rutilants, les plus enflammés Van-Gogh paraissent ternes à côté. » En nous disant cela, il hochait la tête, d'un air de se dire : « Est-il possible pourtant ! A quels sommets et à quelles profondeurs les explorateurs de l'art antique n'atteignent-ils pas ! Que nous leur devons de reconnaissance ! » Et, tenant sa pipe en suspens comme par déférence, on ressentait que nul ne lui eût ôté sa conviction bloquée là, dans ce front qu'ombrageait un petit chapeau mou, d'où pleuvaient les longues ficelles de sa chevelure de savant. Lorsque Redon, interloqué par ces déclarations qui avaient trait à son art, et moi très égayé, nous eûmes subtilement interrogé Tannery, qui, à l'entendre, semblait revenir de Memphis, sur l'origine de son emballement, il nous déclara tenir son opinion d'un article qu'il avait lu la veille dans le journal *le Temps*...

. . . .

Je reçus, en 1904, à Orthez, la visite de Léon Bérard, le ministre actuel de l'Instruction publique. Il m'était amené par deux amis qui nous étaient communs. L'un d'eux, poète béarnais plein de talent, ce qui est rare, d'une candeur délicieuse, qui signa de trop rares poésies Yan du Bousquet. L'autre, d'une vaste intelligence générale, quoique souvent indécise, qui était notaire à Orthez, et m'avait reçu dans son étude alors que j'esquissais des études de droit. Il en avait eu d'autant plus de mérite et de bonté qu'il plaçait au-dessus de tout l'effort dans le travail. Il exultait si un savetier ou un forgeron, par leur économie et leur assiduité à la besogne, élevaient peu à peu un pauvre ménage. C'est une haute et chrétienne conception de l'existence. Sa réputation de légiste avait passé la contrée, et ses collègues de Bordeaux ou de Paris vénéraient son savoir et ses scrupules. Faut-il dire qu'il fut méconnu d'une petite ville qui ne sut point mettre à profit les incomparables qualités d'un grand savoir? Sans doute un homme tel que lui demeure toujours distant, par l'étendue même de ses connaissances, d'un petit chef-lieu d'arrondissement. Et, d'ailleurs, qui n'est pas incompris dans un village, dès là qu'on lui résiste par des convictions personnelles, et, dès là que l'odeur des urnes vous en éloigne? Il a, si je peux dire, obtenu dans l'ombre, et sans y chercher, ce que l'on ne lui demanda pas publiquement, et ce dont volontiers d'autres se dispensèrent, par tout ce qu'il a soutenu, conseillé, depuis qu'il a pris sa retraite, de veuves et d'orphelins. Je ne regrette rien pour mon ami Lamieussens.

Léon Bérard était alors, quand il me fut présenté, en 1904, pittoresque. Il ne faut point que l'on prenne en souriant cet adjectif qui jaillit pour lui de ma plume. De tous les hommes d'État qu'il m'a été donné de connaître ou d'apprécier en Béarn, il n'en est que deux qui font vraiment figure, à une génération d'intervalle, Charles Chesnelong, mort en 1899, et Léon Bérard qui naissait à la politique en cette année 1904. Ils ont tous deux vécu sur le même sol, et sur la même route presque, à peu de kilomètres l'un de l'autre, à Ozenx et à Saint-Gladie. Même contrée poétique, aux vallonnements faciles et azurés, où l'on chasse le lièvre et où l'on cueille des champignons. Souvent je me suis abrité sous le toit et sous les chênes du patriarche d'Ozenx, qui repose avec les justes et dont la famille m'est amie. Souvent aussi j'ai contemplé

la ferme large et simple, au milieu du bosquet naturel de Saint-Gladie. Ici et là on dut naître et mourir de même, sous la croix, le laurier bénit, le rosaire et la Vierge trop coloriée. A l'âge qu'a Bérard aujourd'hui, ou un peu plus tôt, Charles Chesnelong se rendait dans une voiture, qui servait au transport de son humble commerce, dans les marchés et foires des environs. Et l'on m'a dit que, durant ces trajets, il récitait à haute voix des vers de Lamartine. Que de fois, Léon Bérard a-t-il dû user d'un pareil véhicule, et, comme l'autre, faire murmurer, à l'ombre espacée des peupliers et des tauzins trempés de rosée, les feuilles des *Recueillements*...

. . . .

La politique, dans la province d'Henri IV, à Orthez principalement, est une tragique pantalonnade dont un Papou ne saurait se faire la moindre idée. Il n'est pas étonnant qu'elle enfante si peu « d'hommes ». Puisque, dans un cahier précédent, j'ai décrit la course de vaches, il ne me semble point déplacé d'introduire un moment mes lecteurs dans l'arène électorale. Lorsque mon regard intérieur plonge dans ces souvenirs, je vois surgir peu à peu, d'un fond trouble, d'innombrables affiches qui forment comme qui dirait le décor bariolé de la scène. Beaucoup portent comme un refrain : *député sortant*, *député sortant*, *député sortant*. On fume sa pipe, on veut regarder un mur, un portail, un arbre, on a la vue condamnée par la servitude du *député sortant*. Il m'est arrivé, dans certains lieux retirés de maisons provinciales, de retrouver de ces affiches réduites au format de bulletin, durant des années, et hors du temps électoral : *député sortant*. Il y a d'autres placards où n'est pas inscrite cette formule, mais le candidat qui ne sort pas est généralement battu. Je vois aussi m'apparaître une profusion de journaux intitulés *le Démocrate libéral*, *le Franc parler*, *le Prolétaire* dont la manchette porte en gros caractères : *Ils te mentent*, *les Ailes du canard*, *Un Monsieur*, *Turpitude*, *Il déserte*, *Le sort en est jeté*, *Vous êtes un polisson*. Cette averse de feuilles dure plusieurs jours. Les Orthéziens conservent leurs figures tristes, mais se lancent des regards en dessous, comme des coups de couteau navarrais. Le sous-préfet se promène avec un journaliste que l'on a fait venir de Paris. Il a l'air, le sous-préfet, crâne, inquiet, sûr et calme tour à tour. De petits attelages passent rapidement,

transportant des instituteurs. Un notaire influent, qui a un gilet pivert et des guêtres café au lait, conduit, debout, une victoria. Il invite de sa main libre la foule à s'écarter. Il a suspendu, au-dessous du timon, une lanterne sourde qu'il allumera pour s'en retourner. Les rues, où il n'y a d'ordinaire que des pigeons et des pavés, s'emplissent d'une foule grouillante, qui donne à penser qu'il y a, en quelque endroit secret de la ville, un cratère qui la vomit.

Nous ne sommes plus à Orthez? Mais si. Il faut en croire ses yeux et ses oreilles. Et ses oreilles, car la réunion va se tenir où exposeront leurs programmes les deux adversaires, et j'entends, du côté du *marché aux pommes*, un charivari monstre. J'approche. C'est un orage exaspéré de cornes, trompes, verres de lampe, que déchaînent, rangés militairement sur deux lignes, quelques douzaines d'individus taciturnes, commandés par un marchand de grains qui tient une petite clef en signe d'autorité. Il n'a jamais eu d'opinion politique, mais il est l'âme damnée du candidat qui n'est pas le *député sortant*. Mais le *député sortant* surgit dans la rue du Commerce. On pourrait croire que, parce qu'il est *député sortant*, on va lui faire une ovation, ou simplement le respecter. Non. La politique locale, à Orthez, a d'étranges caprices. Le malheureux *député sortant* ne parvient à fendre le flot humain qui déferle vers la Nouvelle-Halle qu'encadré par des agents que précède le commissaire de police qui brandit un fouet. On crie : « A bas Catalogne ! A bas Catalogne ! » C'est le nom de l'infortuné *député sortant*. Bien que je ne partage pas ses idées, je suis pris de pitié pour lui, tant il est triste. Il tourne sur lui-même comme un tonton. Le cri strident des trompes redouble à la vue du *député sortant*. Mais elles se taisent tout à coup. Le marchand de grains, qui est l'ami du candidat qui n'est pas sortant, vient d'abaisser son passe-partout. Et les sonneurs se mettent alors à siffler. On voit des gendarmes passer avec leurs pistolets en sautoir. En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, la salle que l'on ouvre est comble. Et, sur la scène, face à face, voici le candidat qui n'est pas sorti et le *député sortant*. On distingue, au premier rang, des types aux faces convulsées par l'hystérie et qui essayent de haranguer la foule pour obtenir son silence. Ils n'émettent que des hoquets inarticulés. L'un d'eux parvient pourtant à faire entendre ces mots qu'il hurle par saccades : « Vous n'êtes pas dignes des grands ancêtres de la république ! »

Cette phrase produit un certain effet. On crie : « le bureau ! le bureau ! » sur l'air des *Lampions*. Et voici que cinq ou six messieurs chauves, ne sachant que faire de leurs chapeaux, l'air humilié et flatté, s'assoient sur l'estrade. Le silence règne. C'est le candidat qui n'est pas sortant qui va parler. Il commence par : « Il ne sera pas dit, messieurs et chers compatriotes. » Et il continue. On applaudit frénétiquement chacune de ses phrases. Les acclamations montent vers lui quand on le voit ramasser, à même la poche de son pantalon, des pastilles de chlorate de potasse roses qu'il avale sans les sucer. Enfin c'est le triomphe lorsque, d'un mouvement dès le début calculé, en terminant sa péroraison, il arrache et lance au milieu de l'auditoire soulevé, son faux col qui flanchait depuis un moment sous la lavallière dénouée. C'est du délire : « Vive ! Vive ! Vive Lagoardette ! » Quant à Catalogne qui veut parler à son tour, il n'a pas ouvert les lèvres que, de la rue, sous les fenêtres de la halle, les trompes, les cornes, les verres de lampe explosent à nouveau. D'un index magistral il réclame le calme. On sent qu'il voudrait s'exprimer posément, comme un député bien élevé du centre gauche. Mais je ne sais quel signal, concerté avec l'extérieur, fait que le hourvari ne cesse que lorsque la bouche impuissante de l'orateur se clôt. Le commissaire ceint son écharpe. La salle est évacuée. Les mugissements s'exaspèrent au dehors. On est obligé de faire s'évader Catalogne par le mur mitoyen d'une auberge. Me voici dans la rue. Les noms des deux candidats, sur les affiches, sont couverts d'excréments.

Ce n'est pas tout. Lagoardette, jeune encore, est mort huit jours après l'échec subi par lui, malgré l'ovation qu'Orthez lui avait faite et la majorité qu'il y remporta. Il s'est effondré, démoli en deux mois par cette folle campagne. Et, pour ne lui épargner aucun fiel, les paysans d'Arzacq, où il se trouvait le jour du dépouillement du scrutin, venant d'apprendre par un télégramme lancé d'Orthez qu'il était battu, lui firent croire durant deux heures qu'il était élu. Enfin, pour le dissuader, l'un de ces farceurs lui fit présenter par une jeune fille une gerbe de roses. Lagoardette allait remercier, quand il s'aperçut que la queue du bouquet n'était qu'une pie morte qui lui restait seule dans la main.

On croira sans peine que ces histoires et spectacles ne m'étaient pas une suffisante nourriture spirituelle. Durant les longues périodes que je passais à Orthez, nous lisions à haute

voix le soir avec ma mère, nos livres préférés. Parfois venait prendre place à notre foyer, et nous écouter en fumant, un charmant créole de l'île Bourbon, nommé Charles Alexis, mort aujourd'hui. Il fut de notre intimité au cours des années 1904-1905. Je ne sais quelle vague capricieuse l'avait fait échouer à la sous-préfecture d'Orthez. Il se sentait si isolé, garçon, dans sa grande caserne froide, qu'il ne retrouvait un peu de la chaleur coloniale que dans notre petit salon. J'ai dit combien s'était complu ma prime adolescence dans les œuvres de Jules Verne. Il est peut-être bon que je dise ce qu'étaient devenus, vingt ans après, mes goûts littéraires, dans quelle bibliothèque je puisais pour enchanter nos après-dîners. Je me suis nourri de mes auteurs préférés dans une solitude jalouse, n'écoutant jamais la vogue, ne cherchant pas comme le veulent faire quelques badauds de nos jours, à concilier Racine, Marcel Proust, Claudel et le Grand Turc. Sur les maîtres que je fréquentais, je m'étais formé une opinion qui paraîtra fausse à beaucoup, mais je leur portais trop d'amour et de respect pour avoir retenu les tristes manuels scolaires.

Loin de ceux-ci, j'écoutais Homère me parler d'Ulysse, je regardais marcher la puissante Pénélope. Le barde debout tenait sa lyre sur la plage amère et salubre où l'eau infinie bourdonne. Ses pieds étaient blancs comme le sel, et Nausicaa jouait à la balle parmi le linge lavé de frais. J'avais repris Ésope le bossu, que j'avais aimé dès ma troisième pour ses paroles frustes, courtes et judicieuses. Il devait ressembler au rémouleur qui stationnait sous nos fenêtres et tirait des étincelles de sa meule en aiguisant sa langue et les couteaux. Soudain dans l'étroit soleil de notre abat-jour crépitait la cigale de Théocrite et, entre les feuilles toujours vertes de l'idylle, nous voyions glisser les ombres de l'éternelle jeunesse.

J'aimais la pompe de Virgile. Je réentendais mon père, déjà bien malade, scander sans une hésitation, d'une voix grave, l'épopée du héros troyen. Cependant il me plaisait de ne pas comprendre Énée autrement que d'après les mâles pendules d'or du premier Empire, et de ne voir les éleveurs des *Géorgiques* que semblables aux nôtres, dont les juments tarbaises semblent aussi avoir avivé leurs flammes dans la brise. Moins souvent j'ouvrais Horace, grossier, tout près par ses chansons bachiques de notre ancillaire Béranger. Mais,

par contre, l'Ovide des *Métamorphoses* me retenait passionnément. Dès le lycée, je ne pouvais me détacher de ces légendes, et demeurais penché sur elles comme Narcisse au-dessus des eaux. Je me mirais dans ces trois mots si simples : *Fons erat nitidus*. Je m'asseyais, entre Philémon et Baucis, à la table des dieux. C'est là que s'arrêtait ma science grecque et latine qui n'allait pas sans l'aide d'une traduction. Si pleine qu'elle soit, dit-on, de contresens, combien celle d'un Leconte de Lisle, par exemple, a de saveur !

Nous refaisions les chemins des Pyrénées que j'avais parcourus du côté de Val-Carlos, nous guidant cette fois avec cette *Chanson de Roland* qui ne quitte pas ma table, dont le vers a le coup d'aile des milans prenant l'essor, en laquelle réside toute règle du rythme français, toute épique grandeur, toute naïveté savante de geste et de sentiment. Alors que la paroisse d'Orthez annonçait, pour le lendemain, de sa voix grave, les fêtes auxquelles je ne prenais point part encore, nous regardions, par la vitre obscure au-dessus des platanes de la route, les étoiles s'ouvrir à la place des *Fioretti* que nous venions de clore. Ronsard était bien éloigné du pauvre d'Assise. Mais sa pleine harmonie savait satisfaire au goût que j'ai toujours eu, sans doute par contraste, pour cet alexandrin qui n'est point de Racine ou Molière, ni de Corneille, et qu'ont repris heureusement La Fontaine et ces beaux poètes modernes : Leconte de Lisle, José-Maria de Hérédia, Frédéric Plessis, Jean Moréas, Jean Segrestaa.

Mais le plus lu, le plus repris de mes auteurs était Cervantès. Je ne sais comment, entre mes doigts, ces feuilles ne sont pas tombées en poussière. Il faut qu'elles soient immortelles. Que j'étais loin de voir, en Don Quichotte, ce paillasse que notre dix-septième siècle a inventé ! Quel grand seigneur dans sa pauvreté ! Quel homérique chevalier ! Quelle éloquence abondante et profonde ! Et cette sage mort dans le lit à ramages de la chambre où, sans doute, saint Michel est venu rechercher son âme comme il prit celle de Roland à Roncevaux. J'ouvrais tel ou tel chapitre. La noce éclatait chez Gamache, au fond du parc où les duègnes avaient paré leurs perruques de brûlants rubis et de grenades. Les bœufs et les porcs rôtissaient. Les outres, pareilles à des cornemuses, s'emplissaient de vin d'Alicante et de chansons. Les ombrages laissaient à peine entrevoir la turquoise foncée du ciel. Le château à tourelles palpitait dans la chaleur où

flottait l'arome du jasmin et de la tubéreuse qui ornaient l'aile bleue des jeunes chevelures. Ce château était l'orgueil, comme sa fille, du vieux seigneur à la tête haute et au mollet tendu. Le drame naissait et se développait avec adresse, avec une psychologie aussi nerveuse et pointue que celle d'un Tourgueneff, qu'il s'agît du *Curieux malavisé*, ou que Basile vînt rappeler à Quittéria l'heure des engagements solennels. Puis l'action se faisait populaire et naïve, de cette naïveté dont on ne sait jamais, ni lui-même, si le poète est dupe. Le sang rougissait la pelouse par un stratagème inoffensif, un tour de physique amusante. O enfance du génie ! Profusion qu'enfante la sobriété !

La Fontaine et Rousseau voisinaient sur le même rayon, et c'était le même rayon de miel, si j'entends par là l'intelligence profonde du charme de la nature avec les *Fables* ou les *Rêveries d'un promeneur solitaire.* Par le sortilège du « Bonhomme » tout l'ancien paysage, plein d'esprit et de soleil, se déroulait. La lourde diligence, tirée par des chevaux suants, cahotait dans les ornières du Royaume. Il n'y a pas de pareille histoire de France. Tout y est, avec son antique parfum, de la cuisine au grenier de campagne, jusqu'à la muscade des Indes. Avec le misanthrope genevois, on quitte, hélas ! la plaine. Pour la première fois, osant se dégager des brumes, la montagne se montre. Il en suivait les corniches dangereuses, il menaçait de son geste de fou, parmi les éboulis rocheux où la cascade écume, les ombres des sapins et des mélèzes qu'il prenait pour des ennemis. Amant de la solitude, je plaçais auprès de lui Robinson. A cette époque de mes fiévreuses tristesses, j'aimais à méditer les passages du journal où le héros de Daniel de Foë a noté les affres de la mort dans son île déserte : *Le 27 juin, écrivait-il, la fièvre me reprit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour sans boire ni manger. Je mourais de soif, mais j'étais si faible que je n'avais pas la force de me lever pour m'aller chercher de l'eau pour boire. Je priai Dieu de nouveau; mais j'étais en délire; et en me quittant, ce délire me laissa dans une telle ignorance, que je fus obligé de me tenir couché; seulement, m'écriais-je, Seigneur, tourne ta face vers moi, Seigneur, prends pitié de moi.*

Que le lecteur de ces mémoires se souvienne que tel était alors mon état moral, dont j'ai dit qu'il ne paraissait point à la surface. Aucune confidence, aucune discussion que j'au-

rais pu faire de ma crise, n'eût égalé en exactitude les termes du pauvre naufragé, si je les transpose tous au spirituel. Parfois je vainquais ces sombres heures. Et il m'arrivait alors, toujours au fil de mes lectures, au moment que ma jeunesse allait toucher à son déclin, de rapprocher des héroïnes des grands poètes les trois filles à qui j'avais donné le jour: Clara d'Ellébeuse, Almaïde d'Étremont et Pomme d'Anis. Tantôt j'attachais au col de Virginie de La Tour un collier de fleurs des îles, tantôt j'offrais un collier d'ambre à la petite Napolitaine dont les mains, poudrées de corail, avaient joué dans les cheveux de Lamartine. Ou bien c'était Atala, longue et mate, que je voyais surgir de l'ombre du salon où ma mère avait disposé des magnolias. Parfois, au clair de lune du parc, la Lucie, en robe démodée, suspendait sa grâce expirante au bras de Rolla. Mais vous m'étiez chère entre toutes, Eugénie de Guérin, héroïne de vous-même ! Ce n'est point votre jeunesse que j'évoque le plus, mais votre triste vie finissante qu'un témoin m'a rapportée, lorsque, trouvée dans un mauvais châle, étendue sur la terrasse du Cayla, vous songiez à Maurice mort, et contempliez, de votre regard de colombe blessée, l'ingrate province qui vous appelait « la savante ».

N'est-ce pas ainsi qu'un grand poète doit mourir?

Il y avait encore Victor Hugo, mais c'était plus que ses retentissantes œuvres mûres, les strophes ivres de sa jeunesse qui m'éblouissaient. Par lui j'ai connu la rosée sur la moisson des banlieues, la violence du bleuet et du coquelicot, la fête populaire où se rendent Adèle et Lise, et le chant plein de fougue où bat toujours au loin le tambour d'un soldat.

Enfin, il ne me reste à signaler, dans le choix de volumes que j'avais fait alors, que l'anthologie de lyriques chinois, si délicieuse dans la version du marquis d'Hervey-Saint-Denis. Marcel Schwob et André Gide, sans s'être concertés, mais sous la même inspiration, m'avaient amicalement fait tenir et connaître ces poètes, parce qu'ils leur trouvaient, avec raison, quelque analogie ou parenté avec moi.

A quel ami des Muses qui passa par Orthez n'ai-je pas fait entendre ces deux pièces, l'une de Mong-kao-Jen, l'autre de Tchu-Kouang-hi, si admirables que je ne résiste pas au désir de les donner ici. La première me paraissait tout indiquée si un hôte venait s'asseoir à notre table, dans la verdure, en

face des Pyrénées. Je me souviens de la joie qu'en éprouva Francis Vielé-Griffin, lorsqu'il vint m'embaumer avec toutes ses fraîches roses de Touraine. Doux souvenirs ! Les poètes vivaient encore entre eux, s'aimaient. Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Albert Samain, tant d'autres, donnaient l'exemple de la dignité, de l'entente. Ils ne menaient pas grand bruit, mais c'en était un de source. Voici :

Un ancien ami m'offre une poule et du riz; — Il m'invite à venir le voir dans sa maison des champs. — Des arbres vigoureux entourent le village qu'il habite d'une verte ceinture; — On a pour horizon des montagnes bleues, dont les pics se découpent sur un ciel lumineux.

Le couvert est mis dans une salle ouverte, d'où l'œil parcourt le jardin de mon hôte; — Nous nous versons à boire; nous causons du chanvre et des mûriers. — Attendons maintenant l'automne, attendons que fleurissent les chrysanthèmes. — Et je viendrai vous voir encore pour les contempler avec vous.

La deuxième, je l'ai souvent lue aux jeunes poètes pour leur faire sentir toute la noblesse de la pauvreté à laquelle ils sont voués souvent, et que, dans l'aubépine qui fleurit au printemps comme eux, il y a une piqûre et une amertume merveilleuses :

Quand le soleil couchant cesse d'éclairer la fenêtre du nord-ouest, — Alors que le vent d'automne dépouille en sifflant les bambous, — L'étudiant s'approche de la fenêtre méridionale, — Car ses yeux ne quittent guère son livre, et toujours il est attentif.

Il songe à l'antiquité, en voyant la mousse et les grandes herbes. — Il regarde, il écoute, il jouit profondément de son calme et de sa solitude : — Peut-être demanderez-vous ce qu'il fait pour se procurer du moins sa subsistance : — Il coupe du blé demi-sauvage dans les terrains abandonnés.

C'est dans l'été de 1905, au mois de juin, que Claudel me fit, pour la première fois, l'amitié de venir me voir à Orthez. Il arrivait de Chine. Jamais je n'oublierai ces jours qu'il passa auprès de moi, car c'est d'eux que datent la disparition totale de cette nausée de la vie qui m'abattait peu à peu, et le recouvrement d'une paix que je n'avais plus soupçonnée depuis ma prime enfance, alors que je voyais Dieu sur le coteau natal. Pressé par mon angoisse, excité par cette soif que j'ai comparée à celle d'un naufragé abandonné seul à sa fièvre et à sa faiblesse, saisi d'horreur à la pensée qu'il

n'y avait point quelque part un bonheur éternel, « un éternel été », humilié par les déceptions, indifférent même à ce qui pouvait flatter ma vanité, lassé de tout ce qui n'était point l'amour entier, sans fin, plus fort que la mort, j'avais écrit à ce solitaire à moitié chinois, que je savais revenu depuis dix-huit ans au catholicisme, pour lui marquer mon désir de conversion. Les circonstances la facilitèrent singulièrement. Claudel et le plus paternel des Bénédictins m'instruisirent. Et je rejetai au diable ma tunique de Nessus, et le vautour qui me rongeait le foie, au risque de déplaire désormais aux commis voyageurs en librairie et à quelques femmes de lettres. Ce fut le 5 juillet.

Claudel demeura donc à Orthez, chez moi, puis nous allâmes nous promener sur la côte et aux Eaux-Chaudes. Il était vêtu d'un de ces habits coloniaux dont la toile semble garder le secret de la blancheur, et coiffé d'un léger panama. Il avait changé depuis cinq ans. Son teint, davantage boucané, rendait plus bleu, d'un bleu de charbon de bois, son œil tour à tour riant, interrogateur et furieux. Il ne me semble pas qu'aucun trait de caractère nous rapproche, malgré notre forte et durable amitié. Si je recherche en lui ce côté amusant auquel nul n'échappe, et qui est particulier à chacun, je le trouve dans sa fougue brutale.

La légende rapporte qu'un jour, à l'avant d'un canot, il repêcha brusquement, par la paupière, à l'aide d'une gaffe, un habitant du Céleste-Empire qui se noyait. Interrogé sur un procédé aussi violent de sauvetage, il aurait répondu : « Le pauvre bougre n'avait pas la bouche ouverte, il craignait d'avaler de l'eau. » Je l'ai vu, durant une excursion que nous fîmes au col de Lurdé, prêt à se jeter tout habillé dans un torrent glacé pour y prendre un bain. Le guide et moi le retînmes, car il était suant. Un de ses secrétaires m'a raconté qu'au Brésil Claudel était parvenu à escalader une montagne rocheuse si hérissée qu'un Indien peut seul se risquer à en faire l'ascension. Les attachés de son ministère, qui étaient restés à la base, commençaient à désespérer de le voir revenir quand, cinq heures après son départ pour le sommet, il leur apparut, les vêtements en loques, ayant perdu son casque, mais triomphant et leur criant du plus loin « qu'ils étaient tous des poules mouillées ».

Un tel tempérament est capable d'effrayer les timides, mais d'intéresser beaucoup ceux qui ne redoutent pas ce que

j'appellerai les coups de poing de la parole. Claudel s'exprime ainsi, et l'on prétend qu'un écrivain qui est le contraire d'un catholique, se découvrait des bleus sur le corps, à chaque fois qu'il avait disserté avec lui. Mais je crois que ce n'est là qu'une de ces inventions plus vraie que la réalité. Il avait des amis de même sorte que lui. Il me présenta, dans la vallée d'Ossau, à un colosse belge, nommé Franqui, lequel avait habité la Chine, et même le monde entier. Ce monteur d'entreprises paraissait correspondre, en quelque manière, au génie littéraire de Claudel, encore qu'il ignorât que celui-ci eût écrit une seule ligne, en dehors de ses rapports de consul. Je ne sais si l'on a voulu abuser de ma naïveté. Mais le détail que je rapporte ici me paraît bien convenir au caractère d'un familier de *Tête d'or*, de *l'Echange* et de *l'Otage*. M. Franqui, donc, au moment que je le vis fumer tranquillement son cigare aux Eaux-Chaudes, aurait loué, au Mexique et ailleurs, plusieurs volcans pour utiliser la force motrice de leurs éruptions.

J'ai dit, en rendant compte de mes lectures, quelle place occupait dans mon cœur et mon esprit Eugénie de Guérin ; et j'ajoute Maurice, parce qu'ils sont inséparables. Mais celui-ci, comme je l'écrivais à Ernest Zyromski, leur magnifique panégyriste, n'a point la profonde intelligence d'Eugénie bien qu'il me touche autant et m'apitoie davantage. Le poème du *Centaure* est l'explosion splendide, mais marquée de mort, d'un arbre en automne. N'ayant point mis en pratique cet axiome de Lacordaire que rien n'est fort comme un homme qui se sent faible et prie, Maurice a recherché, dans l'expression d'un paganisme artificiel, un tonique. Il ne faut pas trop voir un symbole dans cette œuvre, mais un somptueux et éphémère déploiement d'images que l'auteur enveloppe de mélancolie. J'ai observé chez certains malades cet extrême désir d'être forts physiquement. De là l'inspiration du *Centaure* : elle est d'un grand souffle ; mais, à la moindre tension nouvelle, l'hémorragie se produirait. Encore une fois c'est un arbre d'automne qui s'enflamme comme un bûcher, au moment même qu'il ressent qu'il va quitter le monde. Il fait alors miroiter le prisme des éléments dont il s'est nourri. Les feuilles du *Centaure* c'est cela. Elles éblouissent parce qu'elles agonisent.

Combien Eugénie a dû craindre, dans son cœur de chrétienne, pour ce petit garçon qui fut toujours « son petit

garçon » ! Ne semble-t-il pas que, du premier au dernier jour de l'existence de Maurice, elle ait suspendu son souffle pour le veiller, de son berceau à son lit d'agonie? Devant ce lit, telle qu'un cierge bénit, elle se tint dressée en sentant lui échapper et vaciller une âme dont elle ne savait plus si elle était à elle ou à lui. Elle n'était que de cinq années plus âgée, mais à cinq ans, une sœur est déjà une maman pour son frère qui vient de naître ; et, à dix ans, elle lui coupe le pain du goûter ; et à trente, elle regarde avec effroi, indulgence et tendresse, ces mains qu'elle joignit pour la prière maîtriser d'étranges centaures. D'Eugénie, j'ai écrit tout ce qui était en ma puissance dans un poème que m'inspira passionnément ma muse qui jamais ne fut plus près de la sienne. Ce poème intitulé *En Dieu* figure en tête de mon recueil *Clairières dans le ciel*, et je veux dire comme il est né précisément en l'année 1906 de ces mémoires.

De même qu'un peu plus tôt je m'étais rendu aux Charmettes, je partis en pèlerin pour *le Cayla* où ces ombres que je chéris avaient vécu. Certains pousseront des cris d'horreur à ce rapprochement de Jean-Jacques, d'Eugénie et de Maurice. Mais il ne s'agit point dans le domaine de la poésie, non plus que dans celui de la charité, de séparer les cœurs mais de les réunir. Il n'y a rien entre le marécage des *Confessions* et de *l'Emile* et l'eau pure du Cayla. Néanmoins ceci résiste : la louange de la création dans ses paysages alpestres, ses vallées, ses plaines, louange qui est une prière que murmurent les feuilles de ces trois génies bucoliques, et, encore, dans Eugénie et Jean-Jacques, l'amour du peuple, des enfants, et l'adaptation à l'humble vie quotidienne.

En cours de voyage pour le Cayla, je m'arrêtai chez une cousine à Albi et chez des cousins à Rodez. J'aime Albi pour sa cathédrale, massive et fortifiée à l'extérieur, mais éclatante à l'intérieur comme un fruit merveilleux, grenade dont la pulpe se transforme en cristaux et en mousselines pétrifiées. La tombée du soir est délicieusement apaisante sur Albi. Le vieux Toulouse-Lautrec, père du peintre, y circulait, un faucon au poing, et, seule dans un petit jardin public désert, on me montra Mlle Jaurès qui brodait. Non loin d'elle se dressait, tragique et solennelle, la statue de Galaup de La Pérouse. La nature même qui l'a enseveli a contribué à la splendeur du monument. Rien d'émouvant comme les canons et les ancres repêchés à Vanikoroo, qui

semblent monter la garde autour de l'illustre navigateur, et que la mer a convertis en bouquets de madrépores et de coquillages.

A Rodez j'eus la joie de retrouver, dans un dîner que mes cousins donnèrent, le plus franciscain de mes amis, Léon Moulin, professeur au lycée de cette ville. Léon Moulin avait cru devoir, pour m'honorer, arborer une de ces chemises comme on en portait alors et que l'amidon transformait en cuirasse et en carcan, et qui faisait mal rien qu'à la regarder. Il nous quitta vers minuit. Il glaçait à pierre fendre. Je sus, le lendemain, que ce saint homme, — l'anecdote est digne des Fioretti, — s'était allé coucher dans un hôtel polaire où il avait conservé sa camisole de force jusqu'au matin. Et cela, parce que, s'étant aperçu qu'il avait oublié son passe-partout, il n'avait pas voulu user du heurtoir, de crainte que sa vieille propriétaire ne prît froid en se levant pour lui ouvrir la porte. J'assistai alors, à Rodez, aux cérémonies qui se déroulèrent en l'honneur de Mgr de Ligonnès qui prenait possession de l'évêché. La majesté de ce prélat se doublait pour moi de ce qu'il était neveu de Lamartine, et il me sembla qu'aux effluves de l'encens qui montait vers lui se mêlait le parfum du laurier immortel.

Ce fut le jour de l'Annonciation que je gagnai le Cayla, de Gaillac où des cousins me reçurent d'un cœur parfait, mettant à ma disposition un antique char à bancs qui me déposa seul à quelques kilomètres du château des Guérin. Une légère couche de neige persistait. Et je montais vers le lieu de mon pèlerinage, avec, dans le cœur, ces paroles de l'Introït de la messe du jour, que j'ai reproduites dans mon poème *En Dieu* : « Des chœurs de vierges près du Roi sont introduits. » Rien, la mort, le silence dominical, c'est tout ce que je pouvais souhaiter pour *les* retrouver, agir comme s'ils eussent été là, comme si je fusse allé soixante-dix ans plus tôt, chez cette sœur de Maurice et chez ce frère d'Eugénie que Dieu a déposés dans mon âme le jour qu'il l'a créée. J'avançais. Maintenant leur demeure surgissait, et aucun langage ne peut rendre le sentiment de ce visiteur qui venait mendier un peu de leur amour céleste à ces deux êtres que la vie avait rompus et mêlés, pour l'éternité, comme deux grappes en deuil recouvertes d'une amère rosée, en une même vendange. Tout allait bien : la maison semblait déserte ou l'était. Une seule vieille paysanne, si anonyme, si muette

qu'elle semblait me comprendre en me laissant à moi-même. N'était-ce point comme tant d'autres que j'avais vus : ce hangar, ce bûcher, cette cour que des flocons recouvraient, cette cuisine? Mélancolie, longues heures, fièvres et migraines, soucis du cœur, travaux d'aiguille, soupirs, scrupules, embarras d'argent, fierté du nom, amertume du célibat, conversations avec le métayer, grêles inattendues, toute l'antique vie des hobereaux de province, mais au-dessus, ce balancement du ciel, cette explosion de lumière qui faisait ressortir l'obscurité du foyer. Mon âme se tut longtemps. J'étais dans la chambre exiguë où Eugénie avait si souvent, dans les derniers temps de la maladie de Maurice, passé vite ses pantoufles au milieu de la nuit pour aller dans la chambre à côté où il gémissait. Je me penchai vers le plancher disjoint pour baiser la poussière de cette cellule d'où elle voyait, par une fente du volet, une étoile qui était la sienne et qui la baisait sur les yeux en l'endormant. J'entrai dans la chambre de Maurice. J'y demeurai priant, le front contre la courtepointe fanée du lit d'agonie. Comme un appel monta vers eux ce cri silencieux et déchirant de mon âme. Je m'enfonçai dans ma prière. Et soudain, dans la nuit de mes yeux fermés, le Cayla revécut. Une splendeur m'immergea. Ils étaient là. J'aperçus son chapeau de vigneronne. Il avait un livre sous le bras et marchait lentement. J'entendis dans le grand été qui faisait fondre les neiges passagères, des rires et des cris... Et un ruisseau...

Je clos ici ce troisième cahier de mémoires, comme on referme, en la caressant, une fleur meurtrie par l'orage. Il est un dicton assez sot : *Il faut que jeunesse se passe.* Comment la jeunesse ne se passerait-elle pas? Il est dur de se mettre en face de soi-même et de se regarder. Mais cet après-midi au Cayla, dans l'Annonciation de 1906, a ouvert les yeux de mon âme. J'ai entrevu la beauté éternelle, ces *Clairières dans le ciel* où entrent les champs de mon enfance, quand auprès de mon père et de ma mère, à Tournay, je défaisais au souffle de mes jeunes lèvres les bulles des pissenlits. Entre le faune capricieux qui s'échappa trop souvent des bois d'Orthez, durant cette période que je viens de conter, pour offrir aux muses de la ville et des plages un cœur plein de miel et d'abeilles, et le petit garçon triste qui

écoutait s'éteindre au loin la rumeur d'une pauvre retraite militaire : lequel choisir et préférer?

Pas même toi, pas même toi Mamore, ne m'as empêché de me retourner vers cet enfant plein de sanglots et d'un amour que j'avais oublié. Mais toi, ô mon ange aux yeux bridés, jeune sœur d'Eugénie de Guérin, ramène-moi à moi-même, ramène-moi à l'innocence, ramène par l'allée qui s'étend sous mes pas jusqu'au tombeau, ramène à moi-même l'enfant que j'ai été.

Je dis : Et le vieil homme s'avancera vers lui, et tel qu'un père prodigue, il le prendra entre ses bras.

Francis Jammes.

P.-S. — J'ai reçu, durant la publication de ces souvenirs dans *la Revue universelle* (voir numéro du 1er avril, page 17), la lettre suivante :

« Je ne suis pas juif et vous en donnerai la preuve quand j'aurai le plaisir de vous revoir en Savoie. Je remercierai Henry Bordeaux à la première occasion de vous avoir donné mon adresse. Veuillez offrir à Madame votre mère, de ma part, un petit album, *les Charmettes*, qui vous parviendra par ce courrier. Tout vôtre

« Albert Metzger
« de l'Académie de Savoie ».

J'ai répondu à M. Metzger qu'il faut que je reconnaisse, une fois de plus, que ma tendance à m'amuser du prochain, de mes meilleurs amis mêmes, est parfois bien injuste. Le ton si chrétien de sa lettre m'en assure. Quoi qu'il ne m'ait demandé aucune rectification, je me plais à l'assurer ici de la sympathie d'un vieil enfant terrible qui n'a pas intitulé en vain ce livre : *les Caprices du Poète*. — F. J.

D. Lloyd George et la France

Dans un avenir prochain, la Grande-Bretagne reviendra participer à la négociation allemande, négociation redoutable, puisqu'elle sera, cette fois-ci, décisive et qu'à n'en pas douter, elle assurera à l'Europe soit une revanche prussienne, soit une paix durable.

Pour la préparer, il faut voir clair dans le récent passé.

Au cours de toutes les délibérations, qui furent nécessaires pour préparer, dresser et exécuter le traité de Versailles, les gouvernants français se sont, à peu près constamment, heurtés à la résistance de M. D. Lloyd George. Pourquoi?

Il importe, d'abord, de n'être point dupe des apparences.

Tant que dura le proconsulat du second Cromwell, l'Angleterre de 1906, l'Angleterre radicale et puritaine, celle qui a refusé de croire à l'imminence du péril allemand et à la nécessité de l'alliance française, resta au pouvoir.

Bien des témoins, je le sais, ont cru que l'avènement du personnel conservateur et les élections de décembre 1918 marquaient une réaction durable contre la poussée démocratique. Or elle avait été déterminée, en 1905-1906, par des causes trop profondes ; elle concordait trop exactement avec l'évolution économique, intellectuelle et sociale, pour qu'il pût suffire d'une guerre pour l'enrayer. Si la victoire avait été éclatante et rapide, si elle avait révélé des génies incontestés, si elle avait été suivie d'une prospérité durable, il est possible que l'opinion britannique eût été reprise plus

tôt, sur le terrain politique, comme elle l'a été sur le terrain social, par ses traditions conservatrices. Mais les incidents répétés et les difficultés économiques de cette liquidation entretinrent les habitudes intellectuelles et les aspirations sentimentales, le criticisme socialisant et l'humanitarisme puritain, qui caractérisent le radicalisme anglais.

Certes les élections de décembre 1918 ont morcelé le parti radical et donné au parti conservateur 333 voix.

Conservateurs ministériels	333
Radicaux ministériels	139
Ouvriers ministériels	13
Conservateurs indépendants	48
Radicaux indépendants	28
Ouvriers indépendants	50
Nationalistes irlandais	7
Sinn-Feiners	73
Divers	6
	697

Mais dans bien des Chambres antérieures, conservateurs et unionistes disposaient d'effectifs supérieurs. Ils étaient 402 en 1900 ; 411 en 1895 ; 394 en 1886 ; 352 en 1874. D'autre part, la présence au sein de la majorité d'un groupe aussi nombreux de radicaux dissidents en modifie le caractère et l'esprit.

Sans doute, au Parlement, le parti ministériel disposait d'une supériorité écrasante. Mais, dans le pays, la majorité n'est que de 825 000 voix, sur 13 900 000 exprimées. Jamais le nombre des élus ouvriers n'a été aussi important : 60 anti-georgiens et 13 georgiens. Le nombre de voix qu'ils ont gagné, en décembre 1918, par rapport à décembre 1910 (2 500 000), est supérieur aux gains réalisés par le parti conservateur (2 millions) et par le parti radical (700 000). Pour mesurer l'importance de ces progrès, il faut jeter un coup d'œil sur le passé :

DATES DES ÉLECTIONS GÉNÉRALES	CANDIDATS	ÉLUS	VOTES
1900	15	2	62 000
1906	50	29	323 000
1910	78	40	505 000
1918	361	61	2 224 000

Les gains, au cours des élections partielles, portèrent à 75 le nombre des adhérents du *Labour party*. Les voix recueillies, par rapport aux chiffres de 1918, doublèrent :

PARTIS	ÉLECTIONS DE 1918	ÉLECTIONS PARTIELLES
	(en mille de voix)	
Conservateurs ministériels	430	456
Radicaux ministériels	220	245
Radicaux	139	265
Ouvriers	264	545

Il est intéressant de noter que le nombre des sections féminines est passé de 425 en 1920 à 800 en 1922.

La victoire d'un homme, radical-socialisant, ne pouvait être interprétée comme un arrêt dans cette poussée démocratique. Elle continua à faire sentir sa force au cours des élections partielles. Depuis la victoire de décembre 1918, 74 (1) eurent lieu. La coalition garde 39, perd 21 et gagne 2 sièges. Les conservateurs antiministériels conservent 2 et conquièrent 3 circonscriptions. Les radicaux indépendants gardent 2, perdent un et enlèvent 2 mandats. Le parti ouvrier reste le grand vainqueur de ces combats d'avant-garde : il garde 6, abandonne 2 et arrache 14 sièges. A ces 74 plébiscites, 1 630 000 électeurs des deux sexes ont pris part. La majorité radicale ouvrière dépasse 176 000 voix (904 000 contre 728 000). Et cet effritement est d'autant plus caractéristique, lorsqu'on sait qu'en 1918, 13 900 000 électeurs seulement, sur un corps électoral porté, en un an, de 8 357 000 à 21 392 000 unités, ont pris part au scrutin. Le nombre des abstentionnistes, en majeure partie des femmes d'ouvriers, a été tel, qu'un revirement, une poussée, un écroulement étaient possibles.

La faillite du bolchevisme celtique restaure, dans les masses ouvrières, le prestige de l'action parlementaire. Ce retour aux traditions nationales vaut une popularité nouvelle au radicalisme socialisant.

Et, d'autre part, l'aristocratie qui, aujourd'hui encore, constitue l'ossature des forces conservatrices, est profondé-

(1) Jusqu'au 1er août 1922.

ment atteinte. Fidèle à ses traditions historiques et à son rôle social, elle a subi, au cours de la guerre, volontairement, des pertes proportionnellement supérieures à celles des autres classes. Elle a été décimée. Les impôts l'accablent. Les revenus fonciers sont frappés avec une incroyable rigueur. « Sur 20 schellings, me disait avec une visible amertume un de mes camarades de guerre, un *country-gentleman*, j'en paie 16 à l'État. Je vends mes chiens, mes chevaux, mes terres. » Pour faire face aux exigences du fisc, la *Gentry* doit non seulement réduire son train, diminuer ses dons, mais encore rogner ses champs. De 1920 à 1921, le nombre de petites propriétés, exploitées directement par leur propriétaire, a passé de 57 000 à 70 000, leur superficie de 1 318 000 à plus de 2 millions d'hectares.

En sacrifiant ses hommes et en sacrifiant sa fortune, l'aristocratie britannique, si elle a, une fois de plus, moralement justifié ses derniers privilèges, a certainement diminué son action politique.

C'est le moment que choisit l'homme d'État, dont elle dut subir l'autorité, pour affaiblir son prestige social, en ouvrant ses portes, d'ailleurs élargies, aux nouveaux riches et aux journalistes dociles. De 1880 à 1908, le nombre moyen de pairies créées était de 8 par an. M. Asquith l'a fixé à 11 et M. D. Lloyd George à 14. De 1908 à 1916, le nombre annuel de baronies créées était de 20 : M. D. Lloyd George l'a porté à 43. Le nombre annuel de chevaleries décernées était de 182. M. D. Lloyd George l'a élevé à 354. Et voici comment, contrairement à l'exemple de son prédécesseur, un radical de l'ancienne école, il répartit ces titres :

	PAIRS		BARONS		CHEVALIERS	
	1908-16	1916-22	1908-16	1916-22	1908-16	1916-22
Parlement. . . .	32	16	9	4	28	35
Affaires	*12*	*26*	*90*	*130*	*158*	*481*
Administrations publiques . . .	23	10	20	20	334	375
Armée et Marine.	3	10	4	14	149	372
Presse	*1*	*5*	*0*	*5*	*9*	*37*
Arts, Sciences . .	0	0	22	4	106	132
Brasseurs.	0	3	3	4	0	6
Divers	*18*	*17*	*32*	*54*	*88*	*139*

L'aristocratie, telle que D. Lloyd George la conçoit, se recrute de préférence dans les bureaux d'affaires et dans les salles de rédaction. Il espérait ainsi, pour ses batailles électorales, ne manquer ni de courtisans, ni de thuriféraires. Et, logique avec lui-même, fidèle à ses discours d'antan, il comptait achever cette œuvre et ne point quitter le pouvoir, avant d'avoir réorganisé la Chambre des Lords, c'est-à-dire retiré à l'aristocratie britannique, après l'avoir réduit, son dernier privilège : le droit héréditaire à gouverner les hommes.

Or cette opinion radicale, sauf dans des circonstances exceptionnelles d'ordre économique ou moral, a toujours été l'adversaire de l'interventionisme européen, l'apôtre de l'absentéisme britannique. Ce pacifisme est le résultat de ses préoccupations politiques, la conséquence de ses certitudes libre-échangistes, l'expression de ses scrupules piétistes. Résolue dès 1905 à éviter le conflit anglo-allemand, elle a cru trouver dans la réduction des dépenses navales, dans l'offre de concessions africaines, dans la dénonciation de l'Entente cordiale, le moyen d'apaiser les appétits prussiens et d'écarter le conflit européen. Dramatique erreur, qui eut pour conséquence de rendre le choc plus inévitable et la bataille plus coûteuse. Si encore ces idéalistes ne s'étaient point déshonorés, une fois l'attaque allemande déclenchée, à travers la Belgique neutre contre la France amie, en conseillant au gouvernement de conserver une neutralité prudente et fructueuse, de manquer à sa parole et à son devoir, de toucher en nouveau Judas le prix du sang. Les mêmes hommes, les mêmes groupes, les mêmes journaux ont voulu voir dans le traité de Versailles une infraction aux traditions économiques, européennes et morales du radicalisme puritain. Ils ont lutté pied à pied, avant la signature, avant la ratification, pour obtenir des retouches et dicter des amendements. Sous leur pression tenace, la revision du traité de Versailles, au moins dans ses clauses financières et orientales, a été inscrite dans le programme électoral du parti ouvrier et des radicaux orthodoxes.

Comme ce traité n'est et ne pouvait d'ailleurs être qu'un perpétuel devenir, il est arrivé que dans les conflits diplomatiques, provoqués par sa réalisation progressive, l'opinion commerciale et l'opinion radicale ont agi sur le gouvernement dans le même sens. Une fois de plus s'est ainsi révélé cet

accord spontané du réalisme et du mysticisme, de l'usine et de la chapelle, de l'intérêt et du sentiment, qui caractérise, si souvent, l'histoire extérieure du Royaume-Uni.

La résistance, à laquelle s'est heurtée la France, pour obtenir le désarmement de l'Allemagne et le paiement des réparations, eût été moins tenace, si exportateurs et prédicants ne prêchaient point, avec une égale énergie, la nécessité pratique de l'indulgence et le devoir chrétien de la modération. Le partage de la Silésie eût été plus facilement accepté, si la Pologne avait été une cliente plus avantageuse et une catholique moins Romaine. Les arrangements de Washington constituent à la fois une garantie pour les industriels, un espoir pour les contribuables et une émotion pour les puritains. Si l'initiative de Gênes a été universellement approuvée dans les usines comme dans les chapelles, c'est qu'elle aurait pu être une œuvre fructueuse et qu'elle était certainement une œuvre pie. Si la politique de morcellisme oriental et d'expulsion ottomane n'a pas été davantage critiquée, bien qu'elle appliquât à d'autres peuples les mesures de pression militaire et les menaces de partage territorial, qui seraient dangereuses et coupables en Rhénanie et en Silésie, c'est qu'elle devait permettre d'écouler des objets ouvrés et d'affranchir des coreligionnaires sémites ou orthodoxes. La religion de Manchester approuve les conquêtes indiennes et les textes de la Bible autorisent les guerres religieuses.

L'action de ce radicalisme libre-échangiste et puritain sur la politique étrangère eût été certainement moins constante et moins directe, si ces traditions démocratiques et cette foi piétiste n'avaient point été représentées, à la tête du cabinet conservateur, par leur interprète le plus autorisé et leur poète le plus éloquent. D. Lloyd George est un radical et demeure un puritain. Il garde ses convictions premières et rentrera au bercail démocratique. Les non-conformistes lui donnent leurs prières et il préside leurs services. Il possède le *Daily Chronicle* et consulte le *Manchester Guardian*. Il reste en contact et ne brise aucun lien. Il expose sa politique étrangère dans une terminologie radicale et justifie ses décisions diplomatiques par des citations bibliques.

Or ce premier ministre était le bénéficiaire d'une dictature sans précédents. Je sais bien que lord Palmerston a imposé son autorité cassante à une autre coalition et à d'autres souverains, pendant une durée plus longue encore, mais je

ne crois pas que le pouvoir dont disposait le grand seigneur Whig fût aussi absolu en droit et illimité en fait, que celui dont jouissait le fils d'un instituteur et l'élève d'un savetier gallois.

Chacun des partis historiques était divisé en deux fractions rivales : l'une approuvait, l'autre combattait le ministère. Cet émiettement supprimait le contrôle, d'ailleurs restreint, qu'exerçaient, je ne dis pas les initiatives parlementaires, — elles sont totalement impuissantes, — mais les partis organisés. Dieu sait cependant si sur eux pèse déjà, avec une force croissante, l'autorité du premier ministre, chef des organisations politiques, dispensateur des subsides électoraux, signataire des investitures officielles, maître du programme parlementaire. Seize ans de pouvoir, le prestige de la victoire et le morcellement des partis avaient, en fait, annihilé la vigilance législative. Le premier ministre, plus heureux que les rois, avait asservi les libres communes, dont la volonté, jadis, faisait trembler les trônes.

La création, à la fin de 1916, au sein du ministère, d'un cabinet de guerre, prépara une seconde transformation aussi grave des traditions constitutionnelles. Au-dessus des ministres, un comité suprême décidait, sans appel, des questions principales. « L'introduction du système, lit-on dans le rapport du Cabinet de guerre pour 1917, a libéré les divers départements ministériels de la constante nécessité, qui leur était autrefois imposée, de suivre les aspects de la politique générale, qui n'ont souvent rien à voir avec la conduite de ces départements, et pour lesquels cependant les ministres étaient tous responsables. » La responsabilité collective, clef de voûte des arches ministérielles, disparaît. L'unité ministérielle n'existe plus. Les techniciens sont convoqués directement, devant le Cabinet de guerre. Un pouvoir nouveau surgit. Le Secrétariat du premier ministre est progressivement constitué. Lorsque, le mardi 13 juin 1922, les Communes asservies, malgré les protestations des radicaux orthodoxes et des conservateurs indépendants, ratifièrent son existence, il coûtait à l'État 32 048 livres sterling et se composait d'un secrétaire, d'un secrétaire principal adjoint, de trois secrétaires adjoints, trois rédacteurs principaux, deux archivistes, un caissier, un sténographe, deux assistants administratifs, quatre secrétaires de première classe et vingt-deux de seconde classe, trente-neuf secrétaires tempo-

raires, vingt facteurs et quatorze femmes de charge. Ce secrétariat, supprimé par M. Bonar Law, n'était pas seulement chargé des relations avec la Société des nations et les dominions britanniques. Ses spécialistes, qui assistaient aux séances et rédigeaient les procès-verbaux, documentaient et éclairaient le premier ministre. Il n'est plus le président d'une sorte de commission parlementaire, dont tous les membres discutent sur le pied d'une stricte égalité. Investi d'une autorité supérieure, il incarne à lui seul le pouvoir exécutif. Il dicte et il commande. Il évoque les dossiers et dessaisit ses « collègues », qui ne sont plus que des subordonnés, chaque fois que l'affaire paraît d'importance, qu'il s'agisse de l'Irlande ou d'une grève, des effectifs militaires ou de questions diplomatiques. Les ministres, sauf celui des Finances, n'exercent plus leur contrôle traditionnel. Le Premier d'Angleterre est devenu un président à l'américaine.

En face de cette monarchie de droit électoral, la monarchie de droit historique est désarmée. Le roi temporaire est plus puissant que le roi héréditaire. George V renonce à exercer le contrôle direct et limité, dont avaient dû se contenter Victoria et Édouard VII. Jadis, une lettre personnelle du premier ministre les tenait au courant des décisions ministérielles. Un procès-verbal dactylographié n'a plus la même valeur. En cas de désaccord grave, le souverain avait toujours la ressource de solliciter le concours de l'opposition et de prendre l'initiative d'une dissolution. L'opposition n'existe plus en fait. Jadis, le roi restait en contact étroit avec le *Foreign Office*, lisait ses dépêches, nommait ses agents, exigeait des comptes rendus. Le *Foreign Office* n'existe plus en droit. Le premier ministre évoque les affaires, dirige les négociations et d'ordinaire ne prend même plus la peine, quand il rentre de l'étranger et revient d'une conférence, d'aller, au débotté, frapper à la porte de Buckingham Palace

Et c'est ainsi que David, premier du nom, débarrassé des trois freins que les traditions imposaient à l'activité du premier ministre, put prétendre aux mêmes droits et aux mêmes privilèges que Cromwell.

Ce second Cromwell, plus encore que le premier, fut docile aux plaintes de l'industrie paralysée et aux impulsions du radicalisme puritain. Il redoutait les conséquences électorales

d'un chômage prolongé. Il connaissait les rudes exigences des consciences non-conformistes. Il tenait ses pouvoirs de l'opinion et remplissait sa charge pour l'opinion. Une seule compte à ses yeux, celle qui aime les chiffres et écoute les prêches.

Les réactions de D. Lloyd George furent d'autant plus vives, que son tempérament est plus impressionnable et ses habitudes plus dictatoriales. Pour donner à ces intérêts quelques débouchés et à ces sentiments quelques apaisements, il n'admet aucun obstacle de fait ou de droit ; il ne tolère ni la rigueur d'un contrat, ni la résistance d'un ami ; il se croit autorisé aux revirements les plus complets et les plus soudains. Et si, pour livrer ces batailles diplomatiques, M. D. Lloyd George choisit de préférence le cadre du Conseil suprême, c'est qu'une longue expérience lui permit de constater l'infériorité française et sa supériorité indiscutée, dans ces congrès, où les chefs de gouvernements, c'est-à-dire en fait les chefs d'États, assistaient eux-mêmes, dûment escortés de plusieurs ministres, de quelques diplomates, de beaucoup de journalistes et même d'un personnel féminin.

Cette cohue, indisciplinée et hétéroclite, comme toute foule française, facilite, autour du tapis vert, les manœuvres de l'adversaire dans ce duel courtois : il peut recueillir des renseignements, exploiter des désaccords, glisser des insinuations. Le renouvellement fréquent du personnel ministériel accroît l'infériorité française. Il ne suffit pas, pour savoir négocier, d'avoir la formation habituelle de nos parlementaires, d'être soit un avocat insinuant, soit un paysan madré. On ne négocie pas une crise ministérielle et une transaction diplomatique, surtout franco-britannique, de la même manière. Une négociation à l'anglaise, coupée de tasses de thé et de longs silences, exige des partenaires étrangers, s'ils veulent réussir, des habitudes et des connaissances spéciales. Il faut respecter le cadre et adopter les usages, porter le gibus et parler la langue. Il faut savoir faire appel, tour à tour, à l'intérêt et au sentiment, proscrire les systèmes et apporter des faits, écarter les formules logiques et l'ironie blessante, éviter les tics nerveux et les gestes oratoires, être rasé de frais et savoir transiger à temps. Cette adaptation difficile affaiblit les intelligences françaises. Le Conseil suprême non seulement réduit leur valeur, mais encore restreint leur liberté. Tout recours est impossible, puisque, de par la

constitution, les négociateurs sont tout-puissants. Ils ne peuvent interrompre un débat difficile, pour en appeler à une autorité supérieure, pour attendre un vote ou solliciter des ordres. La procédure écrite, qui est de règle en diplomatie, est ici l'exception. L'introduction de la méthode parlementaire, si elle envenime les discussions, permet les improvisations oratoires et les manœuvres souterraines : or D. Lloyd George est un improvisateur-né et reste un grand manœuvrier. Dans ce parlement au petit pied, la menace de rompre est aussi efficace que les chiffres d'un scrutin. Il suffit d'oser. Or David sait oser. Le risque est léger. La composition du Conseil suprême, grâce à l'expulsion des petits États, est telle que la France est toujours sûre d'être en minorité. L'institution aristocratique des P. P. A. A. (principales puissances alliées et associées) a permis de réaliser, automatiquement, l'isolement de la France.

Et l'on s'étonne encore que cette institution georgienne ait été le cadre dans lequel se soit produit le choc franco-anglais !

Choc douloureux pour l'immense majorité du peuple anglais. Choc blâmé par une importante minorité du public anglais.

L'effet de ses résistances courageuses aurait pu être accru et la violence du choc franco-britannique atténuée, avec un peu d'intelligence psychologique, par le gouvernement français et par l'opinion française.

Ni l'opinion, ni le gouvernement n'ont vu clair dans la politique anglaise. Ils n'ont jamais cru que cette action, dangereuse pour notre sécurité et injuste pour notre droit, était déterminée par des traditions séculaires, des intérêts décisifs et des sentiments respectables. Avec cette puissance d'illusion, que permet seule l'ignorance, le Quai d'Orsay et le café du Commerce ont été d'accord pour attribuer cette résistance à l'application des traités, dans leur lettre et dans leur esprit, à l'initiative personnelle de M. D. Lloyd George. Oubliant que, dans notre siècle, les dictateurs sont souvent des serfs, ligotés par des obligations électorales, des intérêts industriels et le respect humain, le peuple français exprima sa surprise et sa colère dans des attaques personnelles, souvent injurieuses, parfois injustes, certainement maladroites, dont l'unique résultat fut de

crêter l'opinion britannique et de consolider D. Lloyd George.

Le Quai d'Orsay, qui, sans avoir les mêmes circonstances atténuantes, partageait cependant les illusions du café du Commerce, était convaincu, chaque fois qu'un conflit se produisait, qu'il suffisait de changer de président du Conseil et de trouver l'homme, qui en désarmant D. Lloyd George, désarmerait l'Angleterre. Il s'agissait, au contraire, de convaincre l'opinion britannique, afin de manœuvrer Lloyd George. David cessera de résister, le jour où les organisations industrielles et les chapelles puritaines cesseront de lui en donner l'ordre.

Or la diplomatie française, quel que soit son chef, se sert d'une terminologie que cette opinion britannique ne comprend pas : prévoyance et garanties, contrat et sanctions, droit et logique. Il fallait, au contraire, lui parler de concurrence industrielle et de débouchés nécessaires, d'organisation continentale et de paix durable. Il fallait évoquer moins constamment le passé et plus souvent l'avenir. Il fallait moins gémir et mieux comprendre. Il fallait surtout oser dire non, les yeux dans les yeux.

En modifiant la forme, sans altérer sensiblement le fond de la politique française, en évitant quelques pièges grossiers et quelques stupéfiantes maladresses, avec une utilisation plus méthodique et plus ferme des traditions historiques et des alliances françaises, il eût été possible, j'en reste convaincu, de limiter plus étroitement et d'enrayer plus tôt le choc franco-anglais, dont le retentissement a été funeste pour les deux pays et dangereux pour la paix européenne.

JACQUES BARDOUX.

Poésie posthume

Les Fontaines

O Fontaines de chez nous,
Dont les doux
Et perpétuels murmures
Vont enchantant la langueur
De mon cœur
Des images les plus pures,

Je voudrais que mon amour
Pût, un jour,
Trouver les sûres cadences
Sachant vous éterniser,
Sans briser
Le beau rythme de vos danses!

On vous nommerait alors,
Heureux bords :
Sources de la poésie,
Ainsi que l'on appela,
Jadis, la
Fontaine de Bandusie,

Et celle encor que, plus tard,
Ce Ronsard,

— Honneur de notre Patrie —
Loua de sa noble voix,
Maintes fois,
La Fontaine Bellerie.

Avec raison, dans leurs vers,
Les divers
Poètes t'ont célébrée,
O Fontaine chère aux dieux!
Moi, je veux
Dire l'eau de ma contrée;

Puisqu'elle embellit encor
Le décor
Où se plaît mon indolence :
Ces lieux calmes, ombragés
De légers
Rameaux que le vent balance.

L'après-dînée, étendu
Au long du
Ruisseau qu'un rayon argente,
J'invente — écoutant les eaux —
Les plus beaux
Nombres des vers que je chante.

Ce chuchotement sous bois
Vient parfois
Se briser sur un obstacle;
Mais tôt après se poursuit
Le doux bruit,
Harmonieux à miracle.

En même temps qu'il m'apprend,
Ce courant,
A scander une strophe,
Il m'est un maître savant,
Bien souvent
Plus profond qu'un philosophe.

Il me montre qu'aujourd'hui,
Comme lui,
S'écoule toute ma vie,
Et me dit que je ne vois
Qu'une fois
Ce qui m'a l'âme ravie.

Ainsi me conseille-t-il,
Très subtil,
De m'allonger sur ses rives,
Pour simplement refléter
Et goûter
Les images successives.

Belles sources sous l'azur,
Je suis sûr
Que votre leçon sereine
Fut la seule qu'entendit
Et suivit
Le simple et bon La Fontaine.

Certes, je n'ose penser
Me hausser
Jusqu'aux Maîtres du Parnasse;
Je ne demande aussi bien,
Mon Dieu! rien
Que la plus obscure place,

Un tout petit coin ombreux,
Un de ceux
Que préfère ma paresse,
Pourvu qu'entre deux cyprès,
Il soit près
Des eaux fraîches du Permesse!

JEAN-MARC BERNARD.

A travers le répertoire lyrique[1]

XII

Orphée

Orphée est l'un des trois opéras conjugaux par excellence, les deux autres étant *Alceste* et *Fidelio*. Dans le second et le troisième, l'épouse est héroïque. C'est l'époux, — que d'ailleurs un homme le représente, ou bien une femme, — dans le premier. Les trois chefs-d'œuvre font le même honneur au mariage. L'institution n'a pas, dans l'ordre musical, de titres plus glorieux.

Par aucun opéra non plus la musique n'est ainsi glorifiée. « O mort, où est ton aiguillon? » Plus forte non seulement que la mort, mais que l'enfer et que le ciel même, puisqu'elle en ramène Eurydice, la musique ici remporte sa plus brillante victoire. Fabuleux ou véritables, nombreux sont les exemples de son pouvoir et de sa bienfaisance. La légende d'Orphée en témoigne la première. L'histoire de David et de Saül vient après. Anciens ou modernes, les poètes ont connu, reconnu l'influence libératrice de la musique. Elle opère en nous ce qu'Aristote appelait, à propos de la tragédie, la *catharsis*. La musique nous apaise, elle nous délivre, fût-ce de nous-mêmes. Shakespeare déjà l'en félicite et l'en remercie.

(1) Voir *la Revue universelle* des 1er janvier, 1er avril, 1er juin, 1er août, 15 novembre 1921, 1er février, 15 avril, 1er juin, 1er octobre, 1er décembre 1922 et 15 février 1923.

Ayant cité les miracles accomplis par la lyre d'Orphée, il ajoute :

> Tu fais cela, musique ! Et ta puissance est telle,
> Que la peine du cœur, oui, la peine mortelle,
> Meurt ou s'endort lorsqu'il te plaît (1).

Molière après Shakespeare, et presque à la Shakespeare, prête à sa princesse d'Elide ces propos, ou plutôt ces soupirs : « Si ce n'est pas l'amour, ce que je sens maintenant, qu'est-ce donc que ce peut être?... O vous, admirables personnes qui par la douceur de vos chants avez l'art d'adoucir les plus fâcheuses inquiétudes, approchez-vous d'ici de grâce et tâchez de charmer avec votre musique le chagrin où je suis. » Clitandre encore, à la fin de *l'Amour médecin*, désigne ainsi les musiciens de sa suite : « Ce sont des gens que je mène avec moi et dont je me sers tous les jours pour pacifier avec leur harmonie les troubles de l'esprit. » Enfin l'on sait l'impression que reçut de la musique, et de la musique même d'*Orphée*, une des personnes les plus sensibles et les plus passionnées de son temps : « Mon ami, je sors d'*Orphée;* il a amolli, calmé mon âme. Mon âme est avide de cette espèce de douleur. » C'est Mlle de Lespinasse qui disait cela. On ne dira jamais mieux.

Il se trouve aussi que la musique d'*Orphée*, cette musique victorieuse, est celle à laquelle la Grèce conféra la plus haute dignité et la toute-puissance morale : la citharodie. L'ouvrière du salut d'Eurydice est la lyre, devenue la harpe, et cela d'abord contribue à faire d'*Orphée* le chef-d'œuvre le plus purement antique du musicien antique par excellence.

Mais *Orphée* est antique d'une autre manière encore, et même de plus d'une. Taine, en sa *Philosophie de l'art*, énonce ainsi les caractères du génie grec : « Besoin de clarté, sentiment de la mesure, haine du vague et de l'abstrait, dédain du monstrueux et de l'énorme, goût pour les contours arrêtés et précis. » Et encore : « Les Grecs arrivent à la magnificence par l'économie » et « pourvoient à leurs plaisirs avec une perfection que nos profusions n'atteignent pas. » Voilà, n'est-il pas vrai, l'idéal ou l'*ethos* d'*Orphée* et de l'œuvre entier de Gluck.

La passion maîtresse de cet œuvre, et premièrement

(1) *Henry VIII*, acte III; scène première ; chanson traduite par Maurice Bouchor et mise en musique, pour chœur à quatre voix, par Charles Bordes.

d'*Orphée*, c'est la douleur. Ici la douleur d'amour. *Orphée* nous rappelle ces mots de saint Augustin (nous citons à peu près, de mémoire) : « *Modo cantat esuriens, modo fruens amor.* » En français, avec moins de force qu'en latin : « Autrement chante l'amour avide, autrement l'amour satisfait. » Le second dans *Orphée* est le plus faible de beaucoup. Il n'est agréable, et même délicieux qu'au premier acte, sur les lèvres du dieu jeune, presque enfant, qui le personnifie. Cet amour-là n'est pas antique, ou du moins il l'est à la façon et selon le goût du dix-huitième siècle : statuette de pâte tendre et non de marbre. Mais que ses deux airs sont exquis ! Ils ont quelque chose, ou plutôt ils n'ont rien que de souriant. Et de si rassurant aussi ! Le malin petit dieu, lui, ne prend pas au tragique, à peine au sérieux, la cruelle aventure et l'épreuve imposée. Il en fixe avec une grâce légère, insouciante, la condition pourtant rigoureuse, mais dont il se réserve, il le sait et nous le sentons déjà, d'abolir à la fin la rigueur. L'unique endroit à peu près insignifiant du chef-d'œuvre, c'est, au début du dernier acte, le retour d'Eurydice ramenée et non regardée encore. Pages d'amour, d'un amour près d'être vainqueur, d'être heureux, mais sensible seulement à la condition dernière et non point à l'approche de sa victoire et de son bonheur. En un récitatif incolore, en deux pâles duos, l'action languit, et pareillement la musique. Hormis quelques reproches assez touchants, Eurydice ressuscitée existe à peine. Ses longues doléances finissent par nous lasser. Morte, elle était infiniment plus intéressante, j'allais dire plus vivante, et tout à l'heure, expirée pour la seconde fois, elle va le redevenir. Son double trépas et le deuil sublime qui le suit, voilà toute sa gloire. L'amour douloureux, l'amour inassouvi, *esuriens*, il n'est décidément pas d'autre amour pour le musicien d'*Orphée*.

Entrons avec lui dans son royaume sombre. Nous ne risquons pas de nous y perdre sous sa conduite. La raison règle son génie alors même que le sentiment l'exalte. Gluck est antique, dirons-nous une fois de plus. Qu'est-ce à dire, ou à redire encore? Que l'émotion chez lui, même au comble, respecte la pureté, la perfection de la forme. Elle la remplit, elle la vivifie, cette forme sonore, mais sans jamais la rompre ou seulement la corrompre. Ainsi la douleur d'un Orphée reste partout assez belle pour humilier en quelque

sorte la nôtre, pauvre douleur humaine, qui nous défigure et nous décompose. Ils souffrent, ils pleurent, les héros de Gluck, mais leurs sanglots, même leurs cris demeurent harmonieux, et les larmes qu'ils répandent coulent sans les flétrir sur leurs visages de marbre.

Si nous en croyons Aristote, « ce qui est régulier n'exprime guère la douleur. » Pour une fois, il ne faut pas trop l'en croire. Rien de plus régulier que les chants, non pas tous, il est vrai, mais plus d'un, par où s'exprime la douleur d'Orphée. Alors, bien loin de s'égarer, voyez, entendez comme cette douleur se contient et se compose ; comme elle sauvegarde, si poignante qu'elle soit, l'ordre et la mesure. L'air du premier acte : « *Objet de mon amour,* » se répète trois fois. La fameuse lamentation : « *J'ai perdu mon Eurydice* ! » est divisée en strophes égales et pareilles, coupées il est vrai et comme hachées par de plus libres parenthèses. Les deux mélodies ont encore un caractère commun, qu'il est bon de noter : elles se chantent sur le mode majeur, lequel ne passe pas d'ordinaire pour celui de la tristesse et des plaintes. Il l'est ici pourtant, avec quelle force ! et c'est peut-être lui qui donne à l'un et l'autre chant, sans les faire moins douloureux, un accent robuste et viril, qui les garde de la faiblesse et de la langueur.

Mais que de passages où le mode mineur prend sa revanche ! « Si tu veux le connaître », écrivait George Sand, « va le chercher dans les endroits sauvages et sache qu'il faut verser plus d'une larme avant de se bien servir d'un mode qui a été donné à l'homme pour se plaindre de ses peines ou tout au moins pour soupirer ses amours. » Qui s'en est servi plus magnifiquement qu'Orphée, de ce mode des soupirs, des larmes et des peines ! Il règne dès le commencement du drame : dans les chœurs funèbres et dans les récits déchirants. Par lui « *ce bois tranquille et sombre* » retentit de gémissements et de sanglots. Mineures également, au second acte, les deux dernières apostrophes d'Orphée, les plus pathétiques, aux monstres du Tartare. Aristote, cette fois, n'a pas tout à fait tort. Ici les formes par où la douleur s'exprime n'ont rien de régulier ou du moins de symétrique. Avec ou malgré cela, rien de désordonné. Diverses par la mélodie et le rythme, les trois suppliques ne forment qu'un seul discours en trois périodes. Mais l'unité du sentiment les relie, elles sortent d'une seule tige. Irrégu-

lières, si l'on entend par là qu'elles sont variées, une loi supérieure les ordonne et la raison y règle jusqu'à la peine, jusqu'au désespoir d'amour.

Ici triomphe la lyre. Mais l'*aulos* (flûte, hautbois) aura bientôt son tour. Le partage est harmonieux et parfait l'équilibre entre les deux familles d'instruments. Il n'est pas une mémoire de musicien où ne chante, où ne murmure le fameux solo de flûte accompagnant le lever du rideau sur le paysage élyséen. Rappelez-vous cette « longueur de grâce » (1), et cette démarche lente, presque timide ; ces détours, ces appuis légers d'une note, puis d'une autre, sur tel ou tel accord qui la modifie, la colore à tout moment d'une teinte nouvelle, tantôt de mélancolie, de tristesse même, tantôt de vague et pâle bonheur. « Pâle coloris », c'est le mot de Berlioz, analysant dans son *Traité d'instrumentation* la sonorité de ce passage, ravissant poème de regret et d'espoir. Plus loin le hautbois accompagne l'air d'Orphée entrant aux Champs Élysées. Air deux fois admirable, où le chant et la symphonie mêlent à la paix, à la béatitude des choses divines, le trouble d'une âme humaine douloureuse encore et non encore apaisée.

Nous disons la symphonie, parce que c'est en ce passage qu'elle a le plus d'action et d'efficace. Et pourtant un instrument isolé, un hautbois, se détache de l'orchestre et le domine. L'exemple est de ceux où nous apparaît dans *Orphée*, après le caractère antique, un autre caractère, qu'on peut appeler individuel. La beauté d'un *Orphée* a pour principe et pour essence même, non pas le nombre, mais l'unité. Chacun des éléments dont l'œuvre se compose en témoigne. La nature du sujet, d'abord. L'opéra s'appelait à l'origine *Orphée et Eurydice*. *Orphée* tout court est préférable, car Orphée seul existe. Il rassemble et résume tout en lui seul. L'amour, Eurydice même, se perdent dans son rayonnement et nous l'avons dit, la seule page indifférente de l'œuvre est peut-être, avant la seconde mort de l'épouse, le revoir des époux. Il y a plus, et dans *Orphée* toute forme, toute force sonore est en quelque sorte autonome et se suffit. Une mélodie, un récitatif agit par soi, vit par soi. Rien n'est plus un, rien ne dépend moins de ce qui précède ou de ce qui suit, que l'air : « *J'ai perdu mon Eurydice.* » Il

(1) Chateaubriand.

ne serait pas impossible à ce propos d'analyser et peut-être de définir l'idéal de cette forme, tout individuelle, de la pensée musicale, qu'est un air, un air d'opéra. Jusque dans l'instrumentation d'*Orphée*, le principe de l'individualité se manifeste et règne. Tout ou presque tout effet d'orchestre est l'effet d'un instrument unique (hautbois, flûte, harpe), comme presque tout effet lyrique est celui d'une seule voix. Il existe une musique architecturale, où toutes les parties se tiennent, se répondent et se commandent. Un Bach en est peut-être le maître souverain. Mais il est, ou plutôt il fut une musique analogue à la statuaire, « à cet art qui exige un esprit, des sentiments et un goût simple. Une statue est un grand morceau de bronze ou de marbre... On peut tourner autour d'elle (1). » Gluck a créé les chefs-d'œuvre par excellence de la musique sculpturale. Il n'y a pas dans *Orphée* un morceau, pas une page, une phrase, qui ne se détache du fond ou sur le fond sonore, pas une dont on ne puisse, comme d'un morceau de bronze ou de marbre, faire le tour..

Autant que d'une musique sculpturale, c'est d'une musique verbale qu'on trouve dans *Orphée* un exemplaire insigne. Le récitatif ou la mélodie s'attache étroitement à la parole, en dégage et parfois en arrache tout ce qu'elle contient de sens et de sentiment. Partout c'est du verbe que la vérité, la beauté procède. Et par là encore *Orphée* est antique. Gluck eût peut-être souscrit, s'il l'avait connue, à la définition, renouvelée des Grecs, ou à peu près, que donnaient de leur art, au dix-septième siècle, les créateurs florentins de l'opéra : « *un canto che parla, favellar in musica* », un chant qui parle, parler en musique. Caccini classait ainsi, d'après les Anciens, les éléments de la musique : la parole d'abord, puis le rythme, et en dernier lieu le son. Il est bien possible que la rudesse des chœurs syllabiques de l'Enfer (« *Quel est l'audacieux?*) tienne autant, peut-être davantage, au rythme qu'à la mélodie elle-même. Quant à l'importance, à la puissance du mot, il convient, avant d'y venir, de dissiper l'équivoque d'une comparaison qu'on fait souvent, à cet égard, entre Gluck et Wagner. On nous les donne l'un et l'autre comme les serviteurs, les adorateurs du verbe. Au verbe ils auraient tout sacrifié, même la musique. Enten-

(1) Taine, *loc. cit.*

dons-nous. Il suffit pour cela de les entendre. S'ils se rencontrent et s'accordent en théorie, dans la pratique ils se séparent et s'opposent. On ne saurait concevoir deux façons plus contraires que les leurs de comprendre et de régler le rôle de la parole. Chez Wagner elle ne sert qu'à déterminer un sujet, une situation, un sentiment, que l'orchestre a mission d'exprimer. Mais Gluck tient la parole même, seule quelquefois, pour le mode, l'agent par excellence de l'expression ; il en fait le centre ou le sommet de son œuvre, la confidente et l'interprète préférée de son génie. En d'autres termes, la parole est ce qu'on pourrait avec le moins de dommage ôter au drame lyrique wagnérien. Si peu qu'on la trahisse ou qu'on l'altère, le drame lyrique de Gluck est découronné.

Ouvrons la partition d'*Orphée*. Dès le début nous y entendrons à la fois les notes parler et chanter les mots. A chaque page du premier acte, à chaque mesure du moindre récitatif, entre les unes et les autres, quelle alliance ! Quel secours se prêtent leurs vertus respectives !

Vos larmes, vos regrets, augmentent mon supplice.
Aux mânes sacrés d'Eurydice
Rendez les suprêmes honneurs
Et couvrez son tombeau de fleurs.

Un historien de la littérature italienne, de Sanctis, a reproché naguère à Métastase et à son temps de rechercher dans la poésie le sens moins que le son : non pas « *che dice* », mais « *che suona* ». Ici poésie et musique « disent » aussi juste, aussi fortement qu'elles « sonnent ». L'intonation des deux premiers mots est admirable d'intensité, de plénitude, et sur les deux derniers, la voix tombe elle-même comme les pleurs sur le tombeau. C'est ici l'un des nombreux, très nombreux passages où l'interprétation féminine du rôle d'Orphée nous paraît, musicalement du moins, la meilleure, le timbre de la voix de contralto pouvant seul donner aux notes, aux accents, la profondeur et la gravité nécessaires.

Poursuivons. Allons de récit en récit, comme on va, dans une galerie des antiques, de marbre en marbre. Il n'est pas un de ces fragments sonores où l'on ne voudrait s'arrêter.

Ton époux gémissant, interdit, éperdu,
Te demande *sans cesse* à la nature entière.

Hélas ! au lieu de souligner deux mots, il faudrait pouvoir évoquer deux sons et, lorsque s'achève le récitatif suivant : « *Eurydice n'est plus et je respire encore!* » telles notes encore, notes basses, plus que chargées, écrasées littéralement de douleur. Autant ici le récitatif se ramasse en une sorte de raccourci, autant ailleurs (« *Divinités de l'Achéron* ») il se déploie. Le discours lyrique alors, qui se concentrait, se répand et se précipite. Ailleurs, c'est la mélodie même qui reconnaît et proclame l'éminente dignité du verbe. Comme le récitatif, elle le fait saillir en haut-relief, en pleine lumière. Écoutez Orphée entrant aux Champs Élysées :

On goûte en ce séjour un éternel repos ;
Mais le calme qu'on y respire
Ne saurait adoucir mes maux.

La parole jusqu'à ces trois vers s'enveloppait de la symphonie enchanteresse. Voici qu'elle s'en détache, s'en dépouille et s'en passe. Par la voix isolée, par la voix nue, elle agit presque seule. Encore une fois, c'est du mot autant que du son que la musique ici tire sa force et sa beauté.

Il y a plus et, dans l'ordre de la déclamation, *Orphée* possède un rare privilège. Tout le monde sait qu'il existe deux versions du chef-d'œuvre : la première sur un texte italien, la suivante sur des paroles françaises. Or, en l'un et l'autre idiome, la musique a même éloquence. Elle s'adapte avec la même justesse à des vocables, à des syllabes différentes ; elle en obtient les mêmes effets de lumière ou d'ombre, d'énergie ou de douceur, et sous les deux espèces littéraires, ou littérales, elle est également pleine de vie et de vérité. Enfin ce qu'elle fait de quelques mots, fût-ce d'un seul, c'est quelquefois d'un nom qu'elle sait le faire. « *Eurydice!...* » — « *Ah! miseram Eurydicen!* » Ainsi déjà l'appelait Virgile. Mais Gluck ! De quelle autre, j'allais dire de quelles autres voix, tant il prête à l'incessante invocation, d'accents, de tons et de modes divers ! « *Eurydice!* » Dès les premières mesures, comme ce nom éclate soudain ! Comme il domine le chœur funèbre et, plus funèbre lui-même, le couronne !

Ici des accords parfaits le soutiennent, bien plus ils le prolongent et lui donnent une résonance éternelle. En si peu de notes — quatre exactement — quel désespoir infini ! Tout un récitatif, un air tout entier, n'en saurait contenir, exprimer davantage. Ailleurs il se heurtera, se blessera,

le nom aimé, le nom douloureux, à des harmonies plus rudes. Ailleurs encore (« *J'ai perdu mon Eurydice* ») il passera tour à tour d'une mortelle défaillance à je ne sais quelle horreur farouche. Que de fois, à travers les âges, la musique n'a-t-elle pas interpellé ainsi, par leur nom, ses héroïnes ou ses héros ! « *O malheureuse Alceste!... O malheureuse Iphigénie!... Don Giovanni!... Isolde! ach, Isolde!* » Mais aucune de ces apostrophes lyriques ne provoque peut-être dans l'âme, dans une âme désolée et vraiment veuve, un plus profond et plus durable ébranlement.

Parmi les cinq opéras de Gluck, *Orphée*, le premier en date, occupe une place à part. *Orphée* est unique, et pour plus d'une raison. *Orphée*, s'il est permis de comparer deux sujets, deux chefs-d'œuvre et deux maîtres aussi divers, *Orphée* nous paraît tenir un peu dans l'œuvre de Gluck le rang occupé dans l'œuvre de Rubens par la *Descente de croix*. Lui, aussi, le Gluck d'*Orphée*, ou plus exactement, d'*Orfeo*, revenait d'Italie, et Fromentin aurait pu dire de l'opéra comme du tableau : « Ajoutez à l'interprétation personnelle de l'artiste une influence italienne très marquée, et vous vous expliquerez mieux encore le prix extraordinaire que la postérité attache à des pages qui peuvent être considérées comme ses œuvres de maîtrise... Quoi qu'il fasse, on sent le *romaniste* qui vient de passer des années en terre classique, qui arrive et n'a pas encore changé d'atmosphère. Il lui reste je ne sais quoi qui rappelle le voyage, comme une odeur étrangère dans ses habits. » Cette odeur, cette bonne odeur italienne, *Orphée* tout entier la respire.

« Divine comédie » en son genre, puisque les dieux y interviennent, il est vrai d'*Orphée* aussi que le ciel et la terre, et l'enfer même, y ont mis la main. Le sujet par là s'agrandit et se prolonge dans le passé. « Le drame poignant qui pourrait être aussi bien d'aujourd'hui, traîne après soi des lambeaux de légendes trente ou quarante fois séculaires. » Des éléments divers, « séparés par tant de siècles, se mêlent et se fondent harmonieusement dans l'imagination du spectateur subtil ». Subtil entre tous, Jules Lemaître parlait ainsi de la *Phèdre* de Racine. Et de l'*Orphée* de Gluck on pourrait presque parler dans les mêmes termes. Nous venons de le relire, tout entier, et nous ne nous sentons pas éloigné de penser avec Jean-Jacques Rousseau : « Puisqu'on peut avoir un si grand plaisir pendant deux heures, je conçois

que la vie peut être bonne à quelque chose. » Au piano, rien qu'au piano, lorsque, par la modulation la plus simple, mais la plus efficace, jaillit brusquement du récitatif mineur la ritournelle majeure, foudroyante, de l'air : « *J'ai perdu mon Eurydice!* » alors nous sentons jusqu'au fond de nous-mêmes que c'est ici l'un des lieux sacrés où l'amour et la douleur humaine ont fait leur suprême effort. Et puis, et surtout nous croyons entrevoir la généralité, le sens ou le symbolisme infini du chef-d'œuvre. Antique, païen, *Orphée* ne serait-il pas un peu chrétien aussi? Rappelez-vous l'avertissement, le cri d'alarme que jette un Bossuet : « L'ennemi est toujours aux portes, et le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires. » Si particulier que soit *Orphée* et si proche de nous, il est impersonnel, ou plutôt universel, aussi. Plus que conjugal, plus qu'humain et mortel, dégagé de toute figure corporelle, de toute chair et de toute sexualité même, l'amour s'y élève au-dessus de l'attache à la créature, jusqu'au désir, au regret du bien souverain, absolu. « *Dove andró senza il mio bene!* » Ainsi chante l'Orphée italien sur le corps de son Eurydice morte pour la seconde fois. « Où irai-je sans *mon bien?* » Voilà le fond, l'essence du chef-d'œuvre. Que ce soit un époux ou une épouse expirée, que ce soit la joie des sens ou celle de l'âme, que ce soit un être ou que ce soit une croyance, un sentiment perdu, c'est son bien, tout son bien, que pleure en les trois strophes immortelles l'âme qui le possédait et ne saurait se consoler parce qu'il n'est plus.

CAMILLE BELLAIGUE.

La Reine évanouie [1]

VI

Jusque-là, Edmée n'avait pas cru à l'amour d'Alain Maréchal. Désormais, elle était contrainte d'admettre cet amour. Toutefois elle ne le comprenait point. Ce qu'elle avait lu dans ces yeux dévoilés, ce qu'elle avait subi tandis que sa main était tenue par cette main brûlante lui donnait une sorte de vertige. Un enfant, hier, s'imaginait que le monde entier tient dans le jardin où il a toujours vécu ; une circonstance fortuite l'entraîne au sommet de la montagne : il découvre brusquement un horizon mystérieux.

Pour se rassurer Edmée décida qu'il se formait autour des malades une atmosphère de fièvre dont on subissait la contagion, surtout lorsqu'on était, comme elle, si peu prémunie. Parfois, reprise par ses scrupules d'éducation, elle était portée à considérer son acte comme une faute. Elle se sentait alors d'autant plus coupable que le spectacle de l'amour sentimental poussé au paroxysme qu'Alain Maréchal éprouvait pour elle, avait choqué la pudeur de son cœur comme le spectacle d'une nudité physique aurait pu choquer la pudeur de ses sens. Devant toute révélation amoureuse, un être pur et ignorant éprouve un sentiment plus ou moins fort, plus ou moins bref de gêne, d'incertitude. Edmée n'était pas fière de ce qu'elle avait subi. Toutefois cette sorte de honte ne s'emparait pas d'elle bien longtemps de suite. Pour qu'elle cessât de dépendre de son désarroi, de sa surprise, il suffisait que l'image du jeune mourant lui

 Voir *la Revue universelle* des 15 avril et 1er mai 1923.

apparût. Aussitôt elle se laissait dominer par les forces naturelles de son instinct et de son cœur. Elle ne s'adressait plus de reproches. Elle comparait à son insu le visage douloureux d'Alain Maréchal tel qu'elle l'avait vu, dormant, l'avant-veille, au visage transfiguré qu'elle venait en quelque sorte de voir se former sous ses yeux. C'était elle qui avait provoqué cette surnaturelle métamorphose. Comment aurait-elle pu regretter d'avoir fait ce qu'elle avait fait ?

Elle n'en doutait pas : Alain Maréchal mourrait dans la nuit. Peut-être était-il déjà mort, tandis qu'elle dînait dans la salle à manger solitaire, inattentive à ce qu'on lui servait. Si elle avait couru un danger, ainsi qu'elle le soupçonnait parfois, ce danger allait finir, était fini. Elle ne reverrait plus jamais Alain. Avant huit jours son mari serait revenu ; la vie reprendrait comme avant, et, de ce trouble, de cette tristesse, il ne subsisterait plus que le souvenir d'une bonne action.

Edmée était bien trop soumise à la réalité pour espérer qu'elle pourrait, ce soir-là, songer à autre chose qu'aux événements qui venaient de se produire. Après le dîner, elle se donna tout entière à ses songes, à ses réflexions ; elle ne s'opposa à aucune des allées et venues que son cœur et son esprit accomplissaient dans le monde inconnu où le destin l'avait introduite.

Mais sans clairvoyance, sans expérience, Edmée se perdait vite. Elle abandonnait toute piste, la moindre trace, découragée par tant d'apparences changeantes, par la variété infinie des suppositions. Par moments, elle avait envie de courir quai du Louvre, de dispenser une fois encore à Alain Maréchal cette joie profonde et mystérieuse, de recevoir une fois encore, par le regard et par la main du jeune homme, cette flamme et cette chaleur empoisonnées. Mais elle opposait bientôt à ce dessein audacieux des raisons enfantines, dont la plus forte était qu'elle n'oserait jamais sortir seule de la maison sans pouvoir dire où elle allait.

Souvent elle se demandait avec surprise : « Comment peut-on aimer pendant sept ans un être qu'on ne voit pas, qu'on connaît à peine? » L'amour n'avait jamais été placé par elle sous la dépendance de l'imagination.

Elle alla voir ses enfants. Ils dormaient profondément ; ils dormaient comme tout le monde doit dormir, aux yeux d'Edmée, sauf les malades et les insensés.

Elle gagna sa chambre. En se déshabillant, dans le cabinet de toilette, devant la haute glace éclairée, elle regarda son visage toujours aussi tranquille ; elle regarda ses cheveux défaits couler sur ses épaules blanches ; et elle remarqua brusquement que, pendant

sept années, sans qu'elle le soupçonnât, un homme avait pensé à elle, avait fait du souvenir de son visage, du souvenir de son regard, de ces mêmes cheveux, l'aliment de ses songes. Elle eut encore un mouvement de pudeur offensée ; il lui sembla qu'elle avait été trahie par la vie elle-même. Elle éteignit les deux lampes qui éclairaient la glace du cabinet de toilette et elle passa sa chemise de nuit dans l'ombre, gravement.

Elle aurait voulu dormir. Cependant ce jeu alternatif de compassion et de reproches l'agitait beaucoup trop. Parfois elle redisait, en adoptant un mot que son mari employait souvent : « Cet amour est anormal » ; et d'avoir appliqué cette épithète à cet amour, elle était, sinon rassurée, du moins renseignée ; elle croyait pouvoir diagnostiquer, classer « un cas ». Mais à peine était-elle un peu tranquille qu'une force adverse l'obligeait à entendre son cœur battre à grands coups ; Alain surgissait devant elle ; la vue de ce visage passionné lui communiquait une sorte d'ivresse. Puis, tout d'un coup, elle n'avait plus devant elle qu'un cadavre. Alors, poussée par une force irrésistible, elle sautait du lit et, comme une petite fille, s'agenouillait au pied de ce lit. Elle priait pour Alain Maréchal avec les mots que, à six ans, on lui avait appris afin de prier pour sa grand'mère qu'elle n'avait jamais connue, avec les mots dont elle s'était servie, à douze ans, afin que son vieux grand-père allât au ciel. Dieu aurait pitié de celui qui allait mourir, de celui qui, peut-être, était mort déjà.

Le lendemain matin elle était réveillée depuis une heure lorsqu'on lui apporta, avec son petit déjeuner et une dépêche de son mari, un pneumatique qui venait d'arriver. Elle reconnut l'écriture de Mme Maréchal. Comme elle était beaucoup moins inquiète des nouvelles d'Angleterre que des nouvelles du quai du Louvre, et comme elle avait encore plus peur de savoir que de supposer, elle ouvrit d'abord la dépêche. Thibernes disait que la traversée, le voyage et la santé avaient été et étaient excellents. Ensuite, toujours munie extérieurement d'un calme imperturbable, elle déchira le bord pointillé du pneumatique. Elle lut :

Alain est mort à dix heures, sans avoir bougé, sans avoir changé depuis votre départ. Je serai seule avec lui toute la matinée. Acceptez, madame, ma reconnaissance éternelle.

Edmée crut que son sang-froid ne l'avait pas quittée. Elle approcha d'elle le petit plateau où le thé était servi ; elle prit la théière pour la pencher au-dessus de sa tasse. Mais sa main se mit à trembler ;

elle dut remettre la théière sur le plateau. Elle fronça les sourcils et s'inclina en arrière dans l'oreiller. Elle resta ainsi quelque temps, les yeux grands ouverts, fixant un point vague sur l'étendue blanche du plafond. Elle se disait : « Je vais le voir mort... » elle se disait aussi : « Je n'aurai jamais entendu le son de sa voix. »

Puis Lucienne gratta à la porte et apparut, tenant son frère par la main. Mme Thibernes était redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même. Tandis que Lucienne beurrait soigneusement pour sa mère de petites tartines, Edmée se versa et but posément une tasse de thé.

A dix heures et demie, elle partit pour le quai du Louvre. Sa tranquillité était le reflet d'une tristesse unie, mais profonde. Edmée ne se sentait plus divisée, perplexe, indécise. La mort avait démuni Alain Maréchal de tout ce qui faisait qu'Edmée le craignait malgré elle. Elle ne redoutait plus aucune surprise, aucune émotion indéfinissable et inconnue. La mort d'un être jeune, le désespoir d'une mère déjà cruellement éprouvée par la vie, c'étaient là des situations claires, évidentes ; elles inspiraient des sentiments de compassion sincère et directe auxquels Edmée Thibernes s'abandonnait avec confiance, sans arrière-pensée. Elle rentrait dans le monde normal qu'elle avait été si malheureuse de quitter. La scène pathétique et étrange de la veille, Edmée, à ce moment-là, l'avait très sincèrement oubliée.

Devant un fleuriste, elle fit arrêter la voiture où elle était montée en sortant de chez elle ; et ce fut seulement dans la boutique qu'elle se souvint, devant la profusion des fleurs, que c'était aujourd'hui la fête de la Toussaint. Serait-elle rentrée pour assister à la messe de midi à Saint-Honoré d'Eylau, où sa mère eût été surprise, choquée de ne pas la voir?

Elle ne voulut pas prendre des chrysanthèmes, mais choisit un gros bouquet tout préparé, fait de roses et de feuillages. Depuis que les circonstances lui permettaient de ne plus accomplir que des gestes conventionnels, elle était plus à l'aise avec elle-même. Elle se reposait dans cette aisance avec une lâcheté qu'elle ne soupçonnait pas.

Comme la veille, elle trouva, au palier du troisième étage, dans la maison du quai du Louvre, la porte de l'appartement entre-bâillée. Elle entra, et, maintenant, comme elle n'avait plus peur de s'engager dans le couloir qui conduisait à la chambre d'Alain Maréchal, elle s'y dirigea directement, mécontente du bruit que faisaient, contre les fleurs, le grand papier qui les enveloppait.

Avant qu'Edmée fût arrivée au seuil de la chambre, Mme Maréchal en sortit. La vieille dame montrait un visage hagard, absent ; ses

yeux semblaient avoir perdu leur regard. Edmée s'attendait à un grand mouvement d'expansion, à des larmes, à des lamentations déchirantes. Ce calme de somnambule la décontenança. Mme Maréchal, en apercevant celle que son fils avait si follement aimé, ne parut ni davantage émue ni davantage accablée. Elle dit seulement : « Venez le voir », et fit entrer Edmée dans la chambre. Mais ce calme factice ne dura pas. La vieille dame prit des mains de Mme Thibernes le grand bouquet enveloppé, le dépouilla de son papier et se pencha vers le lit pour déposer les fleurs tout près du corps de son enfant. Elle fut alors saisie par une force d'attendrissement irrésistible ; de larges sanglots montèrent dans sa gorge. A travers ces sanglots, la jeune femme l'entendait dire :

— C'est ta Reine qui t'apporte des fleurs ; c'est ta Reine, mon enfant !...

Puis la malheureuse mère se tourna vers Mme Thibernes et, presque en criant, comme si elle avait voulu que ses paroles dominassent ses sanglots :

— Il vous appelait sa Reine, Madame... Ah ! vous ne savez pas tout ce que vous avez perdu, vous aussi, en le perdant !

Edmée n'ouvrit pas la bouche. Elle se signa. Elle s'agenouilla au pied du lit qu'éclairaient deux cierges très hauts, placés dans des candélabres posés par terre. Elle regardait, droit devant elle, le visage du mort. Elle ne pouvait pas en détacher les yeux. Quel repos ! Quelle céleste grâce sur ce visage redevenu suave et enfantin ! Elle ne savait pas ce qui l'attirait, ce qui la retenait ainsi, mais c'était la beauté : une beauté à la fois spirituelle et matérielle qui enchantait Edmée et qui mêlait obscurément à sa tristesse une sorte d'indiscernable joie. Elle ne put s'empêcher de dire à mi-voix :

— Comme il a l'air heureux !

Mme Maréchal, debout à côté d'elle, et toujours secouée par les sanglots, expliqua :

— C'est qu'il ne souffre plus...

Elle ajouta :

— Où il est maintenant, il sait que vous êtes là ; il vous remercie d'être venue...

Et encore :

— N'est-ce pas qu'il est beau ?... Jamais il n'a été si beau !

Puis l'idée qu'on allait l'emporter, qu'on allait l'enfermer sous la terre, avec ceux qu'elle avait déjà perdus, provoqua et redoubla les lamentations de Mme Maréchal.

Animée par une militante pitié, Edmée se leva et, haute à côté

de la dame petite et voûtée, elle la prit dans ses bras comme un grand ange protecteur. Elle dit, poussée par une compassion irrépressible :

— Moi, madame, je ne l'oublierai jamais...

Pour parler, elle ne tournait pas les yeux vers la pauvre vivante ; elle continuait de regarder l'admirable, le pacifiant visage. Envahie par une ivresse brusque et presque brutale, elle songeait : « Il est mort en pensant à moi. »

Peu après, Mme Maréchal fut appelée hors de la chambre : « C'est quelqu'un des pompes funèbres », avait annoncé à voix basse la petite servante. Edmée Thibernes resta seule près d'Alain.

Jamais encore elle ne s'était trouvée en présence d'un cadavre. Comme l'idée qu'elle se faisait jusque-là de la mort ressemblait peu au spectacle qu'elle avait sous les yeux ! En regardant ce masque purifié, détendu, reposé, la jeune femme accueillait des pensées simples et naïves de petite fille. Elle supposait que, pour avoir cette expression si tranquille et si sereine, Alain Maréchal devait maintenant entendre la musique que les anges jouent au paradis. Elle supposait aussi que l'un de ces anges, invisible pour elle, mais que le jeune mort distinguait sous ses paupières closes, était debout au bord du lit, et qu'il éventait doucement ce front calme avec ses grandes ailes. Ces images poétiques étaient fournies à Edmée par ses souvenirs de catéchisme et de première communion. Quelques banales gravures de piété, regardées par elle à dix ans, entre les feuillets d'un livre de messe, l'autel de Marie dans la petite église de campagne où elle allait l'été composaient le répertoire très court des « choses vues » auxquelles la rêverie d'Edmée demandait ses références. Son imagination inculte ne transformait, n'enrichissait jamais les faits de la réalité conservés dans sa mémoire ; elle les employait tels quels, avec la sécurité que cette réalité leur conférait.

Mme Maréchal ne revenait point. Edmée s'était assise dans un fauteuil placé au pied du lit. Elle n'osait pas, près de ce mort, respirer librement, comme de coutume. Le silence qui régnait dans la chambre lui paraissait être un autre silence que le vrai, l'habituel silence. Il lui semblait qu'il y avait aussi dans l'air quelque chose de vacillant, d'hésitant, de suspendu. Comme toujours lorsqu'on voit un cadavre pour la première fois, elle se disait : « Voilà comme je serai un jour ; voilà comme seront tous ceux que j'aime... » Et, puisqu'on trouvait dans la mort une si parfaite, une si profonde béatitude, cette pensée funèbre ne l'accablait pas. Elle était obligée de faire un effort pour revoir le visage ravagé d'Alain tel qu'il lui était apparu, trois jours auparavant, dans un pénible sommeil ;

pour revoir aussi ce visage tout abreuvé de passion qui, la veille, lui avait imposé, dans son muet et secret langage, des aveux qu'elle ne savait pas encore qu'elle avait si bien entendus.

Mme Maréchal revint. Elle était de nouveau reprise par ce calme affreux qui impressionnait Edmée, laquelle songeait à toutes les douleurs qui pesaient sur ce cœur maternel. Mme Thibernes voulut se lever ; mais la vieille dame lui mit la main sur l'épaule :

— Restez encore, dit-elle avec une impérieuse douceur ; restez encore... C'est décidé : la mise en bière se fera cet après-midi ; ensuite, nous ne le verrons plus...

Elle retira sa main et se pencha de nouveau sur son fils. Elle toucha avec des précautions infinies les boucles de cheveux noirs qui encadraient le front :

— Plus jamais !... ajouta-t-elle, perdue dans une contemplation désespérée.

Les paroles de Mme Maréchal orientèrent la pensée d'Edmée vers les impitoyables suites de la mort ; elle ne se les était encore nullement figurées. Jusque-là elle n'avait point pensé qu'Alain pût changer, pût ne point conserver cette beauté, ce grand air de paix. L'idée du cercueil dans lequel on allait enfermer ce corps à l'apparence incorruptible l'opprima, puis la révolta. Oui, il y avait les tombes, les cimetières, l'immense et invisible société souterraine ; il y avait les squelettes, comme on en voyait un dans la lanterne magique de son enfance et qu'une combinaison mystérieuse faisait danser et sauter dans les projections, perdant et rattrapant sa tête, ses bras et ses jambes d'ossements. Elle eut brusquement froid et serra instinctivement malgré elle ses coudes contre son corps ; elle releva un peu les épaules des deux côtés de son cou.

Mme Maréchal sortit de nouveau sur un : « On vient de la paroisse » de la petite servante. Ce second moment de solitude fut aussi menaçant et tourmentant pour Edmée que l'autre avait été rassurant, en quelque sorte harmonieux. Prise par une grande détresse, elle plaignait de toute son âme ce mort ignorant et sans défense ; elle aurait voulu le protéger, le sauver. La beauté de ce visage n'était donc qu'une beauté passagère ! Dans quelques heures le temps allait l'offenser, l'avilir, la détruire enfin ! Malgré elle, poussée par l'instinct de tendresse, de pitié qui, dans le cœur de toute femme, est parfois assez fort pour empêcher le raisonnement et la retenue, Edmée Thibernes se leva et posa sur le front inanimé d'Alain Maréchal un grave et long baiser.

Pourtant, dans cette maison ou un destin nouveau la faisait re-

venir pour la troisième fois, Edmée ne cessait pas d'être une femme docile aux devoirs de l'habitude. Ces mouvements d'émotion auxquels elle cédait en quelque sorte contre son gré, ne l'empêchaient pas de songer à tout ce qu'elle devait, un jour de Toussaint, faire pour les siens. Elle n'oubliait pas que la gouvernante avait congé l'après-midi ; elle n'oubliait pas qu'il fallait qu'elle fût rentrée assez tôt avenue Victor-Hugo pour prendre ses enfants afin de les conduire à la messe de midi à Saint-Honoré d'Eylau. Elle déjeunait ensuite chez sa mère et elle attendait sa sœur Madeleine à l'heure du goûter. Certainement, elle ne pourrait pas revenir quai du Louvre ce jour-là. Elle ne reverrait donc plus Alain Maréchal. D'ailleurs, ne convenait-il point qu'elle ne le revît plus?

Lorsque Mme Maréchal reparut, Edmée prit congé d'elle. Edmée était à ce moment-là comme réintégrée dans son sang-froid, dans sa réserve habituels. La force qui venait d'agir sur sa volonté, en dehors de sa lucidité, ne la dominait plus. Elle songeait : « J'ai fait tout ce que je devais faire, je ne puis rien me reprocher vis-à-vis de Mme Maréchal et de son enfant ». L'exaltation, dans ce cœur sans inquiétude, dans cet esprit démuni de romanesque, n'était jamais un grand feu qui dure et augmente, mais un éclair brusque et bref qui emporte sa lumière avec lui.

Mme Maréchal voulut guider Edmée jusqu'au vestibule. Edmée essaya de l'empêcher ; mais la mère d'Alain marchait devant sans se laisser convaincre. A la porte de l'appartement, elle s'arrêta, et sans lever les yeux vers Mme Thibernes, elle lui dit avec une sorte de gêne :

— Je veux que vous sachiez, madame, que le service a lieu dès demain, à onze heures, à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois. Je ne vous dis pas cela pour que vous veniez... Je sais, hélas ! que je n'ai plus rien à vous demander, maintenant...

Elle leva alors les yeux vers Edmée et ajouta, ayant au visage un vague et pénible sourire :

— Je vais vous laisser bien tranquille...

L'apparition de ce sourire si inattendu émut Mme Thibernes ; elle répondit avec élan :

— Je viendrai certainement !... Comment pourrai-je ne pas venir?

Sa pitié était spontanée, imprudente. Elle dit encore :

— Madame, si je pouvais le faire, je viendrais passer l'après-midi ici...

— Oh ! vous viendriez ! Vous feriez cela !... Vous avez été déjà tellement bonne !

Mme Maréchal aurait voulu parler encore, exprimer toute sa

reconnaissance ; mais elle n'osait pas. Cette grande jeune femme, qui laissait si rarement et si peu deviner les mouvements de son cœur, l'intimidait. Edmée ne ressemblait en rien à l'idée que Mme Maréchal s'était faite d'elle depuis l'époque où son fils lui avait avoué son amour, depuis que, inconnue, absente, Edmée tenait une si grande place dans leur vie.

Lorsque Edmée se trouva dans la rue, elle s'étonna de ne pas avoir du tout pleuré. Elle s'accusa de sécheresse ; mais elle se vit penchée sur ce beau jeune homme immobile, posant un baiser sur ce front où ne semblait pas régner la mort mais un doux et momentané sommeil. Elle songea, prise d'un remords enfantin, d'une confusion absurde : « Ah ! plutôt que de l'embrasser ainsi, il aurait beaucoup mieux valu que je ne cesse pas de pleurer ! »

Elle devait pleurer, une heure plus tard, pendant l'office, à Saint-Honoré d'Eylau, sans savoir exactement sur qui elle pleurait. Ayant horreur de se « donner en spectacle, » elle fit tout pour refouler les larmes qu'elle sentait monter à ses yeux et qu'elle écrasa dans ses mains, pendant l'élévation, de sorte qu'elles mouillèrent à peine ses paupières et que ni sa mère ni sa fille ne s'aperçurent de rien. Mais cette alerte la fit trembler. Elle s'accusa : « Je n'aurais jamais dû aller là-bas ! » Pourtant, elle savait bien que ses remords n'étaient pas profonds ni même sincères, car, plusieurs fois, elle éprouva une sorte d'attendrissement secret en songeant que c'était peut-être la visite qu'elle avait faite la veille, quai du Louvre, qui avait permis qu'Alain Maréchal eût maintenant, dans la mort, cette apparence de joie ineffable, de radieuse sérénité.

Dans la solennelle salle à manger de ses parents, lorsqu'elle vit autour de la table ces vivants qui parlaient, qui riaient, qui se nourrissaient, Edmée eut soudainement envie de se lever, de s'en aller, de gagner quelque coin où elle serait seule dans le silence. La conversation, à laquelle elle était obligée parfois de prendre part, lui paraissait d'une cruelle banalité. Pourtant cette conversation ressemblait à toutes celles qu'elle avait toujours entendues. « Quelle folie ! pensa-t-elle : ils ne peuvent pas avoir changé parce qu'Alain Maréchal est mort !... Je ne suis pas raisonnable ! » La gaieté, l'insouciance de sa sœur Madeleine la choquait particulièrement : « Si Madeleine savait que ce jeune homme qui lui a plu autrefois est maintenant un cadavre qui va disparaître ! » Elle songea une seconde à proposer à sa sœur de venir avec elle, tout à l'heure, quai du Louvre : « Je lui confierai tout ; elle saura me conseiller ; elle saura me secourir. » Elle abandonna vite un « projet insensé ».

L'amour que ce mort avait éprouvé pour elle continuait de ne pa s

beaucoup préoccuper ni troubler Edmée Thibernes. Mais ce trouble, cette préoccupation étaient en elle, sans qu'elle s'en doutât. Leur action ne se révélait encore ni à son cœur, ni à son esprit. Elle cédait à un engourdissement de la pensée qui s'étendait comme une torpeur, comme un malaise, à tout son corps. Par intermittences, elle apercevait les regards actifs et passionnés d'Alain Maréchal fixés sur elle ; ces regards ne semblaient point surgir de sa récente mémoire, elle les sentait plutôt devant elle, s'élançant d'un avenir auquel elle ne pouvait comparer rien de ce qu'elle avait jusque-là connu et éprouvé dans la vie.

Après le déjeuner, comme il faisait beau, Mme Segray offrit à sa fille et à ses petits-enfants d'aller jusqu'à Saint-Germain. Ils filèrent par les routes ensoleillées, coupant un air vivifiant. Pendant toute cette promenade, Edmée était contente de ne pas avoir à parler, contente surtout de recevoir le vent dans le visage. Elle le laissait couler sur elle. Parfois elle s'appliquait à ouvrir le plus possible les yeux, à ne pas fermer la bouche : il lui semblait que ce vent la pénétrait et qu'il possédait un pouvoir lustral. Ce vent n'allait-il pas tout emporter? Mais chaque fois qu'elle cessait de surveiller un moment sa pensée, elle s'apercevait ensuite que cette pensée était retournée quai du Louvre, comme ces chiens fidèles et obstinés qu'on ne peut empêcher de revenir à la place où un ordre inflexible semble les consigner.

Elle rentra. Madeleine Aulagnier l'attendait. Les deux sœurs goûtèrent avec les enfants. Près de Madeleine, Edmée sentit davantage le poids de son secret : Madeleine avait connu Alain Maréchal. « Dans la famille, c'est Madeleine qui passe pour romanesque, moi, j'ai la réputation d'être froide et indifférente ! » Puis : « Si un être froid et indifférent possède le secret que je possède, quels seront les secrets d'une femme romanesque comme Madeleine? » L'existence lui parut aussitôt pleine de dessous, de complications, de mystères qu'elle n'avait jamais soupçonnés : « On ne sait rien de ce que pensent les autres ! » Elle fit pour la première fois cette remarque : « Comme c'est facile de tromper ! » Elle laissa tomber sur elle une mélancolie infinie.

Six heures sonnèrent. Edmée se dit : « Il y a une heure qu'il est dans son cercueil ; et, au moment où cela se passait, je n'y ai seulement pas pensé ! » Cet oubli, cette négligence, elle crut d'abord qu'elle était rassurée par eux ; mais, en même temps, elle se sentit si triste qu'elle s'appliqua par prudence à être négligente et oublieuse de nouveau.

Malgré le calme natif d'Edmée, Madeleine, habituée à vivre près

de sa sœur depuis l'enfance, remarqua son air soucieux. Pensant à l'absence de René Thibernes, elle dit :

— Tu as tort, ma petite, de te préoccuper de ton mari.

Edmée répondit très franchement :

— Je ne me préoccupe pas de René...

— Alors, qu'est-ce que tu as?

Posément, Edmée affirma qu'elle « n'avait rien ».

— C'est possible, mais tu n'es pas dans ton assiette ordinaire.

Edmée s'efforça de rire :

— Mon assiette ordinaire!... Je n'ai pas d'assiette ordinaire...

Elle changea de ton et, avec une sorte de chaleur qui la surprit elle-même :

— Ah! je n'aime pas cette fête de la Toussaint, dit-elle... Je n'aime pas le jour des Morts!... Je pense à tous ces gens qui vont dans les cimetières, pour en visiter d'autres, qu'on ne voit pas...

Madeleine, d'abord, ne cacha point son étonnement :

— Tu penses à cela!

Elle vit le regard grave de sa sœur ; un regard fixé sur des choses illisibles. Elle fut frappée à son tour par la remarque d'Edmée :

— Tu as raison... En y réfléchissant, tout cela n'est pas gai....

Puis elle conclut :

— Nous avons du moins la chance de ne pas avoir perdu un seul des êtres que nous aimons...

Edmée soupira :

— Jusqu'ici, Madeleine! jusqu'ici!

Ces idées funèbres déplaisaient à Mme Aulagnier. Pour détourner la conversation, elle prit le parti de s'écrier en riant :

— Je ne te connaissais pas ce sens de l'actualité!... Si tu es comme cela pour toutes les fêtes de l'année, je viendrai certainement te voir le jour du mardi gras! Cela sera plus drôle!

Le rire de Madeleine offensa Mme Thibernes ; elle dit sérieusement :

— Ceux qui vivent aujourd'hui peuvent être morts demain...

Une pareille phrase, jamais Edmée ne l'eût prononcée, vingt-quatre heures plus tôt. Madeleine, qui la jugea parfaitement banale, se mit à chantonner :

— « Un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie... »

Mais le froncement de sourcils désapprobateur de sa sœur l'arrêta. Elle décida de s'en aller. Edmée ne la retint pas. En se séparant, elles s'embrassèrent avec une nuance de tendresse qui n'existait point, d'ordinaire, dans leurs baisers.

Edmée dîna près du lit de ses enfants, ce qui fut une grande fête

pour ceux-ci. Après quoi, elle se trouva seule dans sa chambre. Elle n'alluma qu'une lampe basse sur un léger bureau. Une ou deux fois, elle se dit : « Si j'allais là-bas? » Jamais, avant son mariage, ni depuis, Edmée n'était sortie seule la nuit. Cette sortie nocturne ne serait-elle pas une impardonnable faute? Elle interrogea sa conscience. Hélas! sa conscience ne répondit rien de clair, de décisif. Edmée resta décontenancée, découragée comme quelqu'un qui a sous les yeux un télégramme chiffré et qui a perdu la clef qui en permettrait la lecture. Brusquement, elle songea : « Je n'ai pas écrit à René aujourd'hui! » Elle se sentit comme sauvée, et, cédant à une animation toute relative qui, pour elle, était presque de la fébrilité, elle écrivit à son mari. Edmée était trop franche vis-à-vis d'elle-même pour parler beaucoup de l'ennui qu'elle avait éprouvé depuis qu'elle était seule. L'ennui! Comme elle se serait mieux accommodée de l'ennui que de cet état trouble, divisé, auquel elle ne savait pas donner de nom! Ah! plût au ciel qu'elle n'eût connu que l'ennui, depuis le départ de René!

Elle s'était arrêtée d'écrire, ne sachant de quelle manière terminer sa lettre. Elle rêva un peu. Elle vit l'appartement du quai du Louvre : le petit logis qui semblait envahi par un cercueil gigantesque, massif, opprimant. Près de ce cercueil, comme Mme Maréchal paraissait petite! Demain, Edmée marcherait derrière ce cercueil, toute petite, elle aussi! Elle se sentait prise dans une ombre profonde, au fond de laquelle elle avait froid, au fond de laquelle elle avait envie de trembler.

Elle fit un effort, reprit la plume et écrivit :

Vous allez être seul, ce jour des Morts, mon pauvre René! Je pense au cimetière de Lyon où reposent vos parents. Je n'y ai jamais été; mais je suis sûre que vous y penserez demain aussi...

Elle signa, plia sa lettre, la mit dans l'enveloppe qu'elle colla. Elle agissait de nouveau avec un grand calme, sans se douter une seconde que, pour la première fois de sa vie, son imagination l'avait dominée.

Elle était couchée lorsqu'elle se rappella que son mari lui avait recommandé d'aller voir, chaque soir, si la porte de l'escalier de service était bien fermée. Elle se leva, jeta sur son dos un peignoir, et, se gardant de faire du bruit, gagna la cuisine par le corridor de l'appartement. Elle songea, en faisant ce trajet : « Si j'étais habillée, je pourrais bien facilement sortir! » Elle toucha avec un frisson singulier le verrou de la porte soigneusement close; elle le regarda briller, le cœur battant. Mais elle regagna sa chambre, puis son lit,

en proie à une détresse dans les bras de laquelle elle s'endormit, vaincue.

*
* *

Le lendemain matin, Edmée arriva à Saint-Germain-l'Auxerrois avant onze heures. Le vent soufflait ; le ciel était chargé de gros nuages, mais il ne pleuvait pas. L'entrée centrale de l'église, sous le porche, était tendue d'un double rideau noir très simple, sans plis et sans franges, et l'écusson portant la lettre initiale se détachait tout seul, en haut des rideaux.

Edmée passa entre ces rideaux écartés et fut saisie par le silence, par la solitude de l'église. Derrière l'autel, un autre carré d'étoffe noire était suspendu, barré par une grande croix blanche. Dans le chœur un sacristain allumait à un catafalque peu élevé les bougies des candélabres ; elles brillaient tristement, sans donner de clarté. Comme Edmée restait immobile, à l'entrée de la nef, un suisse débonnaire s'approcha d'elle et lui demanda si « elle venait pour l'enterrement ». Edmée fit oui de la tête. Le suisse lui indiqua le côté gauche de la nef : « Les dames, c'est par là. » Elle alla s'asseoir sur une chaise placée au pied d'un pilier, un peu en retrait. Elle aurait voulu n'être point remarquée. Ne viendrait-il pas à cet enterrement des personnes qu'Edmée avait rencontrées jadis chez sa tante? Parmi ces personnes, l'une d'elles la reconnaîtrait peut-être, lui parlerait. Le secret qu'elle voulait garder lui faisait battre le cœur, et, à ce moment, la préoccupait davantage que la cérémonie. Edmée éprouvait à son insu une appréhension analogue à celle qu'une femme peut éprouver en attendant celui dont elle a accepté le premier rendez-vous. Quelques personnes, maintenant, entraient dans l'église ; Edmée les entendait derrière elle ; puis, lorsqu'elles la dépassaient, elle jetait vers elles un coup d'œil de côté et voyait bien que c'étaient des inconnus. Parfois le silence feutré de l'église était déchiré par le bruit énervant que les gros tramways arrachaient, rue du Louvre, aux aiguillages des rails. Enfin le cortège arriva. Quelques assistants quittèrent leur place et sortirent pour accueillir le corps à l'entrée de l'église. Mme Thibernes ne bougea pas. N'aurait-elle pas dû, avant la cérémonie, aller quai du Louvre? Elle se souvint de la formule qu'elle avait lu sur des faire-part : « On se réunira à la maison mortuaire. » Mais Mme Maréchal ne l'avait pas priée de venir. Lorsqu'elle entendit le bruit sourd des pas des porteurs, elle se retourna un peu. Quatre hommes trapus faisaient effort pour soutenir en avançant un cercueil dont on apercevait le bois d'une couleur jaune dorée sous une étamine noire à demi rejetée sur la bière. Mme Maréchal marchait

derrière, toute perdue dans les plis du crêpe ; et, après Mme Maréchal, venaient deux autres dames, également voilées. Peu d'hommes, parmi lesquels un vieux monsieur en uniforme ; puis, tout à la fin, une dame qui ne semblait pas s'apercevoir qu'elle portait un chapeau gris-perle orné d'une plume bleue.

La vue du cercueil avait laissé Edmée très calme, presque indifférente. Ce ne fut qu'à la réflexion et lorsque les hymnes d'imploration et de consolation commencèrent de retentir qu'elle se représenta le corps d'Alain Maréchal, prisonnier à jamais dans cette étroite prison. Elle songea, avec une surprise révoltée : « Pourquoi enferme-t-on ainsi les morts? »

A ce moment deux hommes traversèrent l'église, portant des couronnes et des bouquets, parmi lesquels elle reconnut le sien. Elle se reprocha de ne pas avoir songé à faire envoyer des fleurs plus fraîches que ces roses qui commençaient de passer.

Bientôt, ce qui était spectacle dans cette cérémonie n'exista plus pour Edmée. Sa pensée retourna dans la chambre où elle avait vu Alain encore vivant. Le souvenir du regard qu'il avait posé sur elle la fascinait comme si ce regard n'avait pas à jamais cessé de briller. Elle le subissait d'ailleurs d'une manière toute passive, sans songer ni à s'y soustraire, ni à s'y abandonner.

La messe basse était accompagnée par des chants très simples, pareils à ceux qu'Edmée, depuis sa petite enfance, entendait chanter dans l'église du village à côté duquel elle passait l'été. La cérémonie ne ressemblait en rien à celles auxquelles, dans les églises élégantes de son quartier, Mme Thibernes avait assisté. La nef de Saint-Germain-l'Auxerrois était bien différente de la nef de Saint-Honoré-d'Eylau et de celle de l'affreuse petite église de Passy où elle allait avant son mariage, lorsque ses parents demeuraient encore rue de la Muette. Cette nef était loin d'être pleine ; les gens que la jeune femme voyait devant elle étaient tous modestement ou pauvrement mis. Edmée se sentait dans un milieu tout différent du sien et qu'elle ne connaissait pas.

Elle regretta d'avoir mis ce grand manteau de loutre et ce chapeau orné d'aigrettes. Mais c'était le seul chapeau entièrement noir qu'elle eût. Si elle avait su, elle se fût arrangée pour que sa mise, d'une élégance cependant bien simple, ne détonnât pas, comme il lui sembloit qu'elle le faisait, au milieu des autres femmes. Elle songeait : « Personne ne me connaît ; tout le monde va me remarquer », sans se rendre compte que, du moment que personne ne la connaissait, il importait peu qu'on la remarquât.

Elle oublia tous ces petits et mesquins soucis lorsque, la messe

dite, le prêtre vint donner l'absoute et engagea avec les chantres ce grand colloque de prières latines dont elle ne comprenait pas le sens mais qui, prononcé à côté du corps d'Alain, semblait s'élever directement vers Dieu comme une fumée qui monte d'un bûcher. Après quoi elle gagna l'allée centrale et prit place, pour défiler, derrière une petite dame aux cheveux gris tirés sous un curieux chapeau rond fait de dentelles noires séchées et comme convulsées.

Au moment où, avec le goupillon, Edmée traça au-dessus du cercueil le signe de croix, elle pensa, donnant intérieurement à sa pensée la forme d'une phrase adressée au mort : « Je suis heureuse d'avoir pu vous apporter un peu de bonheur. » Elle sentit alors quelque chose fondre en elle : quelque chose de doux-amer qui ressemblait à des larmes, lesquelles, au lieu de couler sur ses joues, se seraient répandues dans son cœur.

Elle suivit ensuite la dame au petit cabriolet de dentelles et se trouva, à l'entrée du bas-côté, devant Mme Maréchal. Celle-ci avait relevé son voile, dont les plis raides formaient une sorte d'auvent au-dessus de son front. Malgré la pénombre, ses yeux brillaient d'un feu fixe, inhumain, presque intolérable. A moitié par pitié, à moitié pour ne plus voir ces regards qui ressemblaient d'une manière cruelle et en quelque sorte caricaturale aux regards d'Alain, Edmée Thibernes se pencha ; elle embrassa la malheureuse mère. Baiser mal commode, que gênaient le chapeau d'Edmée, les voiles de Mme Maréchal, et par lequel ni l'une ni l'autre ne purent exprimer ce qu'elles souhaitaient exprimer. Edmée perçut dans un murmure le « merci » de Mme Maréchal, et, s'éloignant, passa très vite devant les membres d'une famille qu'elle ne connaissait pas.

Elle s'engagea dans le bas côté pour sortir de l'église. Elle aperçut les confessionnaux, le long du mur ; elle se promit d'aller trouver après déjeuner l'abbé Sauvanez, à Saint-Honoré-d'Eylau. Puis elle se dit que la cérémonie ayant été courte, elle aurait peut-être le temps, avant le déjeuner, de se rendre au cimetière où l'on allait enterrer Alain. Sous le porche elle demanda quel était ce cimetière. Elle apprit que le corps d'Alain Maréchal devait être transporté en province, et que, en attendant ce transfert, on le déposait dans la crypte même de l'église. Le suisse était obligeant :

— Madame peut y assister, dit-il, cela remplace le cimetière...

Elle revint sur ses pas, sans réfléchir. Le défilé s'achevait. Beaucoup d'assistants avaient déjà quitté l'église. Les orgues s'étaient tues. Ce fut dans un étrange et morose silence que Mme Thibernes s'engagea avec une dizaine de personnes dans un petit escalier de pierre sombre et malaisé où les porteurs avaient peine à se mouvoir...

Dans la crypte sonore, on entendit tout à coup les sanglots de la petite bonne de Mme Maréchal. Celle-ci prit tendrement sa servante par l'épaule, comme si elle voulait ne faire qu'un avec elle, comme si cette humble compagne poussait à sa place les plaintes qu'elle se défendait d'exhaler. Lorsque Mme Maréchal se retourna, elle aperçut Edmée Thibernes se tenant toute droite et immobile au bas des marches. Les deux femmes étaient à deux pas l'une de l'autre. Elles montèrent l'escalier côte à côte ; l'exiguïté de cet escalier faisait qu'elles se touchaient presque. La détresse de Mme Maréchal l'empêchait de monter facilement les marches ; Edmée lui prit le bras et l'aida. La pauvre femme se tourna vers son guide :

— Nous le quittons ensemble !... Mais lui, il ne nous quittera pas !..

Edmée se sentait incapable de prononcer la moindre parole de commisération. Il lui semblait que si elle se laissait aller à extérioriser son émotion, elle ne pourrait plus la contenir. Elle dit d'une voix froide, presque hautaine :

— Pourrai-je aller vous voir, madame, un de ces jours?

Elle savait obscurément que la promesse de cette visite était la seule espérance de soulagement qu'elle pouvait apporter à Mme Maréchal...

Celle-ci poussa un « oh » étouffé, qui, malgré les circonstances, était presque une exclamation de joie :

— Je pars après-demain pour Port-Vendres : je vais conduire Alain près de ceux qui l'attendent là-bas. Mais avant de partir, je ne bougerai pas de chez moi... Ah ! venez ! je voudrais tant vous parler un peu de lui !

Dehors, Edmée marcha comme une hallucinée. Au coin de la rue de Rivoli et de la rue du Louvre, elle commença de traverser la chaussée sans songer aux voitures qui la sillonnaient. L'une de ces voitures faillit l'écraser. L'homme qui la conduisait lui dit en passant quelque grossièreté. Edmée, docilement, revint sur le trottoir et, les yeux vagues, demeura là quelque temps, sans penser à rien, étourdie, absente, jusqu'au moment où un autre chauffeur, l'apercevant et supposant qu'elle attendait le passage d'une voiture libre, ralentit devant elle en lui disant : « C'est-y du côté de l'Étoile que vous allez? ».

Edmée revint sur terre ; elle fit signe que oui, et donna son adresse au chauffeur, lequel assura gaiement que « cela l'arrangeait », parce qu'il déjeunait rue Lauriston.

Elle monta dans la voiture, contente de n'avoir pendant quelques instants à parler à personne. Elle songeait : « J'ai eu bien tort de

dire à Mme Maréchal que je reviendrais la voir... Je n'irai pas. » Elle répéta deux fois à mi-voix, d'une manière têtue et irritée : « Je n'irai pas ! Je n'irai pas ! » Mais cet air têtu céda soudain, et fut remplacé par une expression de mélancolie et de faiblesse. Hélas ! pourrait-elle n'y pas aller? Elle savait bien que non !

Après le repas, et lorsqu'elle eut pendant quelque temps bavardé avec sa fille et écouté les mots nouveaux qu'avait appris à dire son petit garçon, Edmée résolut de se rendre sans tarder davantage à Saint-Honoré-d'Eylau. Là, elle demanderait à l'abbé Sauvanez d'entendre sa confession. Elle y allait moins pour s'accuser d'un péché et pour recevoir l'absolution que pour obtenir un conseil grâce auquel elle espérait voir plus clair en elle-même.

Elle ne trouva pas l'abbé ; mais il serait à l'église vers quatre heures. Qu'allait-elle faire jusque-là? Sur la place Victor-Hugo, elle croisa une famille composée, comme la sienne, d'un père, d'une mère et de deux enfants. Ils étaient tous quatre habillés de vêtements sombres. Le père, qui semblait être de l'âge de René Thibernes, portait un gros bouquet de chrysanthèmes blancs. Edmée songea que cette famille se rendait dans quelque cimetière ; machinalement elle la suivit. Elle fut menée ainsi jusqu'au cimetière de Passy. Elle y entra. Ce cimetière n'est pas un grand cimetière : il semblait envahi par la foule pieuse. Edmée s'appliquait à ne pas perdre de vue la famille inconnue. Elle la surveillait à travers les arbres, à travers les tombes. Elle ralentit le pas lorsqu'elle les vit tous quatre s'arrêter près d'un petit monument dont la pierre était grise et patinée. L'homme plaça le bouquet de chrysanthèmes dans un vase de fonte d'où il enleva d'abord le bouquet fané qui s'y trouvait. Puis il retira son chapeau, prit sa femme par le bras ; leurs enfants étaient devant eux, collés contre eux, la petite fille devant la mère, le petit garçon devant le père, tous quatre pareils aux figures de quelque vieux tableau de piété. La mère se pencha ; elle parla à sa petite fille, et Edmée vit que celle-ci envoyait sans grande spontanéité, obéissant à un ordre qu'elle necomprenait guère, un baiser au tombeau. Ils s'éloignèrent peu après. Lorsqu'ils furent hors de vue, Edmée s'approcha à son tour de la tombe. Cette tombe était l'asile de la famille Bernardin. Après quelques couples de noms effacés par le temps et qu'Edmée n'essaya pas de déchiffrer, elle lut le dernier nom, gravé sur la pierre depuis quelques mois : « Bernardin François, mort à l'âge de deux ans. » C'était l'âge du petit garçon d'Edmée ; elle eut un frisson. « Hélas ! pensait-elle, on peut mourir à tout âge ! » Le vent tombait du ciel gris et remuait les pointes des cyprès. Edmée s'aperçut que ce vent risquait de renverser le bouquet

de chrysanthèmes, dont les tiges étaient trop longues pour la profondeur du vase. Elle l'assujettit de manière qu'il tînt et disposa quelques branches afin de donner au bouquet de la grâce et de l'équilibre. Puis, après avoir dit une courte prière, elle s'éloigna à jamais de la tombe Bernardin. Elle regrettait vaguement qu'on n'eût point enterré Alain Maréchal dans un cimetière parisien, car elle fût venue chaque année, en ce jour des Morts, lui apporter des fleurs et prier sur son tombeau

Hors du cimetière, elle s'irrita de nouveau : « Je fais des choses stupides ! Est-ce que tout cela ne va pas cesser? » Ainsi, parce qu'elle avait assisté à la mort et à l'enterrement d'un garçon qui était pour elle un inconnu, elle allait maintenant visiter des cimetières, s'y occuper de l'état des tombes, des bouquets ! Ne devenait-elle pas folle? Elle se dit : « Je n'avais jamais pensé à la mort. Ces choses sont trop nouvelles pour moi. Je ne suis plus maîtresse de mes nerfs... Dans quelques jours, j'aurai oublié tout cela ! »

Mais, encore une fois, elle sentit qu'elle se mentait à elle-même. Pourrait-elle oublier le regard d'Alain mourant? Le souvenir de ce regard s'attachait à sa mémoire comme une flèche au flanc de quelque bête, et par laquelle cette bête souffre et s'enfièvre au moindre mouvement.

A l'église, l'abbé Sauvanez, docile et souriant, accueillit sa pénitente. Depuis plus de dix ans il dirigeait la conscience d'Edmée. Il savait que cette conscience était l'asile de la plus naturelle, de la plus saine vertu. Il avait été d'abord un peu surpris que Mme Thibernes vînt le trouver le surlendemain de la Toussaint plutôt que l'avant-veille, mais il était assez habitué, dans ce quartier mondain, à de pareils petits retards pour avoir renoncé depuis longtemps à tout rigorisme. Il savait que Mme Thibernes n'était pas une croyante exaltée. Elle pratiquait sans dévotion excessive ; l'abbé ne la voyait guère à son confessionnal plus de trois ou quatre fois par année, et les petits péchés dont elle apportait l'aveu au saint Tribunal n'étaient point faits pour surprendre ou pour inquiéter.

Lorsque Edmée se fut agenouillée, et après qu'elle eut prononcé les paroles accoutumées, elle eut un moment de gêne, une sorte de honte ; elle sentit qu'elle rougissait.

Paternel et tranquille, l'abbé prononça :

— Je vous écoute, mon enfant.

Edmée fit un grand effort. Ses mains étaient crispées sur la planchette qui sert d'accoudoir ; elle ferma les yeux pour ne plus voir le grillage qui la séparait du prêtre. Elle craignait que celui-ci ne l'interrogeât. Son hésitation lui semblait une indigne et inconcevable

lâcheté. Mais ayant en quelque sorte avalé la boule qui montait et descendait dans sa gorge, elle parla :

— Mon père, je ne viens pas vous faire ma confession habituelle. C'est plutôt un conseil qu'une absolution que je cherche. Je ne crois pas avoir péché.

Edmée parlait vite, nettement :

— J'ai reçu dernièrement la visite d'une vieille dame que je ne connaissais pas. Elle venait me dire que son fils, très malade, perdu, allait mourir. Ce fils, c'était un jeune homme avec lequel j'ai dansé lorsque j'étais jeune fille et je l'avais tout à fait oublié. Lui, il paraît qu'il était devenu amoureux de moi...

Elle sentit qu'elle rougissait encore, et elle s'interrompit. Cet amour lui semblait de nouveau si singulier, si insensé qu'elle crut nécessaire d'ajouter quelques mots d'explication :

— Cet amour était certainement une idée de malade, quelque chose comme un rêve, une hallucination... Je ne crois pas du tout à l'existence d'un sentiment pareil. Mais la mère de ce jeune homme était si triste, si malheureuse !... Elle avait déjà perdu son mari et son autre fils de cette maladie-là, la phtisie... J'ai d'abord pensé que je ne pouvais pas aller là-bas... Et puis, la pitié l'a emporté... J'y ai été. Je l'ai vu deux fois. C'était vrai : il allait mourir. Il était si près de la mort qu'il ne pouvait plus parler. Il m'a reconnue et je suis sûre qu'il a été heureux de me voir. Sa mère était heureuse aussi de me voir là... La nuit qui a suivi ma visite, il est mort et j'y suis retournée encore le lendemain, en pensant à sa mère... On l'a enterré ce matin ; j'ai été à l'enterrement... Je ne crois pas que je pouvais faire autrement... Mon mari partait en voyage ; je n'ai rien voulu lui dire pour ne pas le troubler. Maintenant, tout cela est fini... Ai-je eu tort d'aller là-bas?...

Elle se tut une seconde et sa voix fléchit comme la tige d'une fleur qu'un coup de vent touche :

— Si j'ai eu tort, mon Père, pardonnez-moi...

Edmée avait parlé très nettement, sans paraître chercher ses mots, d'une manière un peu saccadée et brève, mais qui était celle que l'abbé Sauvanez lui avait toujours entendue. Le prêtre sentit moins de détresse que de fierté dans ce ton qui ne paraissait pas humble. Il ne doutait point de la sincérité de sa pénitente. Il abonda dans le sens d'Edmée ; il jugea comme elle qu'un pareil amour était une folie, une invraisemblance ; il donna adroitement le pas à la douleur de cette mère si éprouvée ; il jugea que ces visites avaient été, au regard de Dieu comme au regard des hommes, une action charitable. Et il conclut en disant qu'une femme qui possédait comme

Edmée une notion si précise et si juste du devoir, pouvait accomplir certains devoirs particuliers, qui, pour d'autres natures, n'eussent pas été sans danger.

Ce dernier mot frappa Edmée à une place sensible :

— Quel danger, mon père?

— Aucun danger pour vous, ma fille... gardez la paix de l'âme ; vous avez accompli une action toute naturelle... Tout le monde la jugerait telle, n'en doutez pas...

Ce « tout le monde » fit qu'Edmée dut songer à René. Elle interrogea de nouveau le prêtre :

— Mon devoir est-il d'apprendre ces choses à mon mari, lorsqu'il reviendra?

Là encore, l'expérience du vieux prêtre était exercée :

— Tout dépend, dit-il, du caractère de M. Thibernes... Vous devez songer au repos de votre ménage, mon enfant. Il ne faut pas risquer que votre époux attache à ces visites plus d'importance que vous n'en attachez vous-même... Sans doute n'aurait-il pas consenti à ce que vous vous rendiez là-bas, si vous l'aviez consulté...

— Sans doute, répéta franchement Edmée...

Le prêtre, tout heureux :

— Voilà le seul péché que vous ayez commis, ma fille. C'est un péché par omission, il est certain que vous ne l'avez pas commis pour votre commodité personnelle, mais bien au contraire pour le repos de celui que vous aimez et qui vous aime devant Dieu. Reprenez votre vie habituelle ; votre bonté, dans cette circonstance, sera peut-être récompensée par un attachement plus grand, plus profond pour votre mari et pour vos enfants...

L'abbé Sauvanez savait que les scrupules sont souvent les ennemis de la paix de l'âme ; il songeait : « Puisque ce jeune malade est mort, rien ne peut plus la menacer maintenant qu'elle-même. » Et il lui donna l'absolution, sans insister davantage, rassuré d'ailleurs par le caractère même de sa pénitente, qu'il estimait à l'abri de l'exaltation romanesque et de la fausse sentimentalité.

Edmée Thibernes sortit de l'église rassurée. Elle rentra chez elle, s'occupa de ses enfants. Puis elle écrivit à René une lettre plus longue que les lettres qu'elle lui adressait ordinairement lorsqu'il était loin d'elle. Dans cette lettre, elle s'appliqua à lui raconter par le menu différents petits épisodes de sa vie extérieure, auxquels elle ne trouvait pas personnellement un intérêt très grand ; mais elle savait que son mari attachait beaucoup d'importance aux questions de cet ordre, et, sans se l'exprimer bien nettement, elle voulait lui faire plaisir.

(A suivre.) JEAN-LOUIS VAUDOYER.

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

CE QUE NOUS RAPPORTE LA RUHR

Le refus catégorique de la France, flanqué du refus, plus catégorique encore, de la Belgique, a ramené quelque pureté dans un ciel noirci par l'Allemagne. Sans doute la note française eût gagné à plus de concision, d'abord parce qu'elle eût ainsi évité l'accrochage de certains filaments poisseux disposés par Berlin autour de tout ce qui pense politiquement en Europe et en Amérique ; ensuite parce qu'elle eût aussi gagné de la vitesse.

Le doute n'est plus permis à personne relativement à la Ruhr. La partie engagée sur le défi allemand tourne à la dérision du *Reich*. Évidemment, si l'occupation du bassin minier est parfaite, son exploitation, pour mille et une causes, dont notre impréparation par défaut de psychologie restera toujours la principale, laisse encore beaucoup, et, en dépit des efforts les plus louables, laissera probablement toujours un peu à désirer. Jusqu'à un certain point une déperdition de rendement est inévitable, mais avec du temps, de la patience, de la ténacité, du prestige, cette déperdition s'atténuera. Elle s'atténue de jour en jour. Ne nous fions pas trop néanmoins aux chiffons actuels. Nous n'aurons atteint des données sérieuses, correspondant à la moyenne de ce que rendra l'exploitation le jour où elle aura repris son fil, qu'une fois le destockage terminé.

Tout cela, si important qu'il soit, reste pourtant secondaire. La

meilleure preuve en est dans l'attitude du *Reich*. Pourquoi M. Cuno, après avoir emphatiquement déclaré qu'il ne nous adresserait pas la parole, s'est-il résigné à nous envoyer un essai en prose? Évidemment parce que notre présence à Essen déroute ses projets, gêne ses mouvements, menace son avenir. Parce qu'aussi notre situation s'améliore, de ce fait, à vue d'œil. Peu à peu notre position, en mettant les choses au *pis*, donc en nous enfonçant du mauvais côté de l'irréel, se stabiliserait autour de ce qu'elle aurait été avec une Allemagne insolvable, mais impuissante. La mise que nous avons risquée ne nous procure donc aucun déboire, et ses résultats valent mieux que l'inaction ou l'action semi-léthargique, tant prônée à Londres. Tout va donc bien dans le moins mauvais des Occidents possible.

Avec le manque de flair qui caractérise décidément l'Allemagne, M. Cuno s'est arrangé de manière à tirer sa petite flûte au moment où personne n'était plus disposé à l'entendre. Depuis trois mois des orchestres, autrement puissants, se sont installés dans les bosquets voisins. Leur musique n'est pas extraordinaire, mais quand ils jouent, et ils jouent de plus en plus, on ne parvient pas, même avec la meilleure volonté du monde, à entendre les soli du chancelier. Ah! si, au lieu d'attendre notre emménagement et cette période de tassement heureux qui suit les pénétrations héroïques et où l'enracinement quel qu'il soit apparaît comme préférable, du point de vue du confort, à l'évacuation, M. Cuno avait choisi pour son expérience la phase de fatigue et de récriminations générales, peut-être eût-on prêté l'oreille à ses sots discours.

Imperturbable dans la gaffe, l'Allemagne a laissé passer le moment propice, le moment où plus un train ne sortait, plus un wagon n'était chargé, plus un cheminot ne travaillait, plus un télégraphe ne fonctionnait, le moment où le fléau de la balance, accablé sous le poids de la résistance passive, mettait sous le meilleur jour les adversaires londoniens, américains, parisiens de l'occupation. C'était une occasion à ne pas négliger pour un empire. L'Empire l'a laissé fuir sans comprendre son muet langage.

Comment prendre en considération ses offres, aujourd'hui? Les trains sortent, Krupp est à l'ombre, les cheminots regrettent leurs machines, peu à peu on purge le pays de fonctionnaires zélés, nous arrondissons notre nid de façon à le colmater contre les intempéries politiques, bref la vie devient vivable. C'est alors que Cuno — pour la seconde fois notre bienfaiteur — lève le doigt pour indiquer qu'il a quelque chose à dire. Que dit-il?

Oh! sa dissertation trahit le bon élève. C'est plein de bonnes recettes, c'est fait sur mesure, la présentation est exquise. Aucun

effet n'est négligé. Supposons seulement qu'on eût écrit la *Henriade* en 1804. M. Cuno a commis un anachronisme du même calibre. Il a tenu compte de tout, excepté de l'essentiel.

Certes je ne veux pas insinuer par là que, présentée il y a deux mois, par exemple, sa note eût infailliblement abouti. La pauvreté des offres, le cynisme des refus, n'eussent guère permis à quelque gouvernement français que ce fût, de grever notre politique d'un pareil fardeau, aussi stérile, aussi encombrant. Mais peut-être eût-il été moins facile d'éviter une conversation générale, qu'il faut écarter à tout prix.

Si l'on veut apprécier à sa valeur l'habileté manœuvrière de M. Cuno, c'est de ce côté-là qu'il faut chercher les éloges à lui faire : quantum des réparations, modalités des paiements, rien n'était négligé de ce qui pouvait lui concilier la sympathie des princes, des prêtres et du grand pontife. La plus pure doctrine de Manchester et de Cambridge, l'économisme le plus distingué, cher à nos cercles parisiens, font la roue à chaque page de son rapport. J'ignore si quelque jour — tout est possible — on publiera les œuvres complètes du chancelier, avec cette floraison de notes, d'appendices et d'éclaircissements, dont on est prodigue en Allemagne. Si oui, la matière ne manquera pas : chiffons et idées, procédés et combinaisons, tout est emprunté aux éditions originales des Alliés. C'est un chef-d'œuvre de plagiat. Chaque phrase du document compose une silhouette flatteuse où se retrouvent, délicatement mêlés, les profils qui firent la gloire des conférences d'experts interalliés.

Le chiffre mis en avant? Ce sont les banquiers eux-mêmes, rassemblés par les trompettes anglo-françaises, qui l'ont indiqué. Le truc de l'emprunt? Même référence. La commission d'exécution? Voyez, Londres et Lloyd George. La stabilisation du mark! *O Manchester Guardian!*

Tout était donc disposé pour l'abordage. Une fois le principe de la discussion admis, comme il eût été simple, et du meilleur ton, de légitimer chacune des propositions allemandes par une préférence interalliée! En d'autres termes un maelstrom nous guettait, dont nous-mêmes étions les inventeurs.

C'est-à-dire que le geste de M. Cuno n'était nullement fait pour résoudre un problème de *réalités* européennes, mais bien pour tirer l'Allemagne d'un mauvais pas. Il ne prenait pas place dans un système de réformes objectives, destinées à ramener l'équilibre dans un monde disloqué par la guerre et par la révolution, mais dans une série de correspondances apocryphes, dont le pastichage fait l'intérêt. M. Cuno n'est ni un homme d'État, ni un financier, c'est un prestidigi-

tateur, c'est un essayiste, c'est un virtuose d'*imitations*, c'est tout ce qu'on voudra. Il n'est pas dangereux.

Il n'est pas dangereux, pourvu qu'on le connaisse et qu'on se tienne sur ses gardes. Le plus gros fil blanc de sa bobine consiste évidemment à saisir à la fois tous les Alliés, dans l'espérance d'amorcer une réponse et peut-être, par contre-coup, une discussion collective. Là était le danger majeur. Heureusement pour nous, la déviation est trop criante ! Est-ce mû par un instinct de philanthropie ou un sentiment inquiet de la justice que le chancelier s'adresse spontanément aux vainqueurs de son pays? Non, n'est-ce pas? Il se décide à parler, parce que, avec la Ruhr, ou plutôt sans la Ruhr, la situation devient tout doucement intenable. Mais la Ruhr, qu'est-ce que c'est? C'est la France, c'est la Belgique, et c'est aussi un peu l'Italie. Logiquement les lettres de M. Cuno eussent dû toucher Paris, Bruxelles et Rome seulement. Ni l'Angleterre, ni l'Amérique, qui fut la première à retirer du jeu sa baïonnette, ne se trouvent concernées dans la suite d'actions et de réactions nées de l'initiative franco-belge-italienne de janvier.

C'est bien pour cela que l'Allemagne désirerait brouiller une situation trop limpide et adoucir un ulcère trop cuisant en introduisant au bon endroit des éléments nouveaux, propres à lui procurer l'ombre douce dont elle a besoin pour souffler sans dénouer son bas de laine. Avec l'obstination propre à ce peuple il faut s'attendre à lui voir reprendre inlassablement cette tentative. Elle a échoué avant-hier, hier? Elle pourra, pense-t-il, réussir demain. Toute la force d'imagination de l'Allemagne s'épuise à réimaginer, en plus grand, les imaginations d'autrui, ou à réimaginer la même chose. Rien ne la rebute. Rien ne la décourage. Ne vous récriez pas trop. Au moment de l'offensive de Mackensen en Roumanie, les armées germaniques échouèrent pendant plusieurs jours à traverser le Danube. Finalement elles le franchirent en sept endroits. Elles avaient été repoussées à plus de deux cent cinquante reprises. La méthode, transportée sur le terrain politique, ne varie pas. Forte de précédents, somme toute instructifs, l'Allemagne se dit qu'une chose, profitable en soi, doit être poursuivie sans lassitude, et, s'il n'y a qu'une manière de la poursuivre, elle restera imperturbablement fidèle à cette manière. Quand on se rappelle cette particularité, on est le plus souvent en mesure de se défendre contre les guets-apens germaniques. Il est très rare qu'ils contiennent une dose impressionnante d'inédit.

La seconde facétie du docteur Cuno consiste dans la *garantie industrielle*. Sans doute il n'a pu réussir à lui donner forme et c'est là tout un poème, mais demain, mais après-demain, lui ou l'un de

ses successeurs serait certainement tenté de reprendre et de fignoler cette fameuse garantie. Regardons-y donc de plus près.

En vérité, c'est un paradoxe, et un paradoxe de mauvais goût. Comme si la garantie industrielle ne jouait pas d'elle-même sans être nommément indiquée? L'État germanique ne reposerait-il donc pas, financièrement, sur les ressources de ses contribuables? L'industrie ne contribuerait donc pas, par le versement des impôts, au maintien de l'État, qu'il faille expressément et solennellement solliciter son secours pour l'extinction normale de la dette? On croit rêver.

De toute façon, il y a un aveu, singulièrement curieux à retenir, dans cette offre de luxe, dirait-on. Il en ressort que les gros industriels ont réussi à fonder dans le *Reich* un État autonome qui ne paie que ce qu'il veut. Dans ce cas, ne sommes-nous pas dix fois fondés à nous servir nous-mêmes sur le dos de ces puissants seigneurs? En réalité la fameuse garantie industrielle est un trompe-l'œil pur et simple sans aucune espèce de signification. Ou l'État allemand existe, avec les prérogatives des États de tous les temps, notamment celle de lever des impôts sur l'ensemble des contribuables, et alors on se demande quel pourrait bien être le sens occulte de la garantie industrielle. Ne cacherait-il pas, comme tout occultisme, une immense déception, une gigantesque tautologie? Ou l'État allemand n'existe pas et alors, à sa place figure une énorme *res nullius* que la nécessité, conjuguée avec la justice, nous sommait de mettre en ordre et d'exploiter.

Gardons-nous donc comme de la peste de l'insidieuse garantie industrielle, qui n'exprime que du déjà exprimé, et qui, au surplus, ne garantit rien. En quoi différerait-elle, quant à l'exécution, de la garantie ordinaire du *Reich*? Et comment pourrions-nous plus facilement y recourir qu'à celle du *Reich*? Dans un cas comme dans l'autre, c'est à la puissance publique qu'il faudrait forcément faire appel, soit pour agir sur le trésor, soit pour atteindre les caisses des magnats. Conçoit-on le *Reich*, en cas de désaccords ou de rupture, se faisant l'agent de perception de la France contre Stinnes et consorts? C'est difficile à admettre. Par conséquent ne nous illusionnons pas sur le recours à l'industrie. Dans la pensée du gouvernement allemand, il ne constitue qu'un ajournement, une gradation d'ailleurs hypothétique de sa bonne (ou mauvaise) volonté, une nuance de son acquiescement ou de son refus, un ajournement dilatoire, un sac de lest, une provision qu'on jette aux loups tandis que le traîneau se précipite vers l'horizon sauveur. Ce ne serait pas la peine d'avoir devant nous une Allemagne unifiée si elle était incapable par surcroît de fournir une réponse qui engage la totalité de ses parties.

Où le *Reich*, chose notable, commence à se découvrir, c'est dans la question de sécurité. Il va de soi que les suggestions de Berlin sur ce point ne sauraient être retenues, puisqu'elles se bornent à internationaliser légèrement contre nous les stipulations du traité de Versailles. Mais enfin il est admis que nos réclamations correspondent à une réalité, que le *statu quo* actuel ne peut nous donner satisfaction. Là encore la bienfaisance de notre occupation éclate. On essaie de nous écarter de la frontière en faisant, aussi minime que possible, mais en faisant tout de même, la part du feu. A nous, par notre savoir-faire, de l'augmenter jusqu'à la dose suffisante.

Insignifiante au centre et inacceptable par tous les bouts, la proposition allemande comporte donc des côtés révélateurs. Elle atteste à sa manière — une manière fuyante et restrictive — la pertinence de notre attitude et la fécondité de notre geste. Oh ! le fruit qu'on nous présente, fruit amer de la lune rousse, n'est guère savoureux encore et l'on a bien fait d'inscrire sur le colis : *retour à l'envoyeur*, mais tel qu'il est, malhabile et rectiligne, il crée un précédent, il amorce un engrenage. Tâchons que cet engrenage tourne pour nous, évitons sa morsure, serrons fortement la machine de nos deux mains.

C'est à cette condition seulement que le temps travaillera pour nous. Nantis de nos gages, garés des fausses solutions, ou des solutions telles que le « front commun » peu praticable avec une Angleterre et une Amérique plus soucieuses de récupérer leurs créances sur nous que la nôtre sur l'Allemagne, qui jouent à notre détriment en ayant l'air de nous favoriser, nous pouvons graduellement accentuer une pression qui vient déjà de faire ses preuves. Il est démontré par les faits que l'Allemagne se lasse plus vite que la France. Nous devons à la Ruhr cette démonstration.

La seule arme qui subsiste entre les mains du *Reich*, c'est la résistance passive. Elle est ruineuse. Elle s'usera vite. De même que les Berthas ne pouvaient fournir qu'une courte carrière, de même il est probable que la tension constante exigée de toute une population n'aura qu'un temps. Il serait vain de faire à ce propos des pronostics. Il n'est pas impossible d'avancer des suppositions, des vraisemblances. Le spectacle fourni par les cheminots est instructif à cet égard. Ils reviennent ou tendent à revenir sur leurs résolutions « immuables ».

. Restons forts, calmes, indépendants : l'Allemagne cédera, ou nous le ferons valoir à notre profit.

René Johannet.

LES LETTRES

LOUIS ARTUS ET LE ROMAN APOLOGÉTIQUE

Quand un artiste d'un haut savoir, méditatif et prestigieux, a produit, selon son cœur et sa foi, trois œuvres d'une grande beauté, il semble qu'on ne devrait plus avoir à le définir, pour les lecteurs du moins qui sentent et croient comme lui. Cependant, beaucoup de catholiques — j'entends des lettrés — seraient dans l'embarras si on leur demandait qui a écrit *la Maison du fou*, *la Maison du sage*, et *le Vin de ta vigne*... *La Maison du fou* obtint, il y a cinq ans, un succès d'estime, remua des enthousiasmes. Mais ce livre, et moins encore, les deux suivants ont trop peu ouvert à l'écrivain les approches du public croyant, de celui qu'il voudrait atteindre, parce qu'il ne s'arrête pas à l'inféconde ivresse de modeler des images et de rythmer des périodes.

Peut-être, en abordant *la Maison du fou*, *le Vin de ta vigne*, bien des gens sont-ils déçus par le simplisme des péripéties. Le drame est secret ; il se passe en des âmes d'autrefois, étrangement éloignées du vulgaire ; elles envisagent, comme ayant une suprême importance, des épisodes où la masse de nos contemporains ne reconnaîtrait que fantômes théologiques, scrupules puérils, disputes de mots.

Voici Dom Jude, le personnage de *l'Idole*. Il fut jadis un mondain, captif de « la vanité des décors » ; il s'est reclus dans un monastère, il a renoncé à tout, sauf à un petit Christ de bronze qui lui est cher pour « la beauté des lignes et des formes » ; et il découvre que cet objet fascine en lui le vieil esthète indestructible. Ainsi donc, son

effort vers l'abnégation totale reste impuissant! A quoi bon ses années pénitentes? S'il sacrifie cette idole, il s'en forgera d'autres; il détournera vers la créature un amour à son insu plus vivace que l'amour de Dieu.

Voici Agnès et Guillaume, les deux héros de *l'Hérésie du bonheur*. A travers la clôture de deux couvents, une tendresse les joint dans une sorte de mariage séraphique. Leur seul péché paraît être de juger qu'ils ne pèchent pas. Singularités de sentiments, possibles dans un cloître, si vraisemblables qu'une hérésie analogue — aussitôt réprimée — agita, il y a quelque trente ans, deux grandes abbayes voisines. Mais ce ne sont pas des moines qui lisent des romans sur les moines; et nul ne les comprend à moins d'avoir vécu autour de leur silence, prié dans leur ombre et regardé sous leurs capuchons quelles joies ou quelles amertumes confessent leurs yeux prudents.

Le sujet de tels livres suffirait à expliquer la froideur d'un public moderne. Ajoutons la noblesse concise des récits, les sous-entendus qui en laissent le sens intime immergé dans l'irrésolu du mystère, l'élégance nerveuse d'une écriture sobre et traditionnelle, plastique, mais dont l'éclat garde les tons fondus d'une ancienne tapisserie. On s'étonnerait même que *la Maison du fou* eût rencontré un moment de vogue, si Louis Artus ne laissait, à la surface de son art, surprendre quelques touches factices, des apparences de dilettantisme. Les petits maîtres de la littérature décadente ont pu l'admirer une minute, parce que sa dialectique religieuse leur semblait incertaine ou compliquée, parce que sa manière de ranimer des milieux disparus avait parfois l'air d'une évocation qui ne voulait être qu'un mirage et ménageait un peu trop leur quiétude sceptique.

Un admirateur d'Anatole France, après avoir fait le tour de *la Maison du fou*, pouvait s'en aller dans cette illusion commode :

« Tout cela est bien fini; autrement y prendrais-je un peu de plaisir? Ces moines m'ont amusé, sinon ému, comme les revenants d'un passé que jamais les sages ne recommenceront. J'ai prêté l'oreille à la mélodie de ces phrases, en tant que, sous elles, je ne loge rien. Il est doux d'avoir senti le fou muré dans sa chimère par celui-là qui ne l'aurait point chantée, s'il n'était hors de la prison. »

Mais, dès *la Maison du sage*, vis-à-vis d'une ligne de croyance impérieusement nette, le même dilettante faussa compagnie au romancier : Était-ce encore de l'art? Quel besoin de me montrer « avec une joie dure » la maison du sage s'écroulant sur lui?

Or, ce qui éloigne d'Artus les hommes incertains est justement ce qui doit nous attirer à son œuvre : la sincérité fervente, une compréhension apologétique de la vie; car la peur de conclure n'est,

en somme, qu'une débilité d'impuissants. Tout acte humain, qu'on le veuille ou non, démontre quelque chose ; il part d'un principe, il implique des suites, et les suites, dans leur ensemble, attestent du principe qu'il était sain ou néfaste. Un romancier, même s'il prétend n'être qu'un amuseur, enveloppe un moraliste et un métaphysicien. La chaîne d'événements qu'il soulève à deux bouts, il ne lui est pas licite de la tronquer, d'escamoter où elle commence, vers quoi elle finira. S'il possède le sens du surnaturel, il découvre d'un seul regard l'origine et le terme. Cependant il ne les considère pas à la manière de Spinoza dévidant ses théorèmes comme les araignées tissent leur toile ; il voit des figures de vivants, l'imprévu et le contradictoire des volontés antagonistes, l'univers qui les soutient ou les opprime ; il perçoit la présence des Bons Anges et de l'Esprit mauvais, l'Être divin par qui ses héros, comme lui-même, sont mus et vivifiés. C'est pourquoi il tend aux extrêmes, insère en ses conceptions l'absolu de sa foi.

La scène de ses romans ressemble à celle des vieux Mystères : le Paradis d'un côté, l'Enfer de l'autre.

Louis Artus, dans sa jeunesse, chercha d'abord le Paradis. *La Maison du fou*, il ne l'a pas visitée en passant, explorée comme un simple curieux. Il apprit le calme de l'oraison, les ardeurs du renoncement, les angoisses de la sécheresse. Lorsqu'il dénombre, au début du livre, les périls des tentations, « péril de chérir la beauté, et péril de la redouter, péril de juger ses frères, péril d'exiger la justice au delà de ce que Dieu en accorde et péril de la méconnaître, péril qui vient de la loi, péril de rechercher la science et péril de se fier à la sagesse », ces épreuves ne sont pas étudiées du dehors, d'après d'avares confidences. Sa mémoire lui décrit ce qu'il surmonta et ce qui l'accabla. Son intimité avec des moines fut autrement pénétrante que les rapports de Huysmans avec les Trappistes et les Bénédictins. Quelle justesse, par exemple, dans ces réflexions du Prieur Dom Théobald à Jean Dervis !

« Vous avez trop goûté le décor de nos murs ; *nous ne les voyons plus;* nos grands Prieurs les ont exaltés et sculptés ; le plus indigne en prend le même soin que de la soie des tabernacles et des vases précieux où le vin et l'eau attendent l'office sacré. Les plus beaux ouvrages des hommes valent comme une prière ou un holocauste, *non comme une joie pour la créature.* Nous offrons à Dieu des sacrifices, mais nous ne mangeons pas la chair des victimes. Ici, le feu consume tout. »

Et, mieux encore, ces paroles de Dom Anselme concluant :

« Il est vrai que le novice trouve quelques douceurs à ses renon-

cements. Dieu l'aide d'abord par cette joie sensible... *Mais ce plan du surnaturel où il doit agir devient au moine, une fois qu'il s'y est élevé, aussi élémentaire qu'à vous la vie de la pensée et de l'art. Il demeure face à son ennemi sans autres armes que la foi.* »

Les difficultés intérieures de la vie monastique trouveraient leur image exacte en cette impression qu'impose, dans le cloître du Mont-Saint-Michel, la perspective des arceaux aigus : si l'on se place à leur extrémité, l'intervalle entre les colonnettes de granit semble aller en se rétrécissant ; on dirait qu'au bout de la travée elles se touchent ; celui qui s'évertuerait à passer entre elles ne mourrait-il pas étranglé, suffoqué? De même, plus un contemplatif progresse dans la perfection, moins il en croit franchissables les suprêmes défilés. Des fautes minuscules, dont riraient les consciences grossières, se changent en montagnes sous la loupe de l'examen profond. Seule, l'humilité ploie l'ascète à tolérer sa faiblesse. Nous comprenons Dom Jude désespéré de lui-même, lorsqu'il se voit idolâtre devant son crucifix. Comme ce cloîtré, l'artiste qui chérit au-dessus de tout son art se fait le captif d'un mensonge ; et, si son cœur n'est vigilant, par quelle voie s'évadera-t-il de cette idolâtrie?

Dom Jude pense y échapper, en étreignant Dieu dans la beauté des formes. Il meurt sur ce mot terrible : « Les idoles bien aimées ! » De son aberration naturaliste le romancier fut-il dupe ou complice? N'a-t-il pas voulu la scruter comme le poignant symbole du déclin mystique, de la pente où glissèrent des moines de décadence? Dans un livre qui trace le périple des tentations, ne nous étonnons pas de rencontrer celle-ci d'abord, la plus insidieuse et la plus universelle, en dépit de son apparente étrangeté.

Si *la Maison du fou* suggérait, çà et là, des incertitudes, le second livre de Louis Artus est un ferme, un admirable essai d'apologétique par l'absurde. Piérard, professeur à la Faculté de médecine, abrège en sa personne une caste, ou, pour mieux dire, une humanité : le bourgeois optimiste, exemplaire du laïcisme républicain, tout marqué d'un signe protestant, mais plus qu'un bourgeois, l'homme des siècles nouveaux, qui n'a de foi qu'en l'homme, en son règne sur la matière et sur lui-même.

La morale du professeur Piérard admet comme unique fondement l'examen personnel, règle et moyen de sa conscience. Pour lui, « toutes les routes de l'esprit conduisent à la vertu ».Le bien se suffit, « il est à la fois le but et la récompense ; et, parce que le bien l'a récompensé, le professeur ne doute pas ». Il a coutume « de se confirmer dans le bien par un raisonnement méthodique, par un enseignement, une pratique publique ». Chez lui, « tout atteste les vertus de l'ordre et de

l'opulence ; quand il a rejoint sa femme aux tempes grisonnantes, au visage clair et sans artifices, il éprouve « la certitude de goûter..., dans la maison du sage, un bonheur mérité ».

Une première lézarde menace la joviale solidité de son édifice : il s'éprend de son élève, Marie-Rose, qui lui voue un culte presque mystique. On parle d'eux ; il se moque des commentaires, « assez sûr de lui pour mépriser les apparences ».

Mais un événement va déconcerter son équilibre ; il entre en relations avec un médecin anglais, mélomane, causeur ingénieux, sarcastique, théoricien de l'anarchie : Ned Ryde a pour principe de n'en pas avoir ; il veut « jouir de la vie sans qu'elle se défende », et, à cette fin, la « désorganiser ». Les deux bases de son système sont « la haine et le désordre ». Il identifie le beau et le laid, le vice et la vertu. Piérard est inquiet devant ses paradoxes, parce qu'ils correspondent à l'appel de ses appétits occultes. Il se reproche d'abord d'avoir douté de lui-même vis-à-vis de cet immoraliste, de s'être mis en état d'infériorité. Puis il subit ses idées subversives, il les encourage, il les aime. Il aime Ney Ryde ; il se laisse tutoyer et le tutoie.

Quand sa femme et son fils veulent éliminer l'intrus, il le défend d'un ton âpre. Ned, on s'en doute, exploite celui qu'il domine ; il lui emprunte vingt mille francs, réitère ses exigences, et Piérard ne leur oppose aucun barrage. Mais, surtout, Ned veut rendre Piérard semblable à lui ; Piérard, averti que cet Anglais « a un lourd passé », l'interroge ; Ned déclare ses hontes, il s'en vante, car, à l'en croire, on n'est pas en ce monde pour « moraliser », mais pour « vivre ou s'imaginer qu'on vit ». Même il viserait à lui démontrer : « Je vaux mieux que toi... Tu rougis devant tes instincts et tu courbes le front ; moi, je m'en suis purgé en les satisfaisant. »

Piérard, maintenant, jouit d'entendre Ned étaler ses plus bas désordres ; il s'initie *au goût du mal*. Pour s'y exercer, il tente avec maladresse de séduire Rose-Marie. La foi dont la jeune fille honorait la vertu du maître s'effondre affreusement ; le sage a démoli de ses mains sa maison. Il confesse à Ned ce qu'il a tenté sur l'étudiante, sa haine contre sa femme et son fils. Ned qui, jusque-là, usait nonchalamment de son influence, frappe alors un grand coup ; il veut rendre son ami complice d'un vol qu'il médite pour le soir même : il s'introduira chez une femme galante, Rose d'Ispahan, et lui dérobera, pendant son sommeil, un collier de perles qui vaut une fortune. Piérard se révolte et met Ned à la porte. On le croirait sauvé.

Le lendemain, nous apprenons que l'Anglais a été trouvé dans la chambre de Rose d'Ispahan, mort, la poitrine percée d'une balle. Cette catastrophe heureuse rompra-t-elle l'envoûtement? Piérard

est hanté par Ned plus que de son vivant ; il veut lui ressembler davantage, victime d'une possession que l'on croirait surnaturelle. Sa conduite redevient, en apparence, correcte et calme ; mais, une nuit, dans un bouge, il meurt subitement. Un testament, dédié à Rose-Marie, révèle que l'assassin de Ned, ce fut lui-même, Piérard ; et la confession de sa détresse s'achève sur cette vision :

« La nuit des temps... Plus rien... Comme dans le crâne d'un mort... Table rase !

« Et voici une immense table qui s'étend à l'infini, une table de marbre blanc qu'éclaire une pauvre lampe dont la lueur a résisté seule et survécu à l'ouragan.

« Une vieille femme qui a vos jeunes yeux, Rose-Marie, paraît se chauffer à la flamme inextinguible...

« Il y a cela, Rose-Marie, cette petite flamme. Il y a peut-être cela... Ou c'est qu'il n'y a rien. »

Les mots suprêmes : « *Il y a cela* » équivalent, dans le son que rend ce cœur désespéré, à une sourde prière. C'est comme s'il murmurait : *O Crux ave, spes unica!*

Est-ce vraisemblable qu'un Piérard finisse de la sorte? Je crois au moins possible sa conclusion : mieux qu'un bourgeois honnête et satisfait, le malheureux, qui a roulé jusqu'au bout des turpitudes, percevant sa misère, se retourne parfois vers le Refuge unique...

Telle est la trame serrée de ce roman, conduit avec la décision d'un maître. Il serait difficile de mieux suivre en ses phases, ses reculs, ses violences, l'envahissement d'une volonté droite par une puissance perverse. Les sophismes de Ned Ryde, ses manèges, son despotisme, tout respire le démoniaque ; on sent rôder le souffle des lieux bas ; mais tout reste humain. Le romancier s'est gardé de construire un « Méphisto romantique ». Ned est un dépravé qui, pour entretenir ses vices, a besoin de dupes et d'argent. Il chamarre de théories nietzchéennes son immoralité. En même temps, il éprouve à l'endroit de Piérard une amitié satanique, le désir de rendre son âme pareille à la sienne, pire s'il le pouvait. Dans la scène de son agonie, Artus lui a composé un visage idéal, une beauté presque sympathique. Néanmoins sa lucidité fait peur, comme si « un Autre » que lui s'exprimait par sa bouche. Le grandeur de ce personnage tient au fond de satanisme sur lequel il s'appuie. Le mysticisme à rebours, comme la foi sublime, a ce privilège d'amplifier l'humain, de le stabiliser dans l'éternel.

Et qu'on ne prétende pas que l'intention apologétique du livre en amoindrit, en comprime la valeur expressive. Avant tout, Artus a regardé vivre ses héros ; l'idée s'incorpora aux formes concrètes

de l'expérience. Mais, sans elle, les faits seraient inertes et plats ; c'est elle qui imprime à l'action l'énergie de son mouvement. Je nommais plus haut les Mystères du théâtre chrétien ; certains dialogues de *la Maison du sage* font penser au *Miracle* de Théophile ou au *Faust* de Marlowe. La même profondeur d'angoisse est atteinte, parce que les actes humains, en des œuvres si distantes, prennent le même sens d'éternité.

Avec *la Maison du fou* et *la Maison du sage*, Louis Artus n'a exposé que l'aspect négatif de son apologétique : par quelles voies l'esprit descend vers l'erreur et la destruction. A présent, il veut édifier la maison qui demeure, parce qu'elle ne s'achève point en ce monde.

Le vin de ta vigne... esquisse une *Légende des siècles* mystique où repasse la figure d'un voyant, du disciple fidèle, du moine ivre de l'amour divin. Jean de Milan se lève au milieu des riches et des doctes ; il culbute et foule aux pieds la science comme la richesse, en tant qu'elles veulent être les maîtresses de la vie. « Bienheureux les ignorants » ! clame-t-il comme saint François. Dom Fulbert, moine d'aujourd'hui, après s'être assimilé tout le savoir profane, jette ses livres comme sur un bûcher, et ne prêche plus qu'une parole : « Aimez, aimez Dieu ! »

Peut-être oublie-t-il qu'abandonné à son ivresse, l'amour, même celui des saints, serait l'incurable aveugle, courant au hasard, une torche ardente au poing, et brûlant la maison du fou aussi bien que celle du sage. L'amour presserait contre son cœur une tête d'âne, en croyant baiser le visage d'un Dieu. Il faut que la raison le mène par la main, et la raison humble, soumise à la foi, à la tradition.

Mais Louis Artus a vu le péril capital de l'ère actuelle et de l'avenir : l'écrasement du surnaturel par la science athée. Il le sait ; la science ne détruira jamais la Présence divine ; dans son livre, un épisode d'un tour exquis, suave comme une parabole : *L'enfant qui n'allait pas à l'école* représente la pérennité de l'esprit chrétien plus forte que l'épouvantable oppression du progrès laïque.

Artus est du petit nombre de ceux qui attendent, sur la terre comme dans les cieux, le règne du Dieu bon. C'est pourquoi il songe à la fin des temps, aux mensonges de l'Antéchrist, à la Parousie. Sans doute de telles préoccupations ne lui vaudront guère la faveur des foules. Mais, quand les joueurs de flûte et les thuriféraires de la Science seront oubliés dans leur cendre, les chrétiens des derniers jours se souviendront de lui comme d'un des rares veilleurs attentifs que le Maître, s'il surgissait, trouverait debout, dressant claire et pleine leur lampe au-dessus des ténèbres.

EMILE BAUMANN.

LA PHILOSOPHIE

PENSÉE MODERNE ET PHILOSOPHIE THOMISTE (1)

L'HOMME, fait pour la vérité, est si malaisément capable d'elle, il va si naturellement au facile, que ceux qui possèdent les principes du vrai s'abstiennent d'ordinaire d'avancer beaucoup, quand ils ne s'enkystent pas dans les formules acquises, — et c'est grande vertu déjà de conserver et de transmettre des formules de vérité ; — et que ceux qui s'inquiètent d'avancer, ignorant les principes du vrai ou portant sur eux leur inquiétude, avancent le plus souvent dans l'erreur. C'est là un discord qui provient de la nature humaine elle-même, et qui s'aggrave d'une façon presque irrémédiable quand viennent à manquer dans la cité les appuis de la tradition.

Il est arrivé ainsi que les détenteurs de la philosophie traditionnelle, Fafners barbelés de syllogismes, ont longtemps sommeillé sur leurs trésors ; tandis que les meneurs de la pensée moderne, à force de chercher en gémissant et le plus souvent sans gémir, nous conduisaient bellement dans la fosse. Il reste cependant que les philosophes des trois derniers siècles n'ont pu agir sur les hommes que parce qu'ils voyaient avec de mauvaises lunettes quelques grandes vérités. Ces vérités courbées, la philosophie thomiste les réclame pour les redresser, elle n'en veut laisser perdre aucune, et ainsi, loin de s'isoler de la pensée moderne, elle exige d'être avec elle en un contact étroit et perpétuellement assimilateur, elle prétend sauver

(1) Voir la *Revue universelle* du 1er mai 1923.

tous les matériaux de grand prix mis en œuvre par cette pensée.

Je prendrai ici en exemple précisément quelques-unes des idées dont la formule décisive fut à mon sens le plus pernicieuse, mais qui provenaient de certaines réactions saines, par malheur avortées, et d'un retour, mais mal conduit, aux sources vives du réel.

L'idée de la Nature et de sa Bonté, que nous trouvons dans Jean-Jacques Rousseau, est-ce bien une idée? Oui sans doute, fort confuse et contradictoire dans les textes de Rousseau lui-même, encore qu'il soit possible d'en dégager la logique interne. Tout d'abord cependant c'est plutôt un mouvement d'âme, et comme la protestation d'un profond instinct contre quelque mensonge opprimant le cœur. J'y vois dans l'origine une double réaction simultanée, à la fois contre le christianisme assombri des jansénistes et contre la raison plâtrée des philosophes : contre le pur pessimisme d'une théologie qui regarde la nature déchue comme essentiellement gâtée, et contre le pur rationalisme d'une culture humaine qui n'attend rien de bon que de l'art seul et de l'artifice, du calcul réfléchi, de la claire conscience idéologique. Car nous voyons s'effondrer en même temps, à la fin du dix-huitième siècle, ces deux hérésies adverses qui ont déchiré notre âge classique. Le malheur est que Rousseau confond ce pessimisme avec le dogme chrétien, et ce rationalisme avec l'art et la civilisation.

Mais que nous dit Thomas d'Aquin? — L'amour de Dieu, qui infuse et crée la bonté dans les choses, *qui est infundens et creans bonitatem in rebus*, s'incline, nous dit-il, vers tout ce qui existe, parce que tout ce qui existe est bon dans la mesure même où il est ; formule d'optimisme métaphysique à laquelle, cette fois, c'est Rousseau qui opposera la devise du pessimisme romantique : il n'y a de beau que ce qui n'est pas. Saint Thomas nous dit que rien n'est mauvais de ce qui porte l'empreinte immédiate de l'opération créatrice, et que les essences sont immuables de soi. Par suite la perte de la justice originelle n'a pas pu corrompre notre humanité dans son essence, qui reste bonne, et dont les inclinations foncières sont toujours orientées vers le bien, de telle sorte qu'on peut dire que la vertu, qui a la raison pour racine, est naturelle à l'homme *secundum quamdam aptitudinis inchoationem*, selon certaines aptitudes qui l'ébauchent en nous. Aussi bien Dieu est-il aimé de tous d'un amour naturel (même sans qu'ils le sachent), à titre de bien commun de l'univers tout entier, encore que cet amour soit impuissant à nous le faire aimer efficacement par-dessus toutes choses, et qu'il faille pour cela l'amour gratuit de charité. Il y a chez saint

Thomas une parfaite révérence à l'égard de la nature, dont on trouve partout mille marques. C'est elle qui lui fait regarder les grandes vérités de consentement universel comme des dons de nature, le sens commun comme le régulateur naturel de la philosophie, la loi naturelle, celle que les anciens appelaient la loi non écrite, comme une empreinte en notre âme de la loi éternelle qui est la sagesse de Dieu.

Lorsqu'il s'agit de déterminer les préceptes primordiaux de l'éthique, il consulte et prend comme règles les tendances essentielles de notre nature, et, si j'ose ainsi parler, ses pentes métaphysiques. Il tient que la grâce achève la nature, mais ne la détruit pas, et que le miracle est au-dessus de la nature, mais non pas contre elle. L'humanisme chrétien du douzième et du treizième siècles n'a pas de plus pur représentant, mais combien supérieur à l'humanisme, que ce saint qui commente Aristote, et Dante était bien thomiste lorsqu'il écrivait qu'on fait offense à Dieu en méprisant la nature et sa bonté, *spregiando natura e sua bontade.*

D'autre part, en ce qui concerne la civilisation et la culture, saint Thomas enseigne perpétuellement qu'elles dévient et se corrompent si elles ne continuent pas l'œuvre de la nature, si elles s'isolent d'elle ou lui font violence : les lois positives ne sont vraiment lois qu'en tant qu'elles sont justes, et donc qu'elles dérivent de la loi naturelle, qui demande à être particularisée par leurs déterminations variées ; l'enseignement est, comme la médecine, un art coopérateur de la nature, et le maître ne cause pas la science dans le disciple en façonnant celui-ci comme un sculpteur façonne la pierre ou la glaise, mais en se mettant au service du principe actif et vital qui lui est intérieur, et qui est l'agent principal dans l'acquisition du savoir : vérité qui se retrouvera dans l'*Émile* avec quelques mélanges... Enfin la science tient sa force de l'intuition naturelle des premiers principes, l'art opère à l'imitation de la nature et suppose d'abord l'opération de celle-ci, et Dante était encore thomiste quand il disait que la nature prenant son essor de l'intelligence divine et de l'art créateur, et notre art, autant qu'il le peut, suivant la nature comme le disciple suit son maître, l'art humain est ainsi comme le petit-fils de Dieu,

Si che vostr' arte a Dio quasi è nipote.

Ce sont toutes ces vérités qui plus ou moins confusément pressenties par la conscience commune, expliquent la facilité avec laquelle elle s'est laissé pénétrer par Jean-Jacques Rousseau. Mais chez saint Thomas elles se déployaient sous le climat de l'intelli-

gence, en tout équilibre et toute mesure, elles n'étaient pas affolées par la tyrannie du désir. Il dit que la nature est métaphysiquement bonne, en tant que la bonté va avec l'être, il ne dit pas qu'elle est bonne au sens de Jean-Jacques, c'est-à-dire achevée de soi en bonté et toute suffisante ; en ce sens-là *Dieu seul est bon*, comme il est dit dans l'Évangile. Saint Thomas distingue avec soin — ce que Rousseau n'a pas fait quand il disait que « tous nos premiers penchants sont légitimes », — saint Thomas distingue avec soin la nature au sens métaphysique de ce mot, c'est-à-dire l'essence universelle ou la nature de l'espèce, dont les inclinations tendent au bien, et la nature singulière de chaque individu, qui porte en elle, avec le feu de l'antique concupiscence et le fardeau héréditaire, toutes sortes de penchants défectueux et viciés. Et l'optimisme métaphysique est tempéré chez lui, en ce qui regarde l'espèce humaine, par un robuste pessimisme moral dont il sera question à la fin de cette étude.

Quant aux rapports de la nature et de l'art, il fait de l'art, comme de la culture en général, et du gouvernement de nous-mêmes et de la cité, l'œuvre même de la raison, régulatrice des actes de l'homme et de la sensibilité, et il exige essentiellement, pour cette œuvre, qu'à la nature telle qu'elle est donnée avant tout développement s'ajoutent les compléments de l'intelligence, et tout un monde puissant et délicat de qualités proprement humaines et rationnelles, qui ennoblissent la nature et la proportionnent à tous les difficiles objets de la vie civilisée. De sorte que si la pensée thomiste est très éloignée de ce mépris manichéen de la nature qui est la plus subtile tentation de l'art, et qui apparaît si curieusement chez certains grands artistes modernes, comme Baudelaire ou Oscar Wilde, elle a une non moindre aversion pour le naturisme et le primitivisme romantiques. Elle sait que l'agir humain est humain dans la mesure même où il procède de la raison, de la pensée qui cherche les causes, nombre et nomme les choses, règle le désir, et juge de ce qui est. Et c'est précisément parce que l'homme est *par nature* rationnel que tout ce développement de culture, auquel la nature toute nue ne suffit pas, et qui dépend de l'intelligence, est cependant dans la ligne même de notre nature, et postulé par elle.

Je crois donc que tout ce qu'il y a de sainement aimanté, de vraiment *positif* jusque dans les aspirations du plus chancelant des prophètes, saint Thomas nous a donné d'avance le moyen de le sauver, — et sans permettre à l'erreur de s'y mêler. J'ajoute qu'on lit souvent dans les livres que Rousseau a révélé à l'homme moderne

la valeur de la conscience individuelle, affirmation qui devrait passer pour le chef-d'œuvre de quelque transcendant ironiste, et je rappelle que saint Thomas liait à tel point la moralité de nos actions au dictamen de la conscience, qu'à ses yeux tout acte délibéré, même juste en lui-même, est mauvais s'il n'est pas posé conformément à un jugement approbatif de notre raison pratique individuelle. Et certes pour lui la conscience de chacun n'est pas infaillible, sinon dans les tout premiers principes de l'ordre pratique. Mais il reste que nous devons toujours suivre notre conscience. Et si un homme a une conscience faussée *par sa faute*, si bien qu'elle lui commande un crime, certes commettre ce crime sera un péché, parce que c'est contraire à la Loi éternelle, suprême règle de nos actions ; mais ne pas commettre ce crime sera aussi un péché parce que c'est contraire à la conscience, règle immédiate de nos actions. D'où la nécessité de veiller à la bonne hygiène d'un organe aussi vital...

Je voudrais encore présenter quelques brèves observations concernant Kant et Auguste Comte.

Chez ce dernier, ce qui me frappe surtout c'est d'un côté son désir passionné et sa haute idée de l'ordre parmi les hommes, d'un autre côté son profond sentiment de la valeur rationnelle de l'expérience.

Ici le fondateur de la philosophie positive a bien vu que tout notre savoir doit reposer sur une base expérimentale. Et saint Thomas aurait pu lui expliquer qu'il en est ainsi parce que nos sens seuls nous donnent l'intuition immédiate de ce qui existe hors de nous, nos idées ne se résolvant pas en Dieu, comme le croyait Descartes, mais dans les choses, et cela par le moyen des sens. Mais il aurait ensuite essayé de lui faire entendre que ce n'est là, comme nous disons, que la résolution *matérielle* de notre science ; que du donné sensible, la lumière de l'intellect dégage des natures et des lois, tout un ordre de nécessités intelligibles qui vaut par soi, et se résout *formellement* dans la notion objective de l'être ; enfin que la raison, en s'appuyant sur les existences sensibles seules immédiatement perçues, peut et doit passer à l'affirmation scientifique de l'existence des réalités spirituelles.

Là le fondateur de la religion du Grand Être, du Grand Fétiche et du Grand Milieu a remarquablement discerné la nécessité d'un pouvoir spirituel, seul capable d'unir et d'organiser l'humanité dans une universelle communauté des âmes à laquelle ne peuvent atteindre ni la science ni aucune institution temporelle. Il a seulement oublié qu'un pouvoir spirituel qui ne serait pas fondé sur la Vérité

serait un monstre, car *la lumière seule rassemble*, et qu'un ordre qui unit toute la multitude humaine doit avoir son origine dans un principe supérieur à l'homme : en effet, de l'aveu de Comte, la raison n'y suffit pas, et selon le mot d'Aristote cela seul est meilleur que la raison, qui est le principe de la raison.

Le résultat de cet oubli est que se croyant appelé, « sous la sainte impulsion privée » qu'il s'efforçait de prolonger, à « systématiser l'amour » après avoir « construit la foi », il lui a fallu devenir lui-même le « digne » représentant du pouvoir spirituel. On sait avec quelle gravité il s'acquittait de ses fonctions pontificales, exigeant pour toutes les décisions du « chef spirituel de l'occident » « acte de foi » et « sainte vénération »; « flétrissant » les « indignes » positivistes qui méprisaient son autorité, définissant solennellement les « utopies » proposées aux fidèles de l'Humanité, procédant à l'institution des « neuf sacrements sociaux », comme à la réglementation du mariage positiviste, qui comporte l' « engagement d'un veuvage éternel » et la loi d'un « trimestre » préalable « de continence objective ». Je prends la liberté, car cette histoire est aussi instructive que distrayante, de citer ici quelques passages de sa correspondance trop peu connue avec son disciple le docteur Audiffrent. C'est là que nous voyons, par exemple, le philosophe organiser avec un grand zèle apostolique le « prosélytisme féminin ». Après avoir félicité Audiffrent de « ses heureuses tentatives positivistes envers les belles Marseillaises », et lui avoir recommandé une « digne propagande féminine », de préférence auprès des « dignes types catholiques » du Midi, il déclare, le 20 Charlemagne 63 : « Irrévocablement devenu, pour l'Humanité, un organe double, je me sens d'avance le véritable frère, et au besoin le père ou le fils de toute digne femme. »

Continuons à feuilleter ces curieuses lettres. Le samedi 11 Shakespeare 63, il lance cette « proclamation décisive » : « Au nom du passé et de l'avenir, les serviteurs de l'Humanité viennent aujourd'hui s'emparer de la direction générale des affaires terrestres, pour organiser la vraie Providence en écartant tous les esclaves de Dieu comme perturbateurs et arriérés. » Le lundi 20 Homère de la même année, il annonce qu'il assistera lui-même à la cérémonie inaugurative du nouveau régime religieux, à Notre-Dame de Paris, « qui doit devenir le grand temple occidental, où la statue de l'Humanité aura pour piédestal l'autel de Dieu », et qui sera entourée d'un « bois sacré » où « seront réunies les tombes des vingt-quatre principaux grands hommes de l'Occident moderne. » Un autre jour, après une vision prophétique, il décrit le Panthéon transformé en temple

de l'Humanité. Après l'office une femme éplorée s'écrie : « Merci, Maître adoré ; je m'efforcerai d'imiter ton courage, et je réussirai en me nourrissant de tes exemples. Toi aussi tu as vu méconnaître ta générosité et tes sacrifices ; mais tu n'en es pas moins resté fidèle au devoir. Auguste Comte, notre père, fondateur de notre Sainte Église, que ta mémoire me guide et me soutienne et me conserve la digne fille de l'Humanité, de ce jour jusqu'à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il. »

(Note historique. — Le premier mariage positiviste fut célébré par Comte en juillet 1848. Au cours de la cérémonie « les époux, après une digne exhortation sur le mariage nouveau, ont signé tout en larmes le libre engagement du veuvage éternel. » Le jeudi 28 novembre 1850 Auguste Comte conférait « en présence d'environ vingt-cinq positivistes des deux sexes », et après un discours de deux heures, « le premier sacrement social, la présentation, au jeune enfant » issu de ce mariage. Les parents étaient de pauvres ouvriers. Deux ou trois ans plus tard, il fallait conduire à Bicêtre, comme Comte l'explique dans une lettre du 8 Frédéric 64, l'infortuné père, « tombé dans un état d'idiotisme sénile contradictoire avec son âge de trente-neuf ans. » Cet homme persévérant reçut enfin, sous la présidence d'Auguste Comte, « le samedi 1er Dante 65, l'inhumation pleinement positiviste au cimetière Montparnasse » ; et le grand prêtre de l'Humanité se préoccupa sans tarder de dégager sa veuve, « âgée seulement de vingt-cinq ans, belle et spirituelle », des liens du veuvage éternel.)

En ce qui concerne Kant, on peut remarquer que la révolution kantienne, en ce qui touche à la raison spéculative, est née de la plus légitime revendication : contre Hume et les sensualistes, qui réduisaient la connaissance à un simple enregistrement d'impressions, plus profondément même contre la conception toute *passiviste* de la connaissance qui régnait depuis Descartes, Kant a voulu avant tout restituer le rôle actif de l'esprit dans la connaissance. Et de cela nous ne lui ferons pas grief, nous qui tenons l'intelligence et l'intellection pour la vie par excellence. Mais ce que nous ne lui pardonnons pas, c'est d'avoir, en mettant la main dans ce colombier de la vérité dont Platon nous parle dans le *Théétète*, ramené un coucou mécanique au lieu d'une vivante colombe, je veux dire d'avoir confondu l'activité essentiellement vitale et immanente de l'intelligence avec la plus pauvre et infirme activité qui soit au monde, avec l'activité « transitive », l'activité *ad extra* propre aux choses non vivantes et aux agents mécaniques.

Connaître en effet, pour lui, c'est essentiellement unifier le multiple, imposer à la matière sensible les formes *a priori* de l'intuition pure, puis des catégories de l'entendement sous la direction des principes régulateurs de la raison, et ainsi *constituer l'objet* selon les lois de l'esprit. En un mot connaître c'est fabriquer l'objet, et la pensée est une usine, une usine à phénomènes. Saint Thomas, qui a poussé beaucoup plus loin que Kant l'analyse critique de la connaissance, savait que notre intelligence, n'étant pas intuitive comme celle des purs esprits, doit tirer elle-même son objet du donné sensible en le dépouillant du mode d'être individuel qu'il a dans les choses, puis le former au dedans de soi dans un concept, *formare objectum in verbo*, en ordonnant ses aspects intelligibles. Mais il avait compris que tout ce traitement infligé aux choses pour nous les rendre connaissables n'est qu'une condition indispensable du connaître humain, et nullement l'essence même du connaître, et qu'au reste il ne consiste point à fabriquer l'objet dans sa constitution intelligible, mais au contraire à amener à l'état de suprême actualité immatérielle et de suffisante distinction cela même qui est la chose au dehors de l'esprit. Disons qu'aux yeux d'un thomiste, Kant n'a gardé de la connaissance intellectuelle que la machinerie humaine qu'elle comporte chez nous, et qui une fois séparée de la vitalité essentielle de l'intelligence n'est pas plus la connaissance que des ossements ne sont la vie. — *Squelettes d'animaux et ossements de morts*, s'écrie Gœthe. Tout métaphysicien a éprouvé le poids de l'appareil discursif de la science humaine, et ressenti par là même le désir confus de quelque connaissance plus divine et plus pure. Mais s'il n'y avait dans la science que ces squelettes et ces ossements auxquels Kant veut la réduire, Faust aurait raison de désespérer, et de chercher dans les lumières d'en bas une compensation à la grande duperie de l'intelligence : *drum hab' ich mich der Magie ergeben...*

* * *

Quant à la pensée contemporaine, supposons qu'une jeune revue désireuse de copie ouvre une enquête et nous demande : quelles sont les tendances caractéristiques, non pas sans doute de notre époque prise en général, mais des quelques efforts qui apparaissent à l'heure actuelle comme proprement novateurs et riches de jeunesse? (Car à chaque moment de l'histoire on trouve quelques surgeons, importants par la qualité, sinon par la quantité, en lesquels la pensée humaine concentre la force et l'âcreté de sa sève.) A cette question chacun répondrait sans doute en découvrant parmi

ses contemporains les plus dignes d'intérêt les mêmes préoccupations qu'il éprouve lui-même. Je crois cependant ne pas manquer aux règles d'une observation impartiale en disant que les notes suivantes semblent caractériser quelques-unes des aspirations les plus significatives du moment présent, — on excusera ces trois mots en *isme*, dont le moindre inconvénient est d'être à la fois vagues et barbares, mais qui abrègent le discours : réalisme, intellectualisme, spiritualisme. *Retour au réel et à l'absolu, par les voies de l'intelligence, pour la primauté de l'esprit.*

Retour au réel et à l'absolu. — « C'est dans l'absolu que nous sommes, que nous vivons et que nous nous mouvons », a écrit (après saint Paul) M. Bergson. En réagissant contre les mythes idéologiques dont une incalculable misère humaine a déjà payé la malfaisance, et contre les dogmes d'une pseudo-science qui fut plus offensante à la raison que la pire ignorance, nous retrouvons bien des choses que nos grands-pères ont méconnues, hiérarchies naturelles de l'être, conditions éternelles de l'ordre. Les artistes et les poètes ne veulent plus être des mages et des dieux, — Dionysos ou Apollon, au choix, — mais de bons ouvriers, moins naïfs pourtant que Cézanne, hélas ; et ils sentent avant tout la nécessité de se *soumettre à l'objet*, si bien que ceux-là mêmes qui manifestent le moins de sympathie pour les théories « néo-classiques » sont en train de renouveler de la façon la plus agressive et la plus efficace, en fait, une conception de l'œuvre d'art qu'il faut bien avouer classique et française par essence.

Dans l'ordre social, je dirais, si, sentant ce que je dois à la sérénité du philosophe, je ne craignais avec grand tremblement tout ce qui pourrait ressembler à une allusion politique, — que ce souci du réel se manifeste chez ceux qu'on appelle réactionnaires comme chez ceux qui s'appellent révolutionnaires, chez les disciples de Georges Sorel comme chez ceux de Charles Maurras, par un remarquable *antidémocratisme;* et, — chez les seconds, — par un bienfaisant retour à la juste notion du *bien commun* de la cité ; et aussi par ces formes variées de syndicalisme qui essaient de rétablir dans le domaine économique des conditions conformes aux réalités humaines.

Dans l'ordre philosophique enfin, les promoteurs américains du néo-réalisme et du réalisme critique, M. Perry, M. Santayana et leurs amis, dénoncent les sophismes et les préjugés latents de l'idéalisme, s'attaquent avec une candide audace au dragon du kantisme, et rompent ses enchantements. En Allemagne Husserl et Driesch

retrouvent, au moins dans quelques-uns de leurs linéaments principaux, la logique et la biologie du grand réaliste Aristote. En France, après Lachelier et Boutroux restituant, plus ou moins heureusement, hélas, mais enfin restituant dans notre pensée la notion de la contingence, M. Bergson ruine le crédit du mécanisme, du phénoménisme, du parallélisme psycho-physique, il affirme l'existence du libre arbitre, il s'oriente vers les réalités suprêmes, il pressent ces réalités, il les atteindrait vraiment si calomniant lui aussi la nature du concept, et tournant contre le principe d'identité une main parricide, il ne substituait pas à l'intelligence et à la raison cette sympathie de l'instinct, cette petite extase psychologique qu'il appelle intuition, et ne pensait pas *durée* là où il faut penser *être*, pour aboutir à tout dissoudre malgré lui dans le changement sans rien qui change.

Je dis maintenant : retour au réel et à l'absolu par les voies de l'intelligence ; et je n'en veux pour preuve que le discrédit dans lequel est tombé chez nous, avec une rapidité extraordinaire, précisément l'anti-intellectualisme bergsonien, toute la partie de la pensée bergsonienne, malheureusement essentielle au système, qui méconnaît la vertu de ce νοῦς qu'Aristote appelait divin. Cet affaissement total et soudain du bergsonisme est bien symptomatique. « Retour à l'intelligence, écrivait en 1913 Ernest Psichari, qui avait goûté jadis à l'anti-intellectualisme bergsonien, retour à l'intelligence, qui est, en un sens, la plus grande des simplicités. » Aujourd'hui Henri Massis élève contre Barrès, France et Renan, avec une autorité et une vigueur incontestées, les revendications d'une intelligence qui prétend être autre chose qu'une pauvre petite pellicule posée à la surface des choses.

La jeune école artistique, par ses poètes, par ses peintres, par ses musiciens surtout, — je pense ici aux amis et disciples de Satie, — réagit avec bonheur contre l'impressionisme. Et sous les déguisements les plus imprévus on voit reparaître le goût de l'intelligence et des lucides constructions de la raison.

Mais quoi ! D'une façon beaucoup plus universelle et beaucoup plus profonde, c'est tout le public réfléchi qui dans le désarroi du monde actuel, sentant chanceler partout la civilisation, aspire comme à une nécessité de salut aux affirmations et aux principes, à la vertu discriminante, à la lumière efficace de la raison. Nous avons besoin de métaphysique beaucoup plus que de charbon, d'assainir nos valeurs d'échange intellectuelles bien plus encore que notre monnaie, d'établir notre vie en accord avec les lois de l'être

bien plus encore que d'assurer notre ravitaillement en farines, la question de la lumière des premiers principes est bien plus importante pour nous tous que la question du pétrole. Rien n'est plus saisissant que ce commun désir. Mais est-ce la philosophie moderne, la philosophie du *Comme Si*, comme on dit maintenant en Allemagne, qui pourra le satisfaire?

Enfin je dis que ce retour au réel est ordonné à la primauté de l'esprit. Il convient de remarquer ici que ce qu'il y a eu de plus vraiment neuf dans la philosophie depuis trente ou quarante ans, — je pense même à William James, pour qui je nourris néanmoins la plus solide antipathie, — et de même ce qu'il y a eu de plus élevé en qualité dans la poésie et l'art moderne (le rôle capital de Baudelaire n'a pas besoin d'être ici signalé), a été comme un voyage, — à travers quels marais souvent, et moyennant parfois une saison en enfer, ou un séjour dans la *maison des morts*, ou une condamnation au *hard labour*, — à la découverte du spirituel. Ah! Nous sommes loin de l'Olympe confortable de Gœthe. Nous sommes des enfants perdus, qui courons parmi les épines à la recherche de notre amour crucifié, et sans même savoir quel est celui qui nous appelle.

Il convient encore et surtout de remarquer l'immense besoin de spiritualité qui travaille en ce moment le monde. De ce besoin je vois un signe ténébreux dans le pullulement horrible de tant de maladives expérimentations de l'au-delà, et de tant de contrefaçons à bon marché de la mystique, mais je vois un signe lumineux dans l'humble redressement d'une grande multitude d'âmes, auxquelles l'Esprit qui crie : *Abba, Pater!* enseigne à prier dans le secret.

Si maintenant l'on prend garde aux grands aspects systématiques de la philosophie thomiste et à ses caractères fonciers, on devra bien reconnaître que toutes les aspirations dont je viens de parler, — et qui constituent en somme une forte réaction anti-matérialiste, ou un retour vers l'intelligible et vers les hiérarchies formelles de l'être, — sont comme de lointaines, oh! très lointaines prédispositions à la pensée thomiste. Seule en tout cas la forme intellectuelle de la métaphysique thomiste est en état de les intégrer, en nous apprenant à conquérir intelligiblement le réel et à nous fier pleinement à l'objectivité de la connaissance sans verser cependant dans un dogmatisme naïf, à aimer souverainement l'intelligence sans tomber dans le rationalisme, l'ordre et le service du bien humain sans renoncer aux libertés des activités désintéressées, la continuité de la tradition sans avoir peur du nouveau et du mouvement, enfin à

orienter toute notre spéculation vers la suprême sagesse, qui est œuvre de l'amour.

Je n'ignore pas que l'on pourrait relever, dans les préoccupations contemporaines, beaucoup d'autres tendances encore que celles dont je fais état présentement. Mais il suffit que celles-là existent, et elles existent bien. Et même, si l'on considère, dans une direction tout opposée, ce qu'il y a d'acquis, je ne dis pas dans le freudisme (qui me paraît, comment dirais-je, un *tic* de psychiatre et un *acte manqué* de la science), mais dans les méthodes cliniques des psychanalystes, — je ne dis pas dans le système littéraire qu'engendrera peut-être, hélas, l'œuvre de Marcel Proust, mais dans l'étonnante vision introspective qui lui était propre, — je ne dis pas dans les hypothèses de l'école sociologiste, mais dans les matériaux amassés par elle, — je ne dis pas dans le matérialisme historique et le néo-marxisme de Sorel, mais dans sa méthode d'investigation, — on doit affirmer que le thomisme, parce qu'il distingue dans l'homme et dans les choses humaines, comme dans toute réalité terrestre, — outre l'aspect qui relève de la *causalité formelle*, c'est-à-dire de tous les principes ordonnateurs et hiérarchisants qui tiennent les choses dans l'être, — un aspect qui relève de la *causalité matérielle*, c'est-à-dire des potentialités réceptives qui ne subissent la loi du supérieur qu'en y mêlant les exigences et les contingences de l'inférieur, on doit affirmer que le thomisme est seul capable de réconcilier — en les rectifiant — ces efforts d'approfondissement d'une analyse matérielle des choses avec les tendances beaucoup plus significatives qui visent à restituer partout le formel et le spirituel.

Et certes je n'ai pas la naïveté de croire que la philosophie thomiste est à la veille de s'imposer universellement au monde moderne. Je crois le monde moderne beaucoup trop malade pour cela, et je crois aussi, je l'avoue, le thomisme trop élevé en intellectualité, et donc trop difficile à notre intelligence humaine. Nous ne demeurons jamais longtemps dans la lumière, nous sommes portés par notre faiblesse native à lui préférer la nuit, ou le demi-jour. *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* Mais l'essentiel, c'est que la lumière passe parmi nous, et que ceux qui l'aiment la reconnaissent.

JACQUES MARITAIN.

(*A suivre.*)

LES BEAUX-ARTS

LE SALON DE 1923

POUR la première fois depuis 1889, la Société des Artistes français et la Société nationale des Beaux-Arts ont groupé leurs expositions respectives pour former le « Salon de 1923 ». Disons-le tout de suite, et sans ambages, ce Salon n'offrirait, à qui voudrait y chercher une vue générale de l'art français, que de bien pauvres et décevantes images. Ce qui frappe d'abord le visiteur, pour peu qu'il n'ait point vécu complètement retranché des idées, des sentiments, des modes et des nouveautés de notre époque, c'est l'indifférence, ou l'ignorance, dans lesquelles vivent et travaillent ces artistes, à l'égard des mouvements intellectuels ou esthétiques qui ont marqué ces cinquante dernières années. Il est visible que pour beaucoup d'entre eux, tout ce qui a été réalisé, tenté, ébauché depuis l'impressionnisme, est considéré comme nul et non avenu.

Imagine-t-on un conservatoire de poésie où serait enseigné, pratiqué et conservé soigneusement l'art poétique des rhétoriqueurs, et cela dix ans après le triomphe de la Pléiade. Le « Salon » représente quelque chose d'analogue, une sorte de vase clos ou les « jus » de l'École ont tourné au fade, sous prétexte de *peinture claire.* En l'an de grâce 1923, il faut aller au « Salon » pour voir des ombres violettes ! ces fameuses ombres violettes qui n'ont eu droit de cité à l'École des Beaux-Arts qu'après avoir traîné sur les murailles des brasseries « modern-style ». Autre vieille nouveauté : cette facture d'affiche et ces procédés de pochoirs, ce modelé stylisé et découpé, ou cerné

d'un gros trait noir, véritable chancre de l'art décoratif, et tous les effets du même ordre que le Salon d'Automne n'oserait plus accepter, cela sévit au « Salon », s'enseigne même dans les écoles et notamment à Alger où professe M. Cauvy. On ne saurait imaginer rien de plus commun, en fait de goût, ni de plus facile en fait de métier. Le « Salon » qui se flatte d'être conservateur, et qu'une partie du public — à vrai dire beaucoup moins importante que naguère — considère comme le conservatoire de la bonne peinture et des saines traditions, ne conserve que les plus fâcheux exemples du plus faux modernisme, de cette peinture démocratique encouragée par les Dujardin-Beaumetz, où les chirurgiens et les savants d'almanach avec leurs autopsies et leurs cornues, les braves prolétaires et les vieux de l'hospice, témoignaient des nobles préoccupations sociales et, comme on disait, « largement humaines », de l'artiste.

En la personne de M. Jules Adler, qui vient aux dernières nouvelles de décrocher la grande médaille, le jury a tenu à récompenser l'un des tenants de cet art prétentieux et démodé, que le talent de Carrière ou de Constantin Meunier ont rendu à peine supportable.

Ce n'est pas qu'il vienne à l'idée de personne de déconseiller aux peintres la représentation des gestes des métiers. Tous les efforts humains dans la lutte pour l'existence peuvent fournir de bons sujets ; mais à la condition que le parti pris didactique, les préjugés primaires, ou je ne sais quel pessimisme de « chanson vécue », ne vienne obscurcir ou fausser l'imagination de l'artiste.

A cet égard on doit reconnaître au peintre audomarois Jules Joëts le mérite de la simplicité et de l'émotion. Sa *Messe d'enterrement à l'asile des vieillards* est un morceau composé avec beaucoup de patience et de scrupule. Le caractère des personnages est exprimé avec beaucoup de force, par un homme qu'on sent de leur race et de leur pays, et avec une sympathie clairvoyante et pitoyable qui ne laisse pas d'émouvoir. Aussi bien a-t-on le sentiment très net de l'inutilité absolue de toute critique, en face d'une pareille œuvre, où la plupart des peintres des nouvelles écoles ne verraient qu'un exercice d'école. M. Jules Joëts est certainement convaincu qu'il continue la tradition de Rembrandt et de Franz Hals, tout de même que M. Bonnat se croyait le fidèle disciple de M. Ingres.

M. Joëts, dans l'ordre des compositions, ou comme on disait naguère des « grandes machines », représente le meilleur. C'est un autodidacte de la peinture. M. Cormon, qui est professeur et membre de l'Institut, représente le pire. C'est donc un conservateur ; or il a voulu se mettre au goût du jour et sa *Source* marque le début de sa nouvelle manière. M. Cormon peint *clair* à présent, dans la gamme des affiches,

que les grands magasins de nouveautés commandent à M. Brunelleschi. Voilà les modes esthétiques qui tourmentent l'esprit des « maîtres » de notre école officielle. C'est la ville de Paris qui a commandé ce carton de tapisserie. Il reste à souhaiter que les difficultés financières du moment en fassent ajourner l'exécution.

La production de nos manufactures nationales n'est déjà pas si brillante, témoin l'exposition de Sèvres, qui passe en fadeur, en mauvais goût et en misère plastique, tout ce qu'on peut imaginer. Je n'ai pas coutume de pâmer d'admiration devant les chefs-d'œuvre de nos artistes décorateurs, mais il faut bien avouer que les pièces que nous montre la manufacture de Sèvres ont leur place marquée aux « warrants » ou au « rayon d'art » des bazars de troisième ordre. Il y a là un scandale sur lequel il est vain de fermer les yeux. Puisqu'il appartient à un ministre de décréter la restauration des humanités, il n'est pas tolérable que des manufactures d'État, dont la représentation est le fruit d'un passé glorieux, et dont la marque engage le renom artistique d'un pays, puissent tomber à ce niveau, sans qu'une réforme profonde et radicale intervienne. A quoi bon exposer des millions dans l'entreprise hasardeuse de l'Exposition des Arts décoratifs de 1925, si de vieilles institutions, qui jouissent encore à l'étranger d'un crédit rétrospectif, ne sont pas mises à même d'exploiter la vogue que notre art contemporain, notre art vivant, connaît aujourd'hui par tout l'univers.

Qu'on veuille bien excuser ces considérations d'ordre général, et leur amertume. Celle-ci n'est point voulue, ni forcée. Quiconque ne sacrifie pas au démon de l'anarchie et à la passion du désordre éprouve une véritable tristesse à considérer le fléchissement des cadres de la vie artistique d'un pays, la désuétude d'organismes vénérables, qui, détenant une part de cette puissance intellectuelle qu'est la tradition, loin de l'employer à bon escient la détournent ou la gâchent. « Artistes français », « Société nationale ». De tels noms donneront à penser qu'ici l'art français, national, est montré tel qu'il est en réalité, à l'heure présente, inspirateur et régulateur de l'art universel. Au *Salon d'Automne* et au *Salon des Indépendants*, auxquels on a reproché d'être trop accueillants aux étrangers, ceux-cisont à leur place et l'importance de leur apport est, dans l'ensemble, bien mesurée.

Au « Salon » il n'y a qu'une seule œuvre de premier ordre, et qui fait figure de chef-d'œuvre, c'est l'envoi de M. Foujita. Je prise fort le talent de M. Foujita. Dans un temps où le faire le plus lâché estencore de mise, il s'est attaché à la technique la plus ardue et la plus minutieuse. A la fausse naïveté puriste, au dessin caricatural des

déformateurs ingristes, il a opposé ce modelé par le contour, qui emprunte la vie à la justesse du trait et de l'arabesque expressive. Un Matisse, un Dufy, un Segonzac dans ses dessins, ont souvent réussi avec bonheur ce miracle ; M. Foujita n'a eu qu'à suivre l'instinct de sa race pour exceller dans cette calligraphie à l'aquarelle où personne ne se flatte de l'égaler. Ce *Portrait de l'artiste et de sa femme* est assurément remarquable, mais il est permis de penser qu'à l'*Automne* ou aux *Indépendants* il n'eût pas été la merveille exceptionnelle qu'il est ici. En vérité, cette tentative de Salon unique a passé le but. Le « Salon » de 1923, c'est le Salon du tableau unique !

Ce n'est pas à dire qu'on ne rencontre pas dans cette exposition des tableaux dignes d'éloges. A défaut de génie, de fantaisie, d'imagination, la conscience professionnelle ou la simple habileté suffisent à distinguer nombre de portraits : celui de *Mme Péguy*, par Jean-Pierre Laurens, est d'une gravité sévère et triste ; le *Léon Daudet* de M. Joron est d'une ressemblance un peu brutale.

Grâce à M. Paul-Émile Bécat, au dessin véridique et appliqué, MM. Valéry Larbaud et Jules Romains seront familiers à un public qui voudra peut-être connaître leurs ouvrages. Mlle Breslau et M. H. de Beaumont se recommandent aussi par de solides qualités. Deux victimes de la mode, J.-G. Domergue aux Artistes français et Van Dongen, à la Nationale. Le dernier a galvaudé les dons les plus brillants ; l'autre n'avait rien à perdre. Parmi les paysagistes, Seyssaud, Chapuy, Foreau, William Pratt, et même Adler qui sait être sensible lorsqu'il n'entreprend pas de « grandes machines ».

Tout cela est peu de chose, en vérité, et dans l'ensemble, le « Salon de 1923 » est un véritable néant pictural.

***

La sculpture est mieux partagée. Si les récompenses officielles jouissaient encore de tout leur prestige, il faudrait se féliciter de voir couronner l'effort de M. Landowski. Les *Fantômes* produiront tout l'effet qu'on peut attendre d'une conception de cet ordre, dont le caractère sentimental est facilement accessible au public. Mais l'artiste s'est gardé de toute grandiloquence et de tout accent mélodramatique, les parties de nus et les vêtements militaires sont traités avec une égale sobriété qui donne au monument une unité assez ample. A la Nationale, on a pu admirer la maquette du *Monument de la pointe de Grave*, qui doit être élevé en souvenir de l'arrivée des soldats américains sur notre sol. Cette œuvre colossale sera exécutée en collaboration par MM. Antoine Bourdelle, Navarre et Veutre, sous la direc-

tion de M. Bartholomé. La silhouette en est nettement découpée, pour autant qu'on en peut juger sur la maquette, qui n'a pas moins de dix mètres de hauteur, et les formes principales ont cette plénitude et ce noble mouvement que M. Antoine Bourdelle, seul de tous nos sculpteurs vivants, paraît capable de leur garder dans leurs plus vastes proportions.

*
* *

Comme il est d'usage, ce Salon comporte des rétrospectives. Celle de Jean-Paul Laurens ne saurait donner matière à aucune réflexion, et ne modifie pas l'idée qu'on se fait d'un artiste probe, mais ennuyeux. Ravier est un peintre autrement intéressant et qui mérite d'être mieux connu. Il y a enfin l'exposition d'ensemble de M. Forain. La place que tient cet artiste, dans la vie anecdotique et dans la petite histoire de ces vingt dernières années, est considérable. Au point de vue pictural il se place à la suite de Degas, c'est-à-dire en marge du mouvement qui entraîne les peintres vers un art renouvelé. Si l'accent de ses légendes est toujours aigu et personnel, la vigueur et l'âpreté vantées de son dessin le montrent très loin de Daumier, son modèle.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

FORAIN

L'entrée de Forain à l'Institut fait du bruit, et devait en faire. S'il est toujours difficile de porter sur un artiste ou un écrivain un jugement destiné à être celui de l'avenir, il y a dès à présent, pour Forain, quelque chose qui s'impose avec la brutalité d'un fait, c'est que toute notre chronique sociale, politique et morale de ces quarante ou cinquante dernières années pourrait tenir dans ses légendes, comme dans une collection de médailles. Depuis celle des politiciens et des mères galantes jusqu'à celle des gens du monde et des ploutocrates, en passant par les faubourgs, les tripots, les coulisses et les académies, toute la secrète psychologie d'une certaine fin du dix-neuvième siècle et du commencement du vingtième s'y trouve impitoyablement condensée. Elle tient toute dans les cris ou les apartés qui résument, au bas du dessin, le mystère ou la grimace des figures.

Quelle figure et quelle physionomie peut bien avoir lui-même l'artiste et l'observateur qui a fouillé, d'une façon si merveilleusement sagace, les physionomies et les figures de ses contemporains?

Le Forain d'aujourd'hui, chargé de succès et d'honneurs, ce Forain triomphant qui a succédé au Forain militant, et qui l'a mérité, a donc le visage rasé, assagi et légèrement fleuri, d'un bon vieux curé gras et fin. Mais l'œil noir et d'une ironie toujours pétillante, sous la paupière pourtant devenue discrète, et le légendaire sourire de biais, estompé seulement d'un malicieux embonpoint, n'ont toujours pas cessé d'an-

noncer le terrible Parisien. Nous sommes d'ailleurs encore assez nombreux qui nous rappelons, voilà dans les vingt-cinq ans, un Forain déjà célèbre, et qui portait toute sa barbe. C'est au retour d'un voyage aux Etats-Unis qu'il nous revint avec cette nouvelle figure, où il avait raturé la nature dans sa propre personne, et où nous ne le reconnaissions même pas dans le premier moment.

— Comment, c'est vous?

— Mais moi-même!...

— Non, dis donc, voyons, ça n'est pas possible, ça n'est pas toi?

— Mais si, c'est moi!

Et il riait... L'œil noir, dans ce masque rasé, et alors jeune, mince et pâle, n'en était d'ailleurs que plus aigu, et le rire de biais, que rien ne voilait plus, ne s'y détachait que plus satirique, avec des dents plus visibles.

— Eh bien, lui demandait-on, voyons, et l'Amérique?

Le rire de biais se faisait alors encore plus strident et, par une allusion aux moralistes et aux esthètes du Boulevard qui aimaient, à Tortoni et ailleurs, à enseigner leurs doctrines et leurs principes d'art devant les bocks, le voyageur répondait avec un hochement de tête :

— L'Amérique?... Ah! Ah!... On n'y voit pas de cafés!... Ça n'est pas un pays pour les penseurs!

Ces petits dialogues avaient lieu au Figaro, *dans le bureau de l'excellent Calmette qui n'arrivait pas à comprendre cette transformation du Forain que nous avions vu jusque-là. Avec sa barbe, il lui paraissait charmant. Rasé, il lui semblait inquiétant.*

Et le bon Calmette ne cessait de répéter, de son ton conciliant et doux :

— Enfin, comment Forain a-t-il bien pu couper sa barbe?...

Forain, qu'on pourrait se figurer, d'après les caractères profonds de son talent, comme nourri de la moelle des Tacite, des Martial et des Juvénal, n'a cependant jamais reçu que l'instruction élémentaire. Malgré la virulence contemporaine, tantôt faubourienne, tantôt cercleuse et tantôt salonnière, selon les milieux évoqués, avec laquelle sont coulées ses incomparables légendes, pas un artiste, ni un écrivain de nos jours, ne rappelle pourtant, au même degré que lui, même à travers l'argot, les vieux pamphlétaires et les impitoyables épigrammatistes de Rome. Non qu'il ait jamais paru les imiter, mais parce qu'il semble, à chaque instant, et sans même s'en être jamais douté, avoir respiré leur atmosphère et frotté ses crayons à leurs tablettes. D'où peut donc bien provenir cette énigmatique et lointaine parenté satirique, cet inconscient et mystérieux atavisme intellectuel?

La puissante et profonde tradition française, la tradition par excel-

lence, celle où s'additionnent toutes les autres, les plus sages, les plus antiques et les plus vivifiantes, est la Religion, et Forain, dans son enfance, jusqu'à son adolescence, fut un bon élève des Frères des Ecoles chrétiennes. Il fit chez eux toutes ses petites classes, eut ensuite pour premier professeur de dessin un maître dont il devait toujours conserver le culte, et qui était à la fois le plus religieux des hommes et le premier des artistes, Jacqueysson de la Chevreuse. C'est en partant de cette éducation et de ces origines morales, en se reportant à ces premiers souvenirs, avec ce qu'il en emportait de tradition totale, et ce qu'il avait en lui de clairvoyance innée, de génie naturel véritablement perçant, qu'il traversait ensuite tant de milieux divers, y puisait l'énorme quantité d'observations qu'il savait y découvrir, et ne cessait d'évoluer vers le point où il est arrivé.

Comme presque toute la jeunesse de sa génération, Forain s'est d'abord trouvé jeté, par le vent de son époque, dans le monde révolutionnaire, et personne, plus tard, n'a su le peindre comme lui, lorsqu'il en a retrouvé les hommes au pouvoir. Il les connaissait à fond, et les avait vus dans les caboulots avant de les revoir dictateurs ou présidents du Conseil. Un de ses dessins les plus célèbres représente les préparatifs d'un grand dîner officiel. La table est dressée, le couvert est mis, tout le personnel des huissiers et des domestiques est là, en grande tenue, attendant les ordres, quand une grosse femme à mine de poissarde sous son opulente toilette, copieusement décolletée et ballottante sous ses magnifiques bijoux, et qui est la propre femme du ministre, se demande avec une aigreur embarrassée : Où f......-nous le Nonce? *Le lecteur superficiel, uniquement préoccupé de s'amuser, n'a jamais vu là qu'une drôlerie. Dans cent ans d'ici, les lecteurs sérieux, s'il en reste, y verront un demi-siècle, et peut-être davantage, de notre histoire religieuse.*

La vision de Forain, en effet, a comme une acuité chirurgicale qui pénètre la chair jusqu'à l'os. Elle ressemble au coup de bistouri infailliblement donné au bon endroit, et sous lequel perce l'abcès caché, plus ou moins vaguement senti, mais qu'on ne voyait pas. Un mot ou une boutade, de la part d'un dîneur dans un restaurant, d'un invité dans un bal, ou d'un sénateur en conciliabule avec un collègue dans un couloir, une simple expression de l'œil ou du coin de la lèvre dans le profil ou le trois-quarts de la figure, et tout un monde d'égoïsme, de vanité ou de basse perfidie vous est révélé, là où vous ne l'auriez même pas soupçonné sans la légende et le dessin!

— Ah! me disait un jour l'auteur du Fifre, *de* Psst ! *de* Doux Pays, *de* la Comédie parisienne, *de* Vous, Eux et Nous, *et de bien d'autres albums, quel beau mufle j'ai vu ce matin au restaurant!... Il criait*

au garçon : « Mais apportez-moi donc mon *Pontet-Canet! Vous ne m'avez pas apporté* mon *Pontet-Canet!* » *Ah!* mon *Pontet-Canet!...* Mon *Pontet-Canet!...* Son *Pontet-Canet!... Il ne demandait pas* du *Pontet-Canet, mais* son *Pontet-Canet!... Ah!* mon *Pontet-Canet!* Son *Pontet-Canet!... Etait-ce bien d'un mufle! Ah! le beau mufle!*

Ce mon, *chez ce bruyant lourdaud, vraisemblablement passé sans étape de la crèmerie à trente sous au restaurant à grands prix, ce* mon *était tout un monde, mais un monde qui demandait un Forain pour être découvert. Car le vrai satiriste ignore ou dédaigne la fantaisie. Il découvre tout, mais n'invente rien.*

Forain, depuis quelques années, n'a-t-il pas un peu changé de manière, et le Forain d'aujourd'hui est-il bien resté le Forain d'il y a seulement vingt-cinq ans? Comme le premier Forain barbu nous était déjà, un jour, revenu jadis sans barbe d'Amérique, un dernier et nouveau Forain ne nous est-il pas aussi revenu de la guerre? Mais chacun ne change-t-il pas toujours avec les années, et ce qui a changé, depuis bientôt dix ans, et profondément, ce qui ne se ressemble plus, n'est-ce pas surtout le monde lui-même? Comment légendes et dessins auraient-ils pu dès lors rester identiques?

— Allons, nous disait autrefois Forain devant certaines scènes de la vie courante où la farce parisienne battait son plein, allons, une poignée de main dans l'abîme!

Et il voyait juste en voyant dans la vie d'alors un abîme de comédies. Y voit-il moins juste aujourd'hui en nous laissant apercevoir, dans la brume des silhouettes et des fantômes de ses dessins, un abîme de tragédies?

MAURICE TALMEYR.

Au Maroc : Le Protectorat et la tradition française.

Les premiers jours du printemps auront vu de grandes choses au Maroc : la côte inhospitalière de Casablanca rendue désormais accessible aux plus gros bateaux, la voie ferrée relier Fez et Rabat, et, le branle-bas de la manœuvre finale qui, si elle ne nous livre pas le Maroc tout entier, nous permettra du moins de le tenir en main, de parfaire son organisation et d'y récolter les fruits de la paix. Ainsi, en douze ans, et en dépit de la guerre européenne, une œuvre immense a été accomplie là-bas dont personne, à son commencement, n'eût osé fixer le terme, tant elle paraissait difficile, périlleuse et embrouillée, une œuvre complète, une et ordonnée, dans

son vaste dessein et jusque dans ses détails, selon une idée claire et méthodique.

« Votre Maroc, protestera un sceptique, est une œuvre toute personnelle. C'est un phénomène d'irradiation de la personnalité d'un grand chef. Mais, celui-ci disparu, que deviendra sa conquête? Qui en maintiendra l'esprit? Le charme sera rompu dès que la pensée directrice n'aura plus cette assurance et cette fidélité à soi-même, sans parler du prestige inouï de sa séduction. Ne vous pressez donc point tant de juger cette construction audacieuse. Laissez le temps en faire l'épreuve. »

— « Sans doute, répliquerons-nous, cette œuvre est celle d'un homme et de ses idées. Mais des idées fausses eussent-elles déjà produit de tels résultats? En politique, comme en science, la méthode seule permet d'ordonner et de gouverner les faits. Or, ici, la méthode, longuement éprouvée, lie à cette heure si étroitement le Maroc à la France — liens d'intérêt et liens de sentiment — qu'elle apparaît désormais comme la seule possible. Notre protectorat est aujourd'hui plus qu'une formule. Il est une tradition dont il a déjà la force profonde. « Lorsque, a écrit Montesquieu, les principes du gouvernement sont une fois corrompus, les meilleures lois deviennent mauvaises et tournent contre l'État; lorsque les principes en sont sains, les mauvaises ont l'effet des bonnes : la force du principe entraîne tout. »

Certes, il reste encore beaucoup à faire au Maroc. Mais les colonnes de base en sont solidement posées, et, si aucune main maladroite ne vient y toucher, pareilles aux cariatides des temples grecs, elles porteront allégrement l'avenir.

Un livre, plein d'agrément, d'Alfred de Tarde nous apporte, sur cette œuvre marocaine, un témoignage opportun, dont le titre même de l'ouvrage : *le Maroc école d'énergie* (1), exprime avec force le sentiment.

« Une vérité m'apparaît certaine, dit l'auteur, c'est que, si la suprême raison de l'effort colonial, c'était en effet d'écouler des produits et de gagner de l'argent, nous n'aurions point, nous autres Français, imprégnés d'idéalisme latin, poursuivi avec tant de ténacité une œuvre colonisatrice aussi étendue, aussi remarquable que celle de ces quarante dernières années.

« Il a fallu, pour qu'elle ralliât nos forces et suscitât notre activité, qu'elle s'appuyât, et peut-être à notre insu, sur un sentiment réel et profond.

« ...On colonise pour s'enrichir, dites-vous? Oui, c'est là le but individuel, apparent, immédiat, — et cependant, à mon sens, ce n'est qu'un moyen dont se sert la race pour des fins plus lointaines et plus hautes.

(1) Un volume de la collection *les Problèmes d'aujourd'hui*, Plon, éditeurs.

« ...Or, cette force intérieure qui nous a poussés vers l'expansion coloniale, c'est, je crois, le besoin d'un dérivatif à notre impérialisme traditionnel meurtri par la défaite de 1870, — *c'est une révolte des énergies étouffées de notre race.*

« ...Si, pendant de longues années, nous n'avions pas eu nos colonies, ces vastes terres nues où s'exaltent les rêves latins, en quel lieu, je le demande, se fussent développés ces dons d'initiative et de construction, ce goût d'appeler à la vie ce qui sommeille, de créer de l'ordre dans le chaos, que nous avons hérités des proconsuls de l'ancienne Rome? Où les êtres d'élite, ceux qui avaient encore le goût de l'action et du commandement, eussent-ils exercé leur volonté? Où se fût cultivé le goût du risque et de l'aventure, de tous ces beaux dangers, comme dit Platon, qui font l'attrait de la vie? »

« Instrument de régénération morale, politique, économique, c'est ainsi qu'un homme d'action (1) calcule la valeur de ces terres nouvelles. Leur richesse véritable n'est pas dans les gisements cachés sous leur sol, ni l'abondance de leurs fruits, mais dans leur action sur nous-mêmes. »

Voilà l'interprétation morale de notre effort colonial, voilà le thème et le grand objet de ce petit livre auquel le Maroc sert d'illustration. J'y souscris sans réserve. Mais je ferai à Alfred de Tarde une petite querelle à propos de ce qu'il appelle *notre impérialisme traditionnel.*

L'idée m'en paraît juste et non pas le mot. Ce n'est pas qu'il me fasse peur. Mais, tel qu'on l'entend d'ordinaire, il est germain, c'est-à-dire violent et guerrier, ou anglo-saxon, c'est-à-dire essentiellement pécuniaire et marchand. Ces deux acceptions modernes de l'antique *imperium* impliquent l'une et l'autre un élément humain qui n'est pas nôtre et pour quoi je le répudie.

A vrai dire, Napoléon excepté, il n'y eut jamais d'impérialisme français. Rares, parmi nous, furent ceux qui rêvèrent d'une hégémonie européenne : un Pierre Dubois, un Sully, un Sieyès... Toute l'histoire de France concourt à l'unité nationale, et ne va pas au delà, ni dans l'ambition de ses rois, ni dans la pensée de ses politiques. L'idée d'un Richelieu est contraire à l'impérialisme, et l'orgueil même de Louis XIV n'en fut point atteint. Au reste, il suffit de regarder sur une carte l'emplacement des champs de bataille de la monarchie française : Bouvines, Rocroy, Denain, Fontenoy sont tous situés en pleine terre de France.

« Des guerres sans doute, écrivait Joseph de Maistre, mais en vue d'un équilibre, de la civilisation, de la constitution d'une forme et d'une unité dont dépendait la paix européenne. » Le génie de la France s'oppose à l'esprit de conquête, ou, si l'on veut, notre esprit de conquête est bien différent. Raison, sens politique, huma-

(1) Voir LYAUTEY, *Lettres du Tonkin et de Madagascar.*

nité, mesure, ce « charme séculaire » tant vanté, le sentiment du juste, une sympathie acquise à tout et à tous, et puis encore ce désir si féminin de plaire : voilà nos vertus d'expansion, voilà nos armes, voilà nos procédés habituels de domination.

Or, s'il est une formule de colonisation qui s'accorde à notre passé et renoue la tradition, c'est bien celle du protectorat tel que nous l'appliquons au Maroc ; et je pense qu'il n'est pas excessif d'y voir, en quelque sorte, la continuation de l'esprit qui inspira la politique traditionnelle de la France et fonda l'Europe cosmopolite et presque française du dix-huitième siècle, à laquelle a succédé, par la faute d'un autre esprit, l'Europe divisée, nationaliste et belliqueuse du dix-neuvième siècle.

« Vous savez ce que c'est que le protectorat. C'est une méthode de gouvernement qui, au lieu de détruire les organes vivants d'un peuple pour les remplacer par des institutions étrangères, sauvegarde précieusement son pouvoir légitime, ses lois, ses mœurs, sa religion, et se contente de leur superposer une organisation de contrôle et d'ordre. C'est un peu le procédé de la greffe, qui conserve la plante vivante, enracinée au sol, mais lui infuse une vie nouvelle. Le protectorat ne détruit rien, il respecte tout ce qui est digne de vivre. Et non seulement c'est la politique économique la plus habile, celle qui assure aux forces existantes le meilleur rendement, mais c'est aussi la plus sûre méthode pour élever les peuples soumis et développer les richesses originales de leur âme. Car où s'appuyer, à quoi de fixe et de solide, pour préparer l'avenir d'une race, si l'on commence par ruiner les assises de l'être, les mœurs, les croyances, toutes ces alluvions spirituelles lentement déposées par les âges? » (A. de Tarde.)

Cette définition du protectorat suffit à en montrer les difficultés. Conquérir un peuple par les armes est relativement facile. Vivre avec lui, le conseiller, l'administrer suivant ses coutumes et ses libertés, est fort malaisé. Il y faut de la finesse et du bon sens, du savoir et du jugement, du tact, de l'urbanité, de la souplesse, et, de la part de celui qui commande, un grand prestige et une générosité qui se communique à tous les degrés.

Vous n'êtes pas quitte avec ce peuple que vous avez pris en tutelle et vis-à-vis duquel vous avez des obligations, si vous lui avez donné des cadres et des lois, une organisation et un outillage. Tant qu'il ne possède pas la paix morale et la stabilité politique, vous n'avez rien fait.

Dans cette collaboration délicate, une union étroite est nécessaire. Mais qu'est-ce qui peut unir? sinon l'intérêt ou l'amitié. Une bonne politique sait accorder l'une et l'autre.

Surtout ne vous croyez pas dispensé de la loyauté, car ce qu'il convient avant tout de créer entre ces deux peuples qui s'associent

et se mêlent après s'être affrontés, c'est peut-être moins une curiosité sympathique qu'une estime réciproque.

Voilà ce qui me fait dire que cette forme de conquête, tant par l'esprit que par la manière, convient admirablement au caractère français.

Je ne crois pas que Rome, qui a appliqué le protectorat, y ait excellé. Les Latins, a dit Anatole France, étaient des cultivateurs qui faisaient des guerres de cultivateurs.

L'Angleterre, encore qu'elle prétende l'avoir inventé, le pratique différemment. Sans doute elle s'efforce de se faire pardonner son joug par des bienfaits matériels incontestables. Son administration est honnête et juste. Mais, si elle les laisse vivre, elle a trop le dédain des institutions indigènes pour leur accorder autre chose qu'une neutralité condescendante. Elle manque de liant et de loisir psychologique. Si bien que, même lorsqu'elle fait la prospérité des peuples qu'elle gouverne, elle ne gagne jamais leur amitié, et s'en moque.

Nous-mêmes n'avons pas toujours montré cette intelligence, cette dignité et ces soucis du cœur dont le Maroc donne de si beaux exemples. Le rationalisme, qui eut longtemps les faveurs de l'État, nous a valu plus d'un vilain échec. Mais la vertu officielle de cette doctrine paraît aujourd'hui épuisée, et l'on a pu entendre récemment, au Palais-Bourbon, le ministre des Colonies s'opposer avec fermeté à cette dangereuse « assimilation » dont M. René Boisneuf vantait, non sans quelques raisons personnelles, les bienfaits.

— Sans l'assimilation, disait-il, où serais-je? — Sous mon cocotier.

— Hé, monsieur! croyez-vous vraiment que tous les gens de couleur soient faits pour être députés au Parlement français?

L'assimilation ne se commande pas. Elle se fait d'elle-même par la vertu de ce qui est supérieur. Quand deux civilisations se trouvent en présence, il faut laisser agir les forces de l'esprit et avoir l'air de tout attendre d'un échange de services matériels. Toute autre politique ne donne que des déboires. La Révolution française, qui tenta la conquête intellectuelle du monde, a réveillé partout les particularismes que la douceur des mœurs du temps et le progrès des esprits avaient apaisés.

En parcourant dernièrement une de nos colonies, j'apercevais, à tous les carrefours des villes, des indigènes dévoyés étalant des vices qui ne sont même pas les leurs. Ils n'appartiennent plus à leur civilisation, et ne connaissent de la nôtre que ses excès. Voilà ce qu'on obtient à vouloir tout égaliser.

Laissons donc à chacun ses goûts, ses mœurs, sa condition. Notre supériorité, si elle est réelle, ne saurait tarder à faire ses preuves. Mais qu'elles soient dues aux seuls ascendants du mérite et de l'amitié.

Nous sommes allés au Maroc parce que notre sécurité l'exigeait, et le protectorat nous y fut imposé par les traités. Mais je prétends que, même si nous y étions les maîtres absolus, c'est cette forme de

gouvernement qu'il faudrait y pratiquer, parce qu'elle est la plus conforme aux réalités, la plus équitable, la plus noble, et, si l'on considère notre faible natalité et les fins que nous nous proposons, la seule raisonnable.

Certains ne veulent voir dans l'œuvre de la France au Maroc qu'une création originale du maréchal Lyautey. Originale, certes, cette œuvre l'est éminemment, en ce sens que je ne vois personne d'autre qui pût aujourd'hui la signer. Mais si elle était à ce point personnelle que sa réussite ne tînt qu'au bonheur, à la fantaisie inventive ou à la séduction de son auteur, elle n'aurait aucune chance de lui survivre. Or j'ai déjà dit que je la tenais pour solide ; et, sans méconnaître le charme particulier qui sert et pare l'idée, je la crois, en soi, vraie, juste, politique.

Au lieu de les emprunter à quelque doctrine, M. le maréchal Lyautey a eu le privilège et la vertu de tirer ses principes d'action de l'action même. La colonie fut pour lui une école de jugement, de commandement et d'audace. C'est au contact de la matière qu'il s'est formé : *Homo faber, homo sapiens.* Son intelligence n'a été faussée par nulle discipline d'école, ni embarrassée d'aucune de ces pauvres idéologies dont les meilleurs de nos jours sont infestés.

Ce n'est pas tout. Sans doute, sa jeunesse a subi certaines influences d'hommes d'élite ; mais les meilleures tiennent peu de place dans sa formation : il appartient à sa génération par l'ensemble de ses goûts, et non pas de ses idées. Ce qui le distingue, c'est qu'il n'est pas un homme de la troisième République, — bien qu'il ne lui soit pas hostile, — ni de la démocratie. Sa magnanimité, ses manières, sa tolérance, son mépris de certaines contingences, son art de tirer parti de tous, quelles que soient leurs opinions et leurs origines, son goût d'un faste nécessaire enfin, sont qualités d'un autre âge. Son souci très vif des choses de l'État, sa raison, l'aisance et la clarté de son esprit, tous ses réflexes intellectuels appartiennent à la tradition.

C'est à la tradition qu'il doit le meilleur de ses facultés. Qu'on l'imagine soumis aux préjugés sociaux de son temps et aux superstitions politiques : il eût été bridé et n'eût pas réalisé le quart de son œuvre. Ou bien supposez le traditionaliste à la façon de certains conservateurs bornés, il n'eût pas fait mieux qu'un « bon républicain ». Toute construction politique, disait Renan, doit avoir une base conservatrice. Le maréchal Lyautey est un conservateur avide d'agir pour conserver, car on ne conserve qu'en construisant. S'il a réussi, c'est parce qu'il a su prendre parti pour les forces de conservation qui sont chez nous les forces de civilisation.

Le jour où il fut appelé au Maroc, il eut l'ambition et l'audace d'embrasser d'un vaste regard toute l'œuvre qui s'offrait à lui — au milieu de quelles oppositions et de quelles difficultés — et la

volonté de l'accomplir. Un autre n'eût pas tout vu ou tout osé. « Nous vivons au milieu d'un monde où les grands hommes d'affaires étendent chaque jour leur regard dans l'espace et le temps. Nos hommes d'État, eux, vivent dans le quotidien (1). » La tradition, qui est la sélection des expériences héréditaires, et la colonie, qui fut le libre champ de son expérience personnelle, ont permis au maréchal Lyautey de s'élever du particulier au général, du quotidien au séculaire. Il n'y a rien qu'il n'ait entrepris comme s'il eût été là pour cent ans.

Voilà le bénéfice de l'action, lorsque l'individu ne prétend point s'isoler et qu'il ne rompt pas ses attaches avec le passé. Voilà l'explication de ces dons politiques qui suffiraient à expliquer, à une époque si pauvre en politiques, la personnalité de l'œuvre du Commissaire Résident Général au Maroc.

De ces dons, le premier, sans conteste, est son goût, son instinct de l'ordre qui le possède tout entier. Aussi suis-je étonné, chaque fois que je l'entends répéter cette boutade : « Je n'ai pas une goutte de sang au sud de la Loire. » Car, que signifie-t-elle, sinon qu'il ne veut pas être pris pour un Latin? — C'est qu'il lui plaît de confondre l'esprit latin et le désordre démocratique.

Or, est-il besoin de le dire? il sait mieux que personne que l'ordre, la civilisation, n'eurent jamais de plus grands représentants que l'Empire romain et l'Église romaine. Nous-mêmes, de qui tenons-nous notre langue, instrument d'ordre et de clarté, notre esprit raisonnable, humain, d'où nos qualités de moralistes et de politiques, sinon de Rome?

Que nous ne devons rien à l'ancienne Germanie, Fustel de Coulanges l'a suffisamment démontré. Quant à la Prusse, la discipline militaire qu'elle a infusée à tout le corps de l'Allemagne moderne peut parfois faire illusion ; mais je ne crois pas qu'il existe un ordre germanique.

Le désordre même que les philosophes allemands ont mis dans la méthode et la pensée modernes prouve de reste qu'ils ne possèdent pas cet élément fondateur de l'ordre qui est non seulement d'essence logique et géométrique, mais encore psychologique. L'ordre suppose une harmonie interne, une hiérarchie des valeurs humaines, une intelligence différenciée, une connaissance lentement acquise, choisie, mûrie, héritée. Il existe une psychologie, une morale, une politique universelles. C'est l'esprit même de la civilisation antique qui était aussi celui du dix-huitième siècle. La France primait alors en Europe, et l'Académie de Berlin, en 1783, proposait aux écrivains l'éloge de « l'Universalité de la langue française ».

Le dix-neuvième siècle est venu tout changer, et l'Allemagne a eu sa grande part dans ce changement. C'est elle qui a inventé le

(1) Alfred de Tarde.

nationalisme. Sa pensée est germanique, et l'Europe et le monde qu'elle conçoit sont germaniques. Elle montre une incapacité complète à s'élever au général, s'opposant ainsi foncièrement à l'esprit latin et à l'esprit cartésien.

Je sais quelqu'un qui aime à dire du maréchal Lyautey qu'il est un « grand Européen ». Précisément : européen, français, latin — synonymes.

Latin, il l'est encore par sa notion de l'État, réalité supérieure qui plane au-dessus des individus et que les Romains avaient justement divinisée.

Au moment de l'abdication de Mouley-Hafid, il lui eût été facile de se passer du sultan et de le reléguer dans l'ombre. Il eût pu diviser pour mieux régner, profiter de la faiblesse du pouvoir central et l'affaiblir davantage, et soulever autour de lui une poussière d'autorités dont aucune n'eût été capable de prendre quelque relief. Puis, à la faveur de cette anarchie, fonder une constitution à lui, des institutions à lui, qui eussent donné la mesure de sa force et de sa personnalité.

C'est le contraire qu'il a fait. Il a restauré l'État chancelant, humilié, presque déchu, et lui a donné une vigueur, une majesté, un lustre qu'il n'avait plus depuis longtemps. Il s'est appuyé sur toutes les forces profondes du pays. Et, comprenant qu'un peuple ne peut pas prospérer s'il est privé de ses organes naturels, il a tout tenté pour consolider, raffermir, vivifier les croyances, les institutions, les traditions de ce peuple.

Et nous, qu'avions-nous à lui proposer? Il a une religion, et notre État n'en a pas. Il est resté fidèle à ses institutions, et nous en avons à l'essai dont nous ne savons pas si nous ne les raserons pas demain. Il a de fortes traditions, et nous avons rompu avec les nôtres.

L'œuvre conservatrice accomplie par le maréchal Lyautey était donc la seule qui pût faciliter notre tâche et assurer l'avenir. Ainsi il n'a pas servi que le Maroc, il a servi la France. Il n'a pas servi que la France, il a servi la paix et travaillé, à sa place, à mettre de l'ordre dans un monde qui en a tant besoin.

Le Maroc, à notre arrivée, offrait beaucoup de traits communs avec la Gaule de Jules César. Celle-ci accepta avec reconnaissance la paix romaine, le droit, la langue, l'autorité et la religion de l'État. Au Maroc, la France ne prétend pas si haut. Son « impérialisme » n'est pas celui de Rome, et d'ailleurs toutes choses ne sont pas égales. Territorialement, la France est un domaine. Spirituellement, elle peut devenir un empire : l'empire de la raison et de la paix françaises où le Maroc aura sa place et ses libertés.

. . . .

C'était il y a deux mois, dans les salons de Bou-Jeloud, à Fez. Le maréchal offrait le thé aux élèves du collège musulman, à leurs professeurs et à quelques familiers.

Autour d'un grand feu, Français et jeunes Marocains s'entretenaient librement, amicalement. Ceux-ci parlaient tous de Paris où ils étaient allés, l'été dernier ; de l'accueil qu'ils y avaient reçu, à Dampierre, à Chantilly, à Ormesson ; des relations qu'ils avaient nouées. Et, dans ces propos échangés, aucune gêne, aucune réserve, si ce n'est celles qu'exige la politesse ; mais, de part et d'autre, la plus franche gaieté, la plus gentille cordialité.

Le maréchal était ravi. Il allait, de groupe en groupe, posant une question ou lançant un trait. La pensée qui l'occupait, c'était la rénovation de Karaouyine, l'antique Sorbonne de Fez, jadis célèbre et aujourd'hui déchue. Il rêvait d'un *risorgimento* marocain, grâce auquel les deux civilisations, s'unissant par ce qu'elles ont de meilleur, s'épouseraient durablement...

L'avenir dira ce que ce rêve avait de réalisable. Mais retenons la noblesse de l'élan dont il s'exaltait.

René Seguy.

Deux pièces étrangères.

Le monde des théâtres est fort en retard sur les idées de son temps. Tout de même, il ne peut pas tout à fait les ignorer ou éviter de les subir. On joue toujours à Paris les meilleures pièces des auteurs étrangers, certes, et l'on fait bien. Il est bon que la capitale intellectuelle du monde soit tenue au courant de tous les efforts de l'esprit quand ils sont heureux ou féconds. Mais, parce qu'elle a repris le sentiment de sa primauté, on ne lui propose plus les auteurs exotiques que comme des curiosités, non plus comme des sources de vie. Et c'est bien ainsi. Rien ne nous empêche plus d'accueillir, d'applaudir l'étranger avec l'intérêt et la courtoisie qui ont toujours été de règle en France. Dans ces conditions nous goûterons à leur rang les génies comme Ibsen, ne nous défendant que des fous sanglants comme Tolstoï, parce que nous voyons ses idées à l'œuvre. Les autres seront toujours chez nous les bienvenus.

Entre tous, nous devons une marque d'amitié particulière à un écrivain comme Mme Karen Bramson, qui a écrit une pièce en langue française, l'a fait d'abord représenter à Paris, ne la traduit et ne la fera jouer qu'ensuite en danois, sa langue maternelle. Elle a confié le principal rôle à un de ses compatriotes, M. Reumert, qui l'a tenu, en français, avec une intelligence et une force simple tout à fait remarquables. Avant la représentation, M. Reumert est venu nous dire que l'art dramatique avait été importé dans son pays au début du dix-huitième siècle par le Français Montigny, et qu'il ne vivait depuis lors que de la libre adaptation au goût national de nos maîtres classiques, en particulier de Molière. Nous voilà loin de la superbe des ibséniens, qui prétendaient nous donner des leçons. Si par

malheur la pièce de Mme Bramson était mauvaise, nous lui serions indulgents, mais elle est pleine de qualités.

Le personnage principal, Klenow, est un philosophe riche, célèbre, mais disgracié par la nature : il est laid, chétif, malade. Il achève de perdre lentement la vue. Ce n'est pas une antithèse romantique, c'est un conflit comme on en voit chaque jour : une âme forte dans un corps faible. Ce cruel désaccord a rendu Klenow misanthrope, insociable et méchant. Un jour pourtant, un rayon de soleil entre dans sa vie : il recueille, sur le quai d'un faubourg, une enfant qui va se jeter à l'eau parce qu'un père indigne la contraint à se vendre. Chez Klenow, elle trouve une vie qu'elle n'a jamais connue, large, aisée, gâtée seulement par le caractère du professeur. Un jour, son père la retrouve, prétend la reprendre et elle est bouleversée de peur. Klenow la lui dispute sans trop de peine : l'homme ne demande que de l'argent. Klenow en a. Mais une puissance autrement redoutable menace de lui ravir Élise : elle est aimée et elle aime ; le jeune sculpteur Wendel demande à Klenow la permission d'épouser sa protégée, et le professeur s'aperçoit qu'Élise ne songe qu'à Wendel. Alors il ment à Wendel, il ment deux fois à Élise. Il lui fait croire qu'elle n'a pas à compter sur une autre protection que sur la sienne, il lui fait croire qu'un père a le pouvoir de reprendre sa fille par autorité de justice. Il n'y a qu'un moyen d'en sortir : qu'elle accepte de devenir Mme Klenow ; ce ne sera qu'un mariage blanc, et elle sera bientôt veuve. Comme elle est convaincue que Wendel ne pense pas à elle, elle accepte le marché.

Tout ce premier acte est excellent. Chaque scène est nécessaire. noue et fait avancer une action forte et serrée, et le caractère de Klenow est révélé de scène en scène par des touches larges et sûres. On ne le découvre pas tout d'un coup. Même après qu'il a forcé la main d'Élise, nous ne connaissons pas son véritable mobile. Élise même l'ignore, et elle continuerait à l'ignorer si, au second acte, Wendel n'accourait la rejoindre sitôt qu'il sait où Klenow l'a cachée. Il lui fait comprendre que le professeur l'a jouée, qu'il était prêt, lui, à l'épouser, et, grisée par l'appel de la jeunesse, elle va accepter de fuir avec lui : au reste, Klenow lui a toujours juré qu'il lui rendrait sa liberté le jour où elle la lui demanderait. Elle la lui demande, et il ne refuse pas. Il lui dit simplement : « Si tu pars, je me tue. » Et elle n'ose pas partir.

Cette situation est encore dramatique, bien que moins originale que la précédente. Nous revenons au cas passionnel, et il a servi de ressort à tant de pièces que nous sommes tout heureux quand nous apercevons autre chose, et un peu déçus quand nous le revoyons. Klenow ne sera qu'un amoureux, je ne dis pas comme tant d'autres, car il est à la vérité différent par plusieurs points, et ce sont ces différences qui soutiennent l'intérêt. Sinon, nous avons vu tant d'amours délirantes que nous finissons par n'y plus croire. Par

bonheur, Klenow a des façons à lui d'être amoureux : il emploie le chantage, la ruse et la méchanceté. Il est à la fois faible et cruel, ce qui est conforme à la logique. Il y a dans son cas une sorte de sadisme intellectuel, si compliqué et si rare qu'on ne trouve pas de mot pour le qualifier. Klenow est philosophe, Élise est pour lui une incarnation de la beauté : sachant avec lucidité qu'il est impuissant à la conquérir, il s'acharne à la détruire. Il pousse lentement Élise au désespoir. Elle sait qu'elle ne pourra jamais fonder avec Wendel un bonheur qui serait empoisonné par le souvenir de la mort de Klenow et, pour dénouer une situation inextricable, c'est elle qui se donne la mort. « Maintenant, dit Klenow, elle ne sera à personne, j'ai détruit sa beauté. » Ce n'est ni le sentiment du vandale qui détruit par ignorance, ni celui d'Erostrate qui détruit par vanité, ce n'est au juste ni le néronisme, ni le sadisme, c'est une nuance à part ; et cette singularité soutient jusqu'à la fin le troisième acte dont il faudrait dire qu'il n'est pas heureusement construit et que plusieurs scènes y font remplissage. N'importe, nous n'avons pas tous les jours, même chez les auteurs français réputés, une matière aussi solide, un caractère dont le développement puisse nourrir trois actes. Il faut ajouter que si Mme Bramson s'est risquée à écrire directement en français, c'est qu'elle était sûre d'elle. Ici encore, on souhaiterait que les œuvres de chez nous fussent toujours aussi honorables.

*
* *

La pièce de M. Pirandello : *Six personnages en quête d'auteur*, est le second ouvrage de cet auteur qui ait été traduit de l'italien à l'usage de nos scènes. M. Pirandello est un romancier encore jeune qui, après de brillants succès, a tout à coup abandonné le roman pour le théâtre. Il y a recueilli des applaudissements non moins vifs, et un groupe d'admirateurs semble avoir pris à tâche de lui tailler une réputation capable de suppléer celle un peu défraîchie de M. Shaw. Il y avait, paraît-il, dans la première pièce qu'on nous a montrée, *la Volupté de l'honneur*, de profondes intentions antisociales. Pareil au dindon de la fable, il m'a bien semblé, en effet, en apercevoir quelques-unes, mais je ne les ai pas très bien distinguées. La pièce était obscure, confuse et, pour tout dire, passablement ennuyeuse. Dans *Six personnages en quête d'auteur*, je n'ai découvert aucune velléité anarchique, mais en revanche, la pièce est fort intéressante.

Dans un théâtre, un théâtre réel, pareil à tous les théâtres, le monte-charge amène un jour sur le plateau, venant on ne sait d'où, six personnages imaginaires. Ils ont été inventés par un écrivain de génie qui leur a conféré la vie : tel est, en effet, le privilège du génie — une certaine forme du génie — il invente des êtres plus vrais que la réalité. Il est certain, par exemple, que Rastignac ou

Rubempré sont plus vivants dans la mémoire des hommes que tel ministre oublié de la Restauration. Seulement, après la création, le créateur a été détourné de sa besogne par un soudain caprice, et il a abandonné ses personnages qui, désemparés, errent à l'aventure à la recherche d'un auteur qui veuille bien achever leur existence commencée.

On le voit, le postulat de M. Pirandello est un peu tiré par les cheveux. L'auteur a joué sur l'équivoque créée par le double sens que nous mettons aujourd'hui dans ce mot dont on fait un usage équivoque : la vie. La vie abstraite des personnages imaginaires ne peut être comparée à la vie réelle que par une figure ou par un abus de mots. Il faut bien constater que les vérités les plus bienfaisantes deviennent des clichés quand elles tombent en des mains peu dignes ou peu délicates. Les jeunes écrivains ont à tout bout de champ ce mot-là à la bouche : *la vie!* ils croient avoir tout dit. Comme tous les mots, dont le sens est vague parce qu'il est trop large, celui-ci est d'un maniement dangereux. Bien entendu, la *vie!* Mais quand vous avez dit cela, vous n'avez encore rien dit, qu'un truisme superflu. « Travailler en pleine vie » est aujourd'hui une banalité, comme la liberté de l'art, il y a cinquante ans. Il ne faut pas seulement défendre la vérité contre ceux qui l'attaquent, il faut la défendre aussi parfois contre ceux qui l'emploient. Il y a une façon de parler de la mesure qui donne envie de réciter *Plein Ciel*. Il y a une façon de parler de la clarté qui ferait aimer Mallarmé.

L'invention de M. Pirandello n'est donc qu'une ingénieuse fantaisie. Elle pique la curiosité, elle intéresse l'esprit, mais elle ne peut engendrer qu'une sorte de dialogue philosophique : si l'auteur a du génie il sera digne de Renan, voire de Platon. Mais sera-ce une pièce? Aussi bien la pièce de M. Pirandello reste-t-elle à ras de terre et à pied d'œuvre. C'est une suite de scènes fort curieuses, car l'auteur a de l'invention et du talent d'observateur. Les six personnages imaginaires sont aux prises avec les réalités de la vie d'une part et aussi avec leur propre logique. Il est à remarquer que c'est la seconde fois en peu de temps que nous voyons cette idée portée à la scène par un dramatiste latin : *M. de Pygmalion*, dont l'auteur, M. Jacinto Grau, est Castillan, montrait pareillement des personnages imaginaires, lâchés à travers l'existence et agissant en fonction d'une logique interne et abstraite que la souple complexité de la vie réelle ne vient point corriger.

Voilà donc une idée qui est dans l'air, comme l'on dit, et il est rare que de telles rencontres soient dues au pur hasard. A quoi donc tient celle-ci? Peut-être aux innombrables et cruelles contradictions assénées ces temps-ci par l'évidence aux logiciens chez qui le raisonnement avait banni la raison. La vie, puisque vie il y a, et les constructions de l'esprit, sont deux. En dépit d'une rare ingéniosité, et de mérites certains, c'est précisément l'objection qu'on peut

présenter à M. Pirandello, en ayant soin de reconnaître un talent qui paraît bien plus dans le détail que dans la singularité de son invention.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'OCCUPATION DE LA RUHR. — *Dans l'ensemble, la dernière quinzaine a marqué une détente; les attentats et sabotages ont été plus rares. L'Allemagne semble désirer entrer en négociations.*

— *M. von Rosenberg, pour tâter le terrain, fait allusion, au Reichstag, aux propositions que devait remettre M. Bergman le* 9 *décembre dernier, lesquelles fixaient à* 30 *milliards le chiffre des réparations. Il déclare ce chiffre très supérieur aux capacités actuelles de l'Allemagne* (16 *avril*).

— *M. Poincaré lui répond dans un discours à Void. Il dément que les prétendues dispositions Bergman aient jamais été publiées. Il ajoute que les conditions d'un rapprochement avec l'Allemagne tiennent en deux mots : réparations, sécurité* (22 *avril*).

— *A la Chambre des Lords, lord Curzon invite indirectement l'Allemagne à faire des offres en déclarant que si elle montrait une volonté réelle de payer, un grand pas serait fait vers une détente* (20 *avril*).

— *Ce discours est interprété en Allemagne comme ouvrant la porte à des négociations. Les espoirs allemands sont déçus par un démenti de lord Curzon où celui-ci se défend d'avoir voulu jouer le rôle de médiateur* (23 *avril*).

— *Le commissariat général du Reich en territoires occupés est supprimé* (17 *avril*). *Il était toléré depuis le* 10 *janvier* 1920, *en violation du traité de Versailles.*

— *La Reichsbank cessant ses interventions, le mark, après une stabilisation de deux mois, fait un recul énorme : le dollar, qui était coté* 21 000 *marks, atteint* 25 000 *marks* (18 *avril*).

— *Violente émeute à Mulheim entre les chômeurs et la police : quatre morts, une trentaine de blessés* (19 *avril*).

— *Le drapeau français a été hissé sur la maison du Kohlensyndicat à Essen* (22 *avril*).

— *Le président Ebert promulgue une ordonnance datée du* 17 *avril, établissant un contrôle sévère des ressortissants allemands à l'entrée des territoires occupés. L'ordonnance vise les Allemands de tous ordres qui seraient soupçonnés de vouloir collaborer avec les Alliés dans la Ruhr.*

— *La Commission interalliée réplique en interdisant la circulation entre les territoires occupés et le Reich à toute personne qui ne sera pas pourvue d'un laissez-passer délivré par les autorités alliées* (26 *avril*). *Un arrêté du même jour bloque au profit des Alliés tous les stocks de*

houille et de coke constitués dans le bassin de la Ruhr. Les directeurs des exploitations répondront des détournements et seront passibles d'emprisonnement ou d'amende pouvant s'élever au double de la valeur des stocks.

— *Les Alliés invitent le Reich à supprimer l'organisation militaire de la police* (27 *avril*).

— *L'Allemagne fait à la France des propositions de paiement, sur la base de* 30 *milliards de marks or* (2 *mai*).

Les affaires d'Orient. — *L'Assemblée nationale d'Angora décide de se dissoudre, malgré Mustapha Kemal qui voulait qu'elle poursuivît ses travaux jusqu'à l'ouverture de la nouvelle Assemblée* (18 *avril*).

— *La conférence de Lausanne a repris ses travaux le* 23 *avril au château d'Oulchy. Elle s'est constituée en trois comités : le comité des affaires politiques et judiciaires que préside sir Horace Rumbold, le comité des clauses financières et sanitaires, présidé par le général Pellé; le comité des affaires économiques, que préside M. Montagna.*

— *L'accord Chester est signé à Angora* (30 *avril*).

France. — *Le général Weygand est nommé haut commissaire en Syrie* (19 *avril*).

— *M. Jonnart, président du conseil du canal international de Suez, et M. l'abbé Brémond sont élus membres de l'Académie française* (19 *avril*).

— *Ouverture de la session d'avril des conseils généraux* (23 *avril*). *D'une façon presque unanime, ils envoient à M. Poincaré leur approbation de sa politique dans la Ruhr. Quelques-uns demandent le rétablissement du scrutin d'arrondissement.*

— *Le* 1er *mai se passe dans le plus grand calme dans toute la France. A Paris, un agent est grièvement blessé dans une bagarre rue Grange-aux-Belles.*

Bulgarie. — *Les élections donnent une très forte majorité aux agrariens* (205 *sièges sur* 246) *et au ministre Stamboulisky, leur chef* (25 *avril*).

États-Unis. — *Le président Harding repousse l'adhésion de l'Amérique à la Société des Nations* (24 *avril*).

Italie. — *M. Mussolini démissionne les trois sous-secrétaires d'État de son cabinet qui étaient affiliés au parti populaire* (23 *avril*). *Le Conseil des ministres l'approuve.*

Espagne. — *Les élections législatives envoient à la Chambre* 235 *députés ministériels et* 173 *députés d'opposition. Tous les ministres sont élus* (1er *mai*).

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 29389.